This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

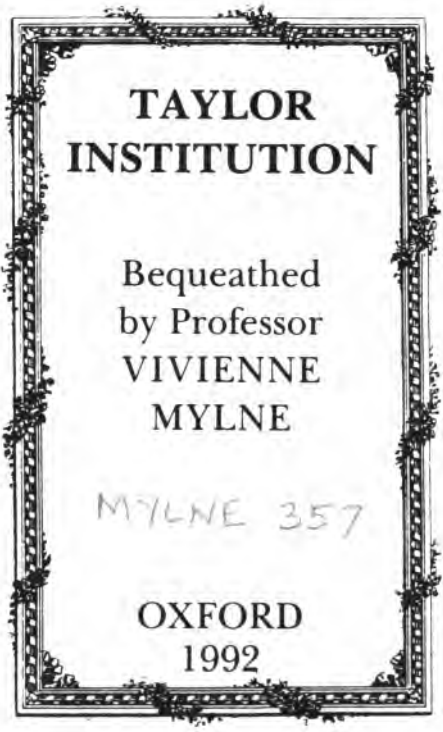
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 357

OXFORD
1992

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS,
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.

Ecrites dans le goût des Avantures de DON-QUICHOTTE.

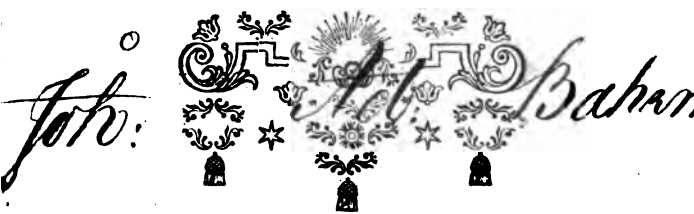
Publiées en Anglois,

Par M. FIELDING.

Et traduites en François, à Londres, par une Dame Angloise, sur la troisième Edition, enrichie de Figures.

Seconde Edition Revue & Corrigée.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez BARTHELEMI VLAM.
MDCCLXXV.

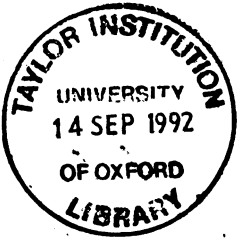

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES CHAPITRES du Tome II.

LIVRE TROISIEME

CHAPITRE I. *Eloge sérieux des Romans.* pag. 1
CHAP. II. *Scène nocturne, & différentes avantures de Mr.* ADAMS *& de ses Compagnons de voyage.* 8
CHAP. III. *Les Confessions de Mr.* WILSON. 22
CHAP. IV. *Manière de vivre de Mr.* WILSON, *avec la tragique avanture du Chien, & plusieurs autres matières importantes.* 58
CHAP. V. *Dispute entre* ADAMS *&* JOSEPH *au sujet des Ecoles. Découverte agréable qu'ils font.* 64
CHAP. VI. *Réflexions morales de* JOSEPH *sur la Charité. Avanture de la Chasse.* 71
CHAP. VII. *Mauvaises plaisanteries d'un Mylord & de sa compagnie.* 82
CHAP. VIII. *Entretien de Mr.* ADAMS *avec un Prêtre Romain sur la vanité des Richesses.* 94
CHAP. IX. *Qui contient des Avantures sanglantes.* 100
CHAP. X. *Dialogue entre un Poëte & un Comédien.* 105
CHAP. XI. *Mr.* ADAMS *exherte* JOSEPH *à supporter patiemment son affliction.* 112
CHAP. XII. *Autres Avantures qui surprendront le Lecteur.* 117
CHAP. XIII. *Dialogue entre Mr.* ABRAHAM ADAMS *& Mr.* PIERRE PONCE. 122

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE I. *Arrivée de Lady* BOOBY *au château de* Booby, *& celle des autres Voyageurs au village du même nom.* 129

CHAP. II. *Entretien de Lady* BOOBY *& de Mr.* ADAMS. 135
CHAP. III. *Entretien de Lady* BOOBY *avec le Procureur* LA MOUCHE. 139
CHAP. IV. *Arrivée de Mr.* BOOBY *& de* PAMÉLA *son Epouse.* 144
CHAP. V. *Cause & effets de la sortie de Mr.* BOOBY. 146
CHAP. VI. JOSEPH ANDREWS *couche au château. Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP *sa Suivante.* 155
CHAP. VII. *Réflexions judicieuses, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conseils salutaires que Mr.* BOOBY *donne à son Beau-frère. Avanture de* FANNY *avec un Petit-Maître.* 164
CHAP. VIII. *Dialogue entre Monsieur & Madame* ADAMS, JOSEPH, *&* FANNY. 174
CHAP. IX. *Visite rendue par Lady* BOOBY *& sa compagnie à Mr.* ADAMS. 183
CHAP. X. *Histoire de deux Amis, pour servir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.* 187
CHAP. XI. *Galanterie de Mylord* FANFRELUCHE. *Jalousie & courage de* JOSEPH. 195
CHAP. XII. *Découverte qui commence à éclaircir cette Histoire.* 200
CHAP. XIII. *Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.* 203
CHAP. XIV. *Avantures nocturnes. Dangers que court Mr.* ADAMS. 210
CHAP. XV. *Arrivée du vieux* ANDREWS *avec sa Femme, & d'une autre personne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'histoire du* Porte-balle. 216
CHAP. XVI. *Conclusion de toute cette Histoire.* 222

Fin de la Table des Chapitres du II. Volume.

AVANTURES
DE
JOSEPH ANDREWS.
ET DE SON AMI
ABRAHAM ADAMS.
LIVRE TROISSIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Eloge ſérieux des Romans.

MALGRÉ les égards & le reſpect que l'on a fort communément pour l'autorité de ces grands Ecrivains qui intitulent leurs Ouvrages *Hiſtoire d'Angleterre*, *Hiſtoire de France*, *Hiſtoire d'Eſpagne* &c. Il eſt certain que l'on trouve médiocrement la vérité dans leurs Ecrits, où le génie fabuleux préſide pour le moins autant que le génie hiſtorique. Telles ſont à mon gré les *Hiſtoires de Mylord Clarendon*, de *Whitlock*, d'*Echard*, de *Rapin Thoyras*, (*) & à

(*) *Echard* a publié une *Hiſtoire Romaine*, & Mr. *de Rapin Thoyras* une *Hiſtoire d'Angleterre*.

plus forte raison encore celles de *Maimbourg* & de *Varillas*. Dans ces Livres les faits étant présentés dans des jours différens, le Lecteur n'en croit que ce qu'il veut; & s'il est judicieux & dégagé de prévention, il regardera toutes ces Histoires comme des espèces de Romans, dont les Auteurs ont une heureuse & féconde imagination. Ils diffèrent les uns des autres de la façon la plus étrange. Ceux-ci attribuent la victoire à un parti, & ceux-là à un autre. Quelques-uns représentent un personnage, comme un malhonnête-homme, ou comme un esprit médiocre, tandis que d'autres lui donnent le plus vertueux caractère & le plus rare esprit. Les uns & les autres ajustent les caractères & tout ce qu'ils racontent, au lieu de la scène où se sont passés les prétendus événemens, & où a vécu celui qui est tout ensemble un scélérat & un honnête homme, un sot & un grand génie.

Le cas de ces véridiques Ecrivains, qu'on appelle Romanciers, est bien différent. On peut se reposer sur eux à l'égard de la substance essentielle des faits. Ils ne peuvent tout au plus se tromper, que par rapport aux circonstances, & au lieu où les faits sont arrivés. Par exemple, c'est un point digne de l'examen des Critiques, de savoir si le Berger *Chrysostome*, dont parle *Michel de Cervantes* (*), & qui mourut pour l'amour de la belle *Marcelle* qui le haïssoit, passa toute sa vie en *Espagne*: mais au moins personne ne doutera jamais que ce personnage n'ait existé.

(*) Dans son *Histoire de D. Quichotte*.

Eſt-il au Monde des Sceptiques aſſez opiniâtres pour révoquer en doute les folies de *Cardénio*, la perfidie de *Ferdinand*, l'impertinente curioſité d'*Anſelme*, la lâcheté de *Camille*, l'amitié irréſolue de *Lothaire?* non ſans doute. Cependant l'Hiſtorien qui nous a transmis ces faits curieux & certains, a malheureuſement oublié de marquer le tems & le lieu où ils ſont arrivés, ce qui eſt une omiſſion déplorable.

Nous trouvons un exemple de ce que je dis, encore plus marqué dans la fidèle *Hiſtoire de Gil-Blas*, où cet ingénieux Romancier a fait une bévue par rapport à la patrie du Docteur *Sangrado*, qui ſe conformant à l'uſage des Cabaretiers par rapport à leurs tonneaux, tiroit le ſang de ſes malades, & les rempliſſoit d'eau. Pour peu qu'on ſoit verſé dans l'Hiſtoire de la Médecine, on ſait que ce Docteur demeuroit ailleurs qu'en *Eſpagne*. (*) Ce même Ecrivain s'eſt trompé pareillement par rapport au pays de ſon Archevêque, & à la patrie de certains grands Perſonnages, dont l'intelligence & le goût étoient trop ſublimes pour goûter autre choſe que des Tragédies. Je pourrois lui reprocher pluſieurs autres mépriſes de cette eſpèce. On trouve les mêmes erreurs dans le *Roman Comique de Scarron*, dans les *Mille & une Nuit*, les *Nuits Arabes*, dans l'*Hiſtoire de Mariane* & du *Payſan Parvenu*, & dans quelques autres de ce genre admirable que je n'ai jamais lus, ou dont j'ai perdu la mémoire.

(*) Médecins aquatiques d'*Angleterre*, de *France* & d'autres Pays.

Du reſte, je ne mets pas au nombre de ces Ecrivains fautifs des hommes d'un génie ſurprenant, tels que les Auteurs des *Avantures d'un Homme de qualité*, de *Cléveland* ou le *Philoſophe Anglois*, du *Doyen de Killerine* &c. qui ſans rien emprunter de la Nature, ni de l'Hiſtoire, font mention de perſonnages qui n'ont jamais exiſté, & n'exiſteront point; & de faits qu'il eſt impoſſible qu'on ait vus, ou qu'on voie jamais arriver. Ils ſont les créateurs de tous leurs Héros, & leur abondante cervelle eſt le cahos d'où ils ont tiré tous les reſſorts qu'ils font agir. Ce n'eſt pas que ces Ecrivains ne méritent d'être honorés, peut-être même qu'ils ſont dignes de la plus haute eſtime. Car qu'y a-t-il de plus grand, que d'être un exemple de l'étendue admirable & de la prodigieuſe fertilité de l'eſprit humain? On peut bien leur appliquer ce que *Balzac* dit d'*Arioſte*, & les appeller une ſeconde nature. Ces Meſſieurs n'ont en effet aucune communication avec la première. Au contraire, les Auteurs d'un rang inférieur ne peuvent ſe ſoutenir ſeuls, il leur faut des potences, ſi j'oſe m'expliquer ainſi. Souvent ils emploient ces échaſſes, dont parle le fameux *Voltaire* dans ſes *Lettres*, & dont j'ai-même fait quelquefois un brillant uſage; échaſſes avec leſquelles ils forment de grands pas, qui font trébucher leur génie, quelquefois même le jettent dans les ténèbres, ou le précipitent dans le chaos.

Mais pour revenir aux Auteurs de la première claſſe, qui ſe contentent de copier la Nature, au-lieu de former leurs perſonna-

ges de la matière confuse de leurs cerveaux, il n'est point de Livre qui mérite plus le nom d'Histoire que celui des *Avantures* du célebre *Dom Quichotte*, sans excepter même les *Mémoires de Mariane*, dont le verbeux Auteur m'est inconnu. Celui-ci s'est borné à un certain espace de tems, & à une Nation particulière. L'autre au contraire est l'Histoire du Monde en général, au moins de cette partie de la Terre qui est cultivée par les Loix, les Arts & les Sciences; & cela depuis le tems qu'elle a commencé à être civilisée jusqu'à nos jours, & même jusqu'à ce qu'elle cesse de l'être.

Je vai maintenant appliquer ces réflexions au Livre que vous lisez. Je les ai placées ici principalement pour prévenir certaines applications, que ne manquera pas de faire le bon naturel de l'Espèce Humaine, dont chaque particulier est toujours ravi de voir la peinture de son semblable. Pour prévenir de malignes interprétations, je déclare une fois pour toutes, que je ne peins point les hommes mais les mœurs, que je décris les espèces & non les individus. On me dira peut-être que mes caractères ne sont point pris de la vie commune. Je répons, & je puis l'avouer, que j'ai un peu plus écrit que je n'ai vu. L'Homme de Loi n'est pas seulement vivant, mais il vit depuis quatre mille ans, & s'il plaît au Seigneur il en vivra encore autant. Il est vrai qu'il n'est pas borné à une Religion, ni à un Pays. Dès le moment que l'homme ne voulut ni se donner de la peine, ni courir des dangers, ni faire des avances

pour la défense de ſes ſemblables, alors naquit mon Homme de Loi; & tant qu'il exiſtera quelqu'un qui lui reſſemble ſur la Terre, je prétens que mon homme exiſtera. C'eſt donc lui faire peu d'honneur, que de ſuppoſer qu'il repréſente quelque perſonnage obſcur, parce qu'il lui arrive de lui reſſembler dans ſa profeſſion & dans ſes manières. La création de l'Homme de Loi & ſon apparition dans le Monde, a eu un but bien plus général & plus noble. Ce n'a pas été pour expoſer un pauvre particulier à la cenſure de ceux qui le peuvent connoître, mais pour ſervir de miroir à une infinité de perſonnes dans leur cabinet; afin qu'ils puiſſent y voir leurs défauts, qu'ils tâchent de les corriger, & en ſouffrant une petite mortification ſecrette, qu'ils puiſſent ſe garantir de la riſée publique. C'eſt ce qui diſtingue le Satyrique univerſel, du Faiſeur de Libelles. Le premier corrige les fautes, comme font les parens. Le ſecond au contraire, Cenſeur impitoyable, expoſe cruellement la perſonne à la vue publique, pour ſervir d'exemple aux autres. Le premier eſt un père, le ſecond eſt un bourreau.

Il y a encore quelques petites circonſtances qu'il faut conſidérer, comme on obſerve la draperie dans un portrait, où quoique la mode varie en différens tems, la reſſemblance & l'air ne varient point. Ainſi je crois, & j'oſe dire que Madame *Hauſpille* eſt contemporaine de notre Homme de Loi; & quoique peut-être, durant les changemens qu'une ſi longue exiſtence a dû cauſer, elle puiſſe à

ſon tour avoir été au comptoir d'un cabaret, je ne fais point de ſcrupule d'aſſurer, que dans la révolution des ſiècles elle a été aſſiſe ſur le Trône. En un mot, dès que la chaleur extrême du tempérament, l'avarice, l'inſenſibilité pour les miſères humaines, avec un degré d'hypocriſie, furent unies enſemble pour en compoſer une femme, ce fut alors que Madame *Houſpille* nâquit: & auſſitôt que le bon naturel, éclipſé par la pauvreté d'eſprit & d'intelligence, parut dans un homme, cet homme fut le mari rampant de Madame *Houſpille*.

J'ai encore un avis à donner au Lecteur, & à lui offrir une réflexion d'une eſpèce oppoſée. C'eſt que comme dans la plûpart de mes caractères particuliers, je n'ai pas eu en vue le moindre des individus, mais ſeulement toute l'eſpèce en général, de-même dans mes deſcriptions générales je n'ai point eu en vue tous les hommes ſans exception. Par exemple, dans la peinture que j'ai faite des Grands, je n'ai pas prétendu comprendre ces Seigneurs modeſtes, affables, polis, judicieux, qui honorent leur rang, & ne le font point ſentir à ceux que la fortune a placés au-deſſous d'eux. Ainſi je n'ai voulu repréſenter que ces Grands-Seigneurs, que j'appelle *haut-peuple*, eſpèce mépriſable, qui déshonorant leurs ancêtres qui leur ont tranſmis leurs honneurs & leurs richeſſes, regardent avec mépris ceux qui auroient pu aller de pair avec les premiers auteurs de leur fortune & de leur élévation. Il me ſemble qu'il eſt impoſſible d'imaginer un ſpectacle plus ca-

pable de nous indigner, que celui d'un homme qui non seulement est une tache dans l'écusson d'une illustre famille, mais encore le scandale de toute l'Espèce Humaine, dédaignant & traitant avec hauteur ceux qui ne tiennent rien de la Fortune, & qui doivent tout à la Nature.

Après cette petite digression morale, que j'ai jugée nécessaire, je vai reprendre la suite fidèle de la véritable Histoire que j'ai entrepris d'écrire.

CHAPITRE II.

Scène nocturne, & différentes Avantures de Mr. ADAMS *& de ses Compagnons de voyage.*

NOs Voyageurs étoient à peine sortis de leur auberge, & ils n'avoient encore fait que quelques milles, lorsque la nuit les surprit. Ce fut alors que *Fanny* dit tout bas à JOSEPH, qu'elle le prioit de vouloir bien consentir qu'elle se reposât un peu, parce qu'elle étoit si fatiguée qu'elle ne pouvoit plus marcher. JOSEPH le dit aussitôt au Ministre ADAMS, qui marchoit légèrement, & étoit éveillé comme une abeille. On s'assit, & alors le Ministre se mit à déplorer la perte de son *Eschyle*: cependant il se consola un peu, en faisant réflexion, que s'il eût eu ce Livre, il n'auroit pu alors en faire usage; car

le Ciel étoit si couvert & si obscur, qu'on ne voyoit pas une étoile; c'étoit, selon l'expression de *Milton*, des *ténèbres visibles*. La circonstance étoit favorable pour JOSEPH. Car *Fanny*, ne craignant point d'être vue par le Ministre, se laissa aller un peu plus à sa passion qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Reposant sa tête sur la poitrine de JOSEPH, elle lui mit amoureusement un bras sur l'épaule, & elle souffrit qu'il mît sa joue contre la sienne. Ce qui fit tant de plaisir à JOSEPH, qu'il n'eût pas voulu changer le gazon sur lequel il étoit assis, pour le plus beau canapé du plus riche Palais de l'*Europe*, pas même pour le sopha de l'*Aretin François*.

Le Ministre étoit assis à quelques pas de nos deux Amans, & ne voulant pas les troubler il s'occupoit de méditations sur la Morale ou sur la Littérature. Mais bientôt il vit à quelque distance une lumière, qui sembloit venir vers eux. Ce qui parut surprenant, ce fut que cette lumière s'arrêta un moment, & puis disparut. Il appela aussitôt JOSEPH, & lui demanda s'il n'avoit pas vu une lumière. JOSEPH lui répondit qu'il en avoit vu une. „ Avez-vous remarqué, re„ pliqua le Ministre, comment elle s'est éva„ nouie? Je n'ai pas peur des Revenans, a„ jouta-t-il, mais je ne puis pas croire ab„ solument qu'il n'y en ait point." Alors s'étant mis a méditer sur ces Etres spirituels, il fut bientôt interrompu par différentes voix qu'il crut près de ses oreilles, & qui dans le fond en étoient peu éloignées. Il entendit distinctement qu'on parloit d'un meurtre qui

venoit de se commettre, & quelque tems après une de ces voix disoit, qu'il en avoit tué une douzaine pour sa part depuis la fin du jour.

Le pauvre ADAMS se mit alors à genoux, & se recommanda à la Providence; & la timide *Fanny*, qui avoit aussi entendu ces horribles paroles, commença à embrasser son cher JOSEPH d'une telle manière, que quoique les oreilles de celui-ci fussent bien ouvertes, il n'auroit rien craint, s'il n'eût pas pensé que le danger le menaçoit lui seul, pour lui faire payer les doux embrassemens de sa Maîtresse. JOSEPH tira son couteau de sa poche. Le Ministre ayant fini sa prière, empoigna son bâton, qui étoit sa seule arme; & s'approchant de JOSEPH, il voulut qu'il se séparât de *Fanny*, & qu'elle se mît à l'arrière-garde. Mais son avis fut inutile. Elle continua de serrer étroitement son cher JOSEPH, sans se mettre en peine de la présence de Mr. ADAMS. On lui entendit dire tendrement, qu'elle vouloit mourir entre ses bras. JOSEPH lui disoit aussi tout bas en l'embrassant, qu'il aimeroit mieux mourir auprès d'elle, que de vivre loin d'un si charmant objet. Le Ministre branlant alors son bâton, dit que personne ne craignoit moins la mort que lui, & déclama ces deux vers de Virgile,

Est hic, est animus lucis contemptor, & illum
Qui vitâ bene credat emi, quò tendis, honorem.

Cependant les voix cesserent pour un mo-

ment, & enſuite une d'elles ſe mit à crier, Qui eſt-là? Le Miniſtre fut aſſez prudent pour ne rien répondre. Alors il vit tout-à-coup paroître une demi-douzaine de lumières, qui ſembloient être ſorties de terre à la fois, & qui s'avançoient légèrement vers eux. Mr. ADAMS conclut auſſitôt que c'étoit une apparition d'Eſprits, & que c'étoient leurs voix qu'il avoit entendues. Au nom de Dieu, que voulez-vous, dit-il d'une voix haute? A peine eut-il prononcé ces paroles; qu'il entendit une de ces voix crier, les voilà, ils ſont ici. Auſſitôt on entendit un grand bruit, comme de gens qui ſe battoient, & ſe portoient de rudes coups. Le Miniſtre s'avançoit vers le lieu du combat, quand JOSEPH le tirant par les pans de ſon habit, le ſupplia de trouver bon qu'ils profitaſſent des ténébres, pour délivrer *Fanny* du danger qui la menaçoit. Il y conſentit, & alors JOSEPH la prenant par la main & l'aidant à ſe lever, ils ſe mirent tous trois à pourſuivre leur chemin, ſans regarder derrière eux.

Ils firent environ deux milles, la pauvre *Fanny* ſe plaignant beaucoup de la fatigue de cette courſe. Cependant ils apperçurent pluſieurs lumieres à une petite diſtance l'une de l'autre, & en même tems ils ſe virent au haut d'une montagne eſcarpée qu'il falloit deſcendre. Malheureuſement le pié manqua au Miniſtre, & à l'inſtant il diſparut; ce qui cauſa une grande frayeur à JOSEPH & à *Fanny*. A la vérité, ſi la lumière leur eût permis de le voir, ils auroient eu de la peine à s'empêcher de rire, à la vue du bon Vicaire

pulant du haut de la montagne dans la vallée, ce qu'il fit très heureusement sans être blessé. Il se mit donc à crier de toute sa force, qu'ils ne fussent point en peine de lui, qu'il n'avoit aucun mal; ce qui les rassura. JOSEPH & *Fanny* s'arrêterent un peu, pour délibérer sur le parti qu'ils prendroient. A la fin ils avancerent de quelques pas, & peu à peu la descente leur sembla moins rude. JOSEPH, prenant sa compagne entre ses bras, descendit d'un pié ferme sans faire aucun faux pas, & se vit enfin au bas de la montagne, où Mr ADAMS vint aussitôt à eux.

Apprenez de-là, Beau Sexe de mon pays, quelle est votre foiblesse, & en combien d'occasions la force des hommes vous peut être utile. Prenez donc bien garde de vous engager dans des parties avec de jeunes-gens lâches & foibles, avec de petits-maîtres efféminés, qui loin de pouvoir, comme JOSEPH ANDREWS, vous porter entre leurs bras dans les routes dangereuses, & dans les chemins escarpés de cette vie, auroient plutôt besoin de votre secours pour soutenir leur foiblesse.

Cependant nos Voyageurs s'avançoient du côté de la lumière la plus prochaine. Après avoir franchi une Commune, ils se trouverent dans une prairie, où il leur sembla n'être que peu éloignés de la lumière. Mais par malheur ils se virent bientôt sur le bord d'une rivière, qu'il falloit passer. Le Vicaire dit qu'il la traverseroit bien, & qu'il savoit nager, mais qu'il étoit embarrassé de *Fanny*. JOSEPH, garçon sensé, lui dit, qu'en suivant

le rivage ils trouveroient infailliblement un pont, & que le grand nombre de lumières qu'on appercevoit, faiſoit aſſez connoître que la Paroiſſe n'étoit pas loin. „ Cela eſt vrai, „ repliqua ADAMS, & je n'y faiſois pas ré- „ flexion." Suivant l'avis de JOSEPH, on traverſa deux prés, & on arriva près d'un petit verger, qui les conduiſit à une maiſon. *Fanny* conſeilla à JOSEPH de frapper à la porte, proteſtant qu'elle étoit ſi laſſe, qu'elle ne pouvoit plus ſe tenir ſur ſes piés. Mais Mr. ADAMS avoit déjà frappé, & bientôt un homme vint ouvrir.

Le Miniſtre lui dit qu'ils étoient deux voyageurs, qui avoient avec eux une jeune fille ſi fatiguée, qu'ils lui ſeroient ſenſiblement obligés, s'il vouloit bien permettre que cette fille entrât pour ſe repoſer. Cet homme, qui à la lumière de la chandelle qu'il portoit, avoit enviſagé *Fanny*, & remarqué ſon air honnête & modeſte, prévenu d'ailleurs favorablement par les manières humbles & civiles de Mr. ADAMS, répondit que la jeune Demoiſelle étoit la bien venue, ainſi que ſa compagnie. Alors il les introduiſit dans une ſalle fort propre, où ſa femme étoit à table. Elle ſe leva auſſitôt, fit approcher des chaiſes, & les pria de s'aſſeoir. Le Maître du logis, qui étoit le même qui leur avoit ouvert la porte, leur demanda s'ils ne vouloient pas ſe rafraîchir. Le Miniſtre le remercia, & lui dit qu'il leur feroit plaiſir de leur faire donner un coup de bière; ce que JOSEPH & *Fanny* acceptérent. Tandis qu'on cherchoit un grand vaſe pour le remplir de cette liqueur,

la Dame du logis dit à *Fanny*, qu'elle paroissoit bien fatiguée, & qu'il seroit à propos qu'elle prît quelque chose de plus confortatif que de la bière. *Fanny* la remercia, en lui disant qu'elle étoit véritablement très fatiguée, mais qu'elle espéroit qu'un peu de repos la rétabliroit.

Dès que toute la compagnie fut assise, Mr. ADAMS, qui avoit bu plusieurs coups de bière, & qui avec la permission de la Dame avoit allumé sa pipe, se tournant vers son mari lui demanda, s'il n'y avoit pas dans le pays des Revenans ou de malins Esprits. Comme on ne lui répondit rien, il se mit à raconter ce qui venoit de leur arriver sur le chemin, & le meurtre horrible qui venoit de s'y commettre. Mais à peine avoit-il commencé son récit, qu'on entendit frapper rudement à la porte. La compagnie parut un peu surprise, la bonne Dame & *Fanny* pâlirent. Le Maître de la maison, sans être ému, alla ouvrir la porte. Pendant son absence, qui dura quelque tems, la compagnie demeura dans le silence. Ils se regardoient l'un & l'autre, & prêtoient l'oreille, entendant des gens qui parloient assez haut. Le Ministre, pleinement convaincu que c'étoient des Esprits, songeoit déjà aux exorcismes. JOSEPH n'étoit pas éloigné d'avoir la même opinion. *Fanny* étoit la plus effrayée, & la bonne Dame du logis soupçonnoit intérieurement que c'étoient des fripons, qui étoient peut-être de la cotterie de ceux qu'elle avoit reçus chez elle.

A la fin son mari rentra, & dit en riant à Mr. ADAMS, que les Revenans dont il lui

avoit parlé, n'étoient autre chose que des voleurs de moutons, & qu'il y avoit eu douze brebis massacrées; que les Bergers avoient sauvé le reste; qu'ils avoient saisi deux de ces voleurs, & qu'ils les conduisoient chez le Juge de paix pour procéder contre eux. Ce discours rassura toute la compagnie; ce qui n'empêcha pas Mr. ADAMS de dire tout bas, qu'il y avoit quelque autre chose dans cette affaire, & qu'il étoit convaincu que les Esprits s'en étoient mêlés.

Ensuite ils s'assirent tous autour du feu. Le Maître de la maison apperçut un bout de la robe du Ministre qui étoit tombée, & qui paroissoit sous sa redingotte. Il remarqua aussi la livrée de JOSEPH. Cela ne lui paroissant pas quadrer avec la familiarité qui étoit entre eux, lui donna quelques soupçons qui ne leur étoient pas avantageux. S'adressant donc à Mr. ADAMS, il lui dit qu'il voyoit bien à son habit qu'il étoit Homme d'Eglise, & qu'il supposoit que celui qui l'accompagnoit, étoit son domestique. „ Monsieur, répondit le „ Ministre, je suis Ecclésiastique à votre „ service; mais à l'égard de ce jeune-homme, il n'est plus maintenant domestique „ de qui que ce soit; il ne l'a jamais été que „ de Lady *Booby*, & il n'est sorti de chez „ elle, je vous assure, pour aucune mauvaise action. " JOSEPH prenant la parole, ajouta qu'il n'étoit pas surprenant que l'on vît avec quelqu'étonnement un homme du caractère de Mr. ADAMS avoir la bonté de vouloir bien se familiariser avec un pauvre garçon tel que lui. „ Mon enfant, inter-

„ rompit le Miniſtre, j'aurois honte de por-
„ ter mon habit Eccléſiaſtique, ſi je croyois
„ indigne de moi de me familiariſer avec un
„ pauvre homme qui a des mœurs. Je ne ſai
„ pas comment ceux qui penſent autrement,
„ peuvent ſe dire imitateurs & diſciples de
„ celui qui ne fait acception de perſonne, &
„ qui ne met aucune différence entre les ri-
„ ches & les pauvres, ſi ce n'eſt qu'il préfère
„ les pauvres aux riches ". Puis s'adreſſant au Maître de la maiſon : „ Monſieur, dit-il,
„ ces deux pauvres jeunes gens que vous
„ voyez, ſont mes Paroiſſiens, je les conſi-
„ dère & les aime comme mes enfans. Il y a
„ quelque choſe de ſingulier dans leur hiſtoi-
„ re, mais ce n'eſt pas à préſent le tems de
„ vous la raconter. "

Le Maître du logis, qui étoit un bon Gentilhomme du pays, malgré la ſimplicité qu'il remarquoit dans Mr. ADAMS, n'eut pas de peine à croire qu'il étoit véritablement Homme d'Égliſe. Mais il n'étoit pas tout-à-fait certain qu'il le fût autrement que par ſa robe. Pour l'éprouver, il lui demanda ſi Mr. *Pope* avoit publié depuis peu quelque choſe de nouveau. Mr. ADAMS lui répondit, qu'il avoit beaucoup ouï parler de Mr. *Pope* comme d'un grand Poëte, mais qu'il n'avoit vu aucun de ſes Ouvrages. „ Comment, lui
„ répliqua le Gentilhomme, vous n'avez
„ point vu ſon *Homère*! " Mr. ADAMS repartit qu'il n'avoit jamais lu de traductions d'Auteurs Claſſiques. „ Il eſt vrai, reprit le Gen-
„ tilhomme, qu'il y a une dignité dans la
„ Langue *Grecque*, dont je crois que les Lan-

„ gues

„ gues modernes ne peuvent approcher. Sa-
„ vez-vous le *Grec*, Monsieur, dit le Mi-
„ nistre? Un peu, répondit le Gentilhomme.
„ Ah! ne savez-vous pas, s'écria ADAMS,
„ où je pourrois acheter un *Eschyle*? j'ai per-
„ du le mien depuis peu". Il y en avoit un chez le Gentilhomme, mais il n'en savoit rien, & ne connoissoit guères cet ancien Tragique. Il revint donc à *Homère*, & demanda au Ministre ce qu'il estimoit le plus dans l'*Iliade*. „ Monsieur, dit le Ministre, pour
„ bien résoudre cette question, il faudroit
„ établir d'abord quelles sortes de beautés sont
„ essentielles à la Poësie, parce qu'il est aisé
„ de faire voir qu'*Homère* a excellé dans
„ toutes.

Il continua ainsi. „ Ce que *Cicéron* dit d'un
„ Orateur accompli, peut bien être appliqué
„ à un grand Poëte. Il faut, dit-il, que
„ l'Orateur ait toutes les perfections. *Homè-*
„ *re* les a eues dans un degré éminent, &
„ ce n'est pas sans raison qu'*Aristote*, dans
„ le second Chapitre de sa Poëtique, l'appel-
„ le par excellence, le Poëte. Il est le Père
„ du Genre Dramatique ainsi que de l'Epi-
„ que, & non seulement du Tragique, mais
„ encore du Comique. Son *Margitès*, dont
„ la perte est déplorable, étoit, dit *Aristote*,
„ aussi analogue à la Comédie, que son *Odys-*
„ *sée* & son *Iliade* le sont à la Tragédie. C'est
„ donc à *Homère* que nous devons *Aristo-*
„ *phane*, ainsi qu'*Euripide*, *Sophocle*, & mon
„ pauvre *Eschyle*. Mais renfermons-nous
„ présentement, s'il vous plaît, dans le
„ seule *Iliade*, que je regarde comme son

„ plus bel Ouvrage, quoique ni *Ariſtote* ni
„ *Horace* ne le mettent pas au-deſſus de l'*O-*
„ *dyſſée*. 1. A l'égard du ſujet, peut-on en
„ concevoir un plus ſimple, & en même
„ tems un plus noble? Il a été loué par le
„ premier de ces judicieux Critiques, pour
„ n'avoir point commencé ſon Poëme par le
„ commencement de la guerre de Troye, &
„ pour n'avoir point chanté toute cette guer-
„ re, mais ſeulement la fin; parce qu'une
„ guerre de dix années auroit été un ſujet
„ trop vaſte. Je me ſuis donc ſouvent éton-
„ né qu'un Auteur auſſi exact qu'*Horace*,
„ dans ſon *Epître à Lollius*, l'appelle *Trojani*
„ *belli ſcriptorem*. 2. Quant à ſon action,
„ qu'*Ariſtote* appelle *Pragmaton Syſtaſis*, eſt-
„ il poſſible d'en imaginer une, où l'imita-
„ tion ſoit auſſi parfaite, & pleine d'autant
„ de grandeur? J'obſerverai ici que je ne
„ me ſouviens pas que perſonne ait encore
„ remarqué l'harmonie de ſon action avec
„ ſon ſujet. La colère eſt le ſujet de ſon
„ Poëme, & l'action eſt la guerre. De-là
„ naiſſent tous les incidens, & c'eſt à cela
„ que ſe rapportent directement tous les é-
„ piſodes. 3. Par rapport aux caractères, je
„ ne ſai ſi je dois plus admirer la juſteſſe de
„ l'eſprit d'*Homère* dans les différences de ſes
„ caractères, que la fécondité de ſon imagi-
„ nation dans la variété des choſes. A l'é-
„ gard du premier point, quelle différence
„ de la fierté d'*Achille*, & de l'orgueil d'*A-*
„ *gamemnon*? Que le courage brutal d'*Ajax*
„ eſt différent de la valeur aimable de *Dio-*
„ *mède*; & que la ſageſſe de *Neſtor*, fruit de

» la réflexion & de l'expérience, diffère de
» la fineſſe d'*Ulyſſe*, qui n'eſt que l'effet de
» l'art & de la fourberie! Je puis aſſurer qu'il
» n'eſt preſque point de caractère parmi les
» hommes, qu'*Homère* n'ait traité, du moins
» en partie. Il n'eſt point non plus de paſ-
» ſion qu'il n'ait décrite, comme il n'en eſt
» point qu'il ne réveille dans l'ame de ſon
» Lecteur. Mais s'il eſt ſupérieur en quel-
» que choſe, c'eſt principalement dans le
» pathetique. Je n'ai jamais lu, ſans verſer
» des larmes, les deux épiſodes d'*Andro-*
» *que*, gémiſſant d'abord ſur le danger, &
» pleurant enſuite la mort d'*Hector* ſon é-
» poux. Les images ſont ſi touchantes en
» ces endroits, que je ſuis convaincu que le
» Poëte avoit le cœur très tendre, & le natu-
» rel excellent. Que *Sophocle* eſt bien au-deſ-
» ſous de ſon original, dans la ſcène d'*Andro-*
» *maque* avec *Pyrrhus*! Cependant *Sophocle*
» eſt le plus grand génie qui ait chauſſé le
» Cothurne, & il n'a point eu de ſucceſſeurs
» qui l'aient remplacé; je veux dire que ni
» *Euripide* ni *Sénèque* n'approchent point de
» lui. Pour ce qui eſt des ſentimens & de
» la diction de l'*Iliade*, il eſt inutile de s'é-
» tendre ſur ce ſujet. *Homère* eſt principa-
» lement admirable dans les ſentimens, qui
» ſont toujours propres & convenables. A
» l'égard de ſa diction, il faut lire ſur cela
» *Ariſtote*, que je ne doute pas que vous
» n'ayiez lu & relu. Je ne toucherai plus
» qu'un ſeul article, que ce grand Critique
» dans la diviſion de la Tragédie appelle *Opſis*,
» ou le *Spectacle*, & qui convient à l'É-

„ pique comme au Dramatique; avec cette „ différence, que le premier genre concerne „ le Poëte, & le second regarde le Peintre. „ Mais quel Peintre peut imaginer un ta„ bleau pareil à ce qui est représenté dans le „ treizième & quatorzième Livre de l'*Iliade*? „ C'est-là que le Lecteur voit d'un coup „ d'œil la ville de *Troye*, avec les armées „ rangées en bataille; le camp des *Grecs* & „ leur flotte; *Jupiter* assis sur le Mont *Ida*, „ la tête nue & le tonnerre à la main, tour„ né vers la *Thrace*; *Neptune* traversant la „ mer, dont les flots se divisent pour lui fai„ re passage; le Dieu venant s'asseoir sur le „ Mont *Samos*; les Cieux qui s'ouvrent, & „ toutes les Divinités assises sur leur trône. „ Voilà du sublime, voilà de la Poëtie."

Alors Mr. ADAMS se mit à réciter une centaine de vers d'*Homère*, avec une voix, une emphase & un si grand feu, que les femmes mêmes en furent émues. A l'égard du Gentilhomme, il se sentit alors si éloigné de le soupçonner d'ignorance, qu'il douta si ce n'étoit pas un Evêque. Il donna les plus grands éloges à sa profonde érudition, & accabla de politesses tous ses nouveaux hôtes. Il dit qu'il étoit bien touché de l'état où étoit cette jeune Demoiselle, qui paroissoit pâle & épuisée; il conçut même une haute idée de sa condition. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir les accommoder tous; mais que s'ils étoient d'humeur à passer la nuit auprès du feu, il leur tiendroit compagnie; & qu'à l'égard de la Demoiselle, elle pourroit, si elle le vouloit bien, parta-

ger le lit de sa femme, car il n'y avoit que ce lit du Maître dans la maison. Mr. ADAMS, à qui son siège, la bière, le tabac & la compagnie plaisoient beaucoup, accepta l'offre, & dit à *Fanny* de profiter de la bonté qu'on avoit pour elle. Il n'eut pas de peine à le lui persuader, ayant une grande envie de dormir, & pouvant à peine tenir ses yeux ouverts. Alors on couvrit la table, & on servit à souper à nos hôtes, qui furent régalés le mieux qu'il fut possible. Mr. ADAMS mangea de très bon appétit, mais les deux jeunes gens mangerent médiocrement. Les Médecins disent avec raison que tout ce qui est doux (& rien de plus doux que l'amour) ne réveille point l'appétit.

A peine le souper fut-il fini, que *Fanny* parut vouloir se coucher; elle se retira donc, & la bonne Dame avec elle. Les hommes resterent auprès du feu; Mr. ADAMS commença à remplir sa pipe; & le Gentilhomme fit venir une excellente bouteille de bière, qui étoit la meilleure liqueur qu'il y eût dans la maison.

La modestie de JOSEPH & les graces de sa personne, le portrait que Mr. ADAMS en avoit fait, & l'amitié qu'il paroissoit avoir pour ce jeune-homme, lui concilierent les bonnes graces du Gentilhomme, & lui firent naître la curiosité de savoir son histoire, Mr. ADAMS lui ayant fait entendre qu'elle étoit singulière. Du consentement de JOSEPH, le Ministre, qui vouloit amuser le Gentilhomme, lui raconta tout ce qu'il savoit de cette histoire, & lui exposa l'amour réciproque de JOSEPH &

de *Fanny*, sans lui cacher la médiocrité de leur naissance & de leur éducation. Ces dernières circonstances servirent à lever un doute, qui étoit resté dans l'esprit du Gentilhomme. Il s'étoit figuré que *Fanny* étoit une fille de condition que JOSEPH avoit enlevée, & que le Ministre étoit du complot. Il but plusieurs fois à leurs santés, & fit mille remercimens à Mr. ADAMS, qui avoit parlé fort longtems.

Celui-ci lui dit, qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui témoigner toute sa reconnoissance; mais que sa singulière bonté & son goût pour la Littérature, qu'il lui avoit fait connoître, lui donnoient une curiosité extraordinaire de savoir ce qui lui étoit arrivé dans sa vie. Le Gentilhomme lui répondit qu'il alloit volontiers lui en faire le récit, & il commença ainsi.

CHAPITRE III.

Les Confessions de Mr. WILSON.

JE suis d'une bonne famille, & j'ai l'honneur d'être Gentilhomme. On me fit étudier au Collège dans ma première jeunesse, & j'y fis des progrès dans l'étude du *Latin*, même du *Grec*, que je sai passablement. A l'âge de seize ans ayant perdu mon père, je me vis maître de mes actions. Il m'avoit laissé une fortune honnête, mais il avoit réglé que je ne pourrois en jouir qu'à vingt-cinq ans. Cependant sa volonté n'étant pas clairement exprimée dans son testament, des Avocats

me conseillerent de plaider contre mes Tuteurs par rapport à cet article, sans avoir égard aux intentions d'un père si cher & si respectable. Je suivis leur conseil, & mes Tuteurs s'étant mis peu en peine de défendre cette disposition du testament, j'obtins la jouïssance de mon bien. „ Monsieur, interrompit ADAMS, ne pourriez-vous pas me „ faire la grace de me dire votre nom? " Je m'appelle *Wilson*, répondit le Gentilhomme, qui poursuivit ainsi.

Je restai peu de tems au Collège après la mort de mon père, parce qu'étant déjà un peu grand, j'étois très impatient d'entrer dans le monde, où je m'imaginois que mon esprit, mes connoissances & ma bravoure me mettroient sur un bon pié. C'est à cette introduction prématurée de ma jeunesse dans le monde, sans aucun guide pour régler mes pas, que j'attribue tous les malheurs qui me sont arrivés. Il est bien difficile d'effacer les premières impressions qu'on prend de nous. Qu'il est fâcheux de se donner un caractère, avant que d'être en état de pouvoir juger s'il est bon ou mauvais, & de connoître les conséquences de certaines actions, dont dépend la réputation pour le reste de la vie!

Un peu avant que j'eusse atteint l'âge de dix-sept ans, j'avois quité le Collège, & j'étois venu à *Londres* avec six guinées dans ma poche. Comme c'étoit alors une grande somme pour moi, je fus surpris de la voir si promptement dissipée. Je voulois passer pour un jeune Gentilhomme, à qui rien ne manquoit pour être considéré. Malgré le

peu d'argent que j'avois, je me mis galamment, & je trouvai du crédit. J'eus envie d'apprendre à faire des armes, à danser, à monter à cheval, & même la musique; mais comme tout cela m'eût coûté de l'argent & du tems, je me contentai de me fortifier dans la danse, où j'avois été un peu exercé dès mes premières années. Je m'imaginai que mon humeur douce me préserveroit de toute querelle, & que je n'avois pas besoin par conséquent d'apprendre à me battre, & à tuer les autres. Quant à l'art de monter à cheval, je le jugeai peu important, & je me crus assez savant dans celui de la musique, pour me pouvoir passer de Maître, & pour avoir la réputation de la savoir. Car je voyois beaucoup de jeunes-gens, qui sans savoir chanter, ni jouer d'aucun instrument, se mêloient de juger des Opéra, & se donnoient pour grands connoisseurs.

Il s'agissoit principalement d'acquérir des connoissances dans la ville, & je crus que pour y réussir je devois fréquenter les endroits publics. Je m'y rendis assidument; j'y appris aussi quels étoient les hommes à la mode & les jolies femmes, & je vins à bout de les connoître de nom & de visage. Il ne me manquoit plus que quelque intrigue, & je résolus de m'en faire au plutôt. Je voulois principalement passer pour avoir de bonnes fortunes. En peu de tems je fis connoissance avec une demie douzaine des plus jolies femmes de *Londres*.

Mr. ADAMS entendant ces paroles, poussa un profond soupir, & s'écria: „ Bon Dieu! „ Que la jeunesse est un mauvais tems! " Il

n'eſt pas ſi mauvais que vous le dites, continua le Gentilhomme; car je vous aſſure que toutes mes Maîtreſſes étoient des Veſtales, bien que je ſuſſe le contraire. Quoi qu'il en ſoit, je ne cherchois que la réputation d'homme à avantures, & je l'obtins. Peut-être que je me flattois en cela; car probablement les perſonnes à qui je montrois les billets que je recevois de ces femmes, ſavoient auſſi-bien que moi, qu'ils étoient contrefaits, & que je me les écrivois à moi-même.

„ S'écrire des Lettres à ſoi-même! dit „ Mr. ADAMS tout étonné. Comment ce- „ la ſe peut-il? " Nous avons, répondit Mr. *Wilſon*, un de ces caractères dans une de nos Comédies. Vous ne ſauriez croire les peines que je prenois, & l'impudence avec laquelle je parlois des femmes de diſtinction.

Tel fut le cours de ma vie durant trois années. „ Le cours de votre vie! dit Mr. A- „ DAMS: il me ſemble que vous ne nous en „ avez rien dit encore." Vous avez raiſon, & votre remarque eſt juſte, répondit le Gentilhomme en ſouriant; je devois plutôt dire, durant que je ne vivois point. Je me ſouviens que quelque tems après je voulus écrire le journal de mes actions jour par jour, je vai tâcher de me le rappeller.

„ Le matin je me ſuis levé, j'ai pris ma „ grande canne. Sortant en redingotte avec „ mes cheveux en papillottes, j'ai battu le „ pavé juſqu'à dix heures. J'ai été à une „ vente publique. Depuis deux heures juſ- „ qu'à quatre, je me ſuis habillé. Depuis

„ quatre jusqu'à six j'ai dîné, depuis six jus-
„ qu'à huit j'ai passé le tems au Caffé. De-
„ puis huit jusqu'à neuf, au Spectacle. De-
„ puis neuf jusqu'à dix, à la promenade.
„ Depuis dix heures jusqu'à minuit, j'ai..."
Mr. ADAMS dit: „ Voilà, Monsieur, une
„ vie au dessous de celle d'un animal. Com-
„ ment un homme d'esprit, tel que vous
„ êtes, a-t-il pu vivre ainsi?" C'étoit la va-
nité, répondit Mr. *Wilson*, qui me guidoit. Tout méprisable que j'étois alors, je m'admirois moi-même, je méprisois tous les autres; & vous me pardonnerez si je vous dis, que j'aurois fait fort peu de cas d'un homme tel que vous, malgré votre littérature, votre profond sávoir, & toutes les autres qualités que je remarque en vous. Mr. ADAMS fit une révérence, & le pria de continuer.

Après avoir ainsi passé deux années, poursuivit le Gentilhomme, un accident m'obligea de changer la scène. Un jour que j'étois au Caffé de *St. James*, où je médisois d'une certaine femme de condition, un Officier des Gardes me donna un démenti. Je lui répondis qu'il se pouvoit que je me trompasse, mais que je croyois dire la vérité. Il ne me répliqua point, mais il se mit à me rire au nez d'un air insultant. Depuis cette avanture je vis tous mes amis se refroidir à mon égard. Aucun d'eux ne m'abordoit ni ne me parloit le premier, & à peine me rendoient-ils le salut. La compagnie avec laquelle j'avois coutume de manger, me tourna le dos, & au bout de huit jours je me trouvai à *St. James* dans une aussi grande

ſolitude que dans un déſert. A la fin un homme d'un certain âge, qui portoit un grand chapeau & une longue épée, me prit en particulier, & me dit qu'il avoit compaſſion de ma jeuneſſe; que pour cet effet il me conſeilloit de faire connoître au monde, que je n'étois pas tel qu'on ſe l'imaginoit. Je ne compris d'abord rien à ſon diſcours, il fallut qu'il me l'expliquât; & il finit par me dire, que ſi je voulois envoyer un cartel à l'Officier, il s'en chargeroit volontiers par charité. (Quelle charité! s'écria le Miniſtre.) Je lui demandai juſqu'au lendemain pour lui faire réponſe ſur cette affaire. Je me retirai chez moi fort penſif, & je me mis à réfléchir ſur les conſéquences de l'affaire. D'un côté je voyois le riſque, l'alternative de tuer ou d'être tué. Il s'agiſſoit de perdre la vie, ou de l'ôter à un homme contre qui je n'avois pas le moindre reſſentiment. Je conclus enfin que le bien qui me reviendroit de cette démarche, ne méritoit pas que je couruſſe ce hazard. Je pris donc le parti de quitter le quartier, & de me retirer au *Temple*, où je loüai un appartement.

Je fis aiſément de nouvelles connoiſſances, mon avanture étant ignorée dans ce quartier-là. A la vérité je ne les goûtai pas beaucoup, les petits-maîtres du *Temple* n'étant que les ſinges de ceux que j'avois quittés. C'étoit l'affectation de l'affectation, & leur vanité étoit encore, s'il ſe peut, plus ridicule que celle des autres. Je rencontrai de jeunes-gens qui ſoupoient avec des Seigneurs à qui ils n'avoient jamais parlé, & qui avoient

des intrigues avec des femmes qu'ils n'avoient jamais vues. Je bornai alors toute mon ambition au *Covent-Garden*, où je brillai sur les balcons & dans les maisons de jeu, où je me liai avec des femmes dont l'honneur étoit flambé; & où à la fin je me prostituai à des prostituées. Mais bientôt mon Chirurgien m'arrêta dans cette noble carrière, & me convainquit de la nécessité de faire chez moi une retraite d'un mois. Au bout de ce tems là, ayant eu le loisir de faire des réflexions, je pris la résolution de renoncer à la compagnie de tous les libertins que j'avois fréquentés jusqu'alors, & d'éviter, s'il étoit possible, toute occasion de me plonger dans la même disgrace. „ Cette retraite d'un „ mois, dit Mr. ADAMS, & ces réflexions „ que vous fîtes dans la solitude, étoient „ fort propres à vous guérir de vos mauvai„ ses habitudes. Mais il me semble que ce „ conseil devoit vous avoir été donné plu„ tôt par un Ecclésiastique, que par un Chi„ rurgien.

Mr. *Wilson* sourit de la simplicité du Ministre, & continua son récit sans répondre à l'objection. Je m'apperçus alors que ma passion effrénée pour toutes sortes de femmes, m'avoit mis fort mal à mon aise. Je résolus donc de me borner à une seule, & de me faire une Maîtresse. Je fixai mon choix sur une jeune femme, qui avoit été ci-devant entretenue par deux Galans, & à laquelle je fus recommandé par un homme d'intrigue assez célèbre. J'allai me loger dans la même

maiſon, & je m'établis pour ſon Amant. Peut-être que j'aurois eu de la peine à la payer ſuivant les conventions: mais elle me délivra de cette inquiétude dès le quatrième jour, l'ayant trouvée tête à tête avec un jeune-homme qui ſe donnoit les airs d'un Officier, & qui n'étoit qu'un Apprentif de *Londres*. Cette femme, aulieu de ſe juſtifier, me fit une demi-douzaine de ſermens, & me dit à la fin qu'elle étoit maîtreſſe de ſes actions. Sur cela nous nous ſéparâmes, & le même Courtier lui trouva un autre chalant. Cependant au bout de deux jours je m'apperçus que j'avois encore beſoin d'une retraite d'un mois, pour faire pénitence d'une ſemaine.

Enſuite je fis connoiſſance avec une jeune Demoiſelle fort jolie, fille d'un Gentilhomme qui avoit ſervi quarante ans, & qui dans ſes campagnes ſous le Duc de *Marlborough*, étoit mort Lieutenant à la demi-paie. Il avoit laiſſé ſa veuve avec cette fille, l'une & l'autre dans une fort triſte ſituation. Cette veuve vivoit d'une petite penſion du Gouvernement, & de l'aiguille de ſa fille, qui étoit fort habile dans ces ſortes d'ouvrages. Je commençai à les connoître, dans le tems que cette fille étoit recherchée en mariage par un jeune-homme à ſon aiſe. C'étoit un Apprentif Drapier, & il avoit aſſez de fortune pour réuſſir dans ce commerce. La mère goûtoit beaucoup ce jeune garçon, & elle n'avoit pas tort. Quoi qu'il en ſoit, je le prévins. Je le peignis ſous des couleurs déſavantageuſes. Je flattai, je promis, je don-

mai même; enforte que je gagnai entièrement les bonnes graces de la pauvre fille. En un mot je la séduisis, & je l'enlevai.

A ces mots, Mr. ADAMS se leva, fit trois tours dans la salle, & alla ensuite se rasseoir. Cette partie de mon histoire, lui dit Mr. *Wilson*, vous touche moins que je n'en suis touché moi-même. Je puis vous assurer qu'elle me cause encore chaque jour bien des remords. Mais si déjà vous détestez ma conduite, à quel point porterez-vous votre indignation, quand vous aurez appris les conséquences funestes de cette action? Ainsi, Monsieur, si vous me le permettez, je me contenterai de ce que je vous ai dit, & je ne poursuivrai plus mon récit, qui vous scandalise. „ Non, non, s'il vous plaît, répondit „ le Ministre; continuez, je vous conjure; „ continuez votre histoire & faites le Ciel „ que vous puissiez vous repentir sincère„ ment, tant de ce péché-là, que de bien „ d'autres dont vous m'avez fait le récit.“ J'étois aussi heureux, poursuivit le Gentilhomme, que la possession d'une très belle personne bien élevée, & ornée de plusieurs belles qualités, pouvoit me le rendre. Nous nâmes plusieurs mois dans une mutuelle & parfaite union, nous suffisant également l'un à l'autre, sans le secours de la diversité, qu'on dit si nécessaire à l'esprit de l'homme, & encore plus à son cœur. Je commençai peu à peu à sentir cette impérieuse nécessité. Je souhaitai de changer de place & de compagne. Je m'accoutumai à laisser ma Maîtresse seule dans sa chambre des journées en-

tières. Elle s'en plaignit. Pour la dissiper, je pris soin de lui ménager la société de quelques autres filles de sa sorte, avec lesquelles elle jouoit chez elle, & sortoit pour aller aux Spectacles, ou à la promenade. Mais hélas! cette funeste société la corrompit bientôt, si je puis me servir de cette expression. Sa modestie & ses autres bonnes qualités disparurent presqu'aussi-tôt que je lui eus fait faire cette liaison. Je m'en apperçus. Elle ne se plaisoit plus avec moi; au contraire elle ne s'amusoit qu'avec des libertins; elle se donnoit des airs de coquetterie, & n'étoit gaie & amusante que hors de chez moi, ou quand elle étoit entourée d'une foule de jeunes étourdis dans son appartement. Elle me demandoit souvent de l'argent, sans considération pour mon état; & si j'hésitois à lui en donner, c'étoient des injures ou des évanouissemens.

Les premiers aiguillons de ma tendresse étoient émoussés il y avoit longtems, desorte que ces manières éteignirent tout-à-fait ma passion. Je commençois à me dire avec joie: Dieu soit loué, elle n'est pas ma femme, & je puis m'en défaire. Un jour que j'étois piqué, je lui fis sentir que je pourrois me lasser à la fin. Elle prit aussi-tôt son parti. Dès que je fus dehors, elle fit crocheter mon cabinet, & m'emporta tout ce que j'avois, c'est-à-dire la valeur d'environ deux mille écus. Mon premier mouvement fut de la poursuivre criminellement; mais elle eut assez de bonheur pour se dérober à mes recherches, & durant ce tems-là je fis des réfle-

xions. Je me reprochai à moi-même tous ſes crimes, puiſque c'étoit moi qui l'avois entraînée au vice; & comme j'appris en même tems la mort de ſa mère, qui n'avoit pu ſurvivre à la perte & au déshonneur de ſa chère fille, je me regardai comme l'aſſaſſin de cette mère. „ Et vous aviez bien raiſon, répon„ dit Mr. ADAMS, en pouſſant un profond „ ſoupir." Cette réflexion ſur ma propre conduite, pourſuivit Mr. *Wilſon*, me fit accepter avec ſoumiſſion le châtiment que Dieu m'avoit envoyé par ſes mains. Je ceſſai mes pourſuites, & pris la réſolution d'oublier totalement cette ingrate. Que n'ai-je pu ignorer ſon ſort? Hélas! Elle ſe livra à la proſtitution la plus horrible, & elle a fini ſa carrière infortunée dans une honteuſe priſon.

Ici le Gentilhomme ſe mit à pleurer amérement, & ADAMS l'imita, pleurant & gémiſſant encore plus que lui. Enfin, après s'être entre-regardés pendant quelques momens, le premier pourſuivit ſon récit. J'avois été fidèle, dit-il, à cette fille, tant qu'elle étoit reſtée chez moi; mais à peine fut-elle partie, que j'eus des preuves convaincantes des mauvais tours qu'elle m'avoit joués, & je me vis obligé à faire une troiſième retraite chez mon Chirurgien, bien plus longue & bien plus douloureuſe que les précédentes.

Je renonçai abſolument au Sexe, me diſant ſans ceſſe que le plaiſir n'approchoit point des amertumes qu'il cauſe. Je déclamois contre les femmes d'une manière ſi forte, que près de moi *Juvénal*, *Deſpréaux* &

& *Brantome* auroient pu paſſer pour leur Panégyriſte. Je regardois les filles qu'on entretient, comme des maiſons agréables au dehors, dont les habitans étoient l'infamie, la douleur & la mort. La plus belle d'entre elles, loin de me tenter, me paroiſſoit comme une pillule empoiſonnée couverte de feuilles d'or, ou comme un cercueil orné de pierreries. Mais quoique je m'efforçaſſe de les décrier, je les aimois toujours dans le fond. Chaque jour mon averſion pour elles diminuoit, & je ne doute point que le tems & les occaſions ne m'euſſent à la fin rengagé dans des fers auſſi honteux. Je fis connoiſſance avec la charmante *Sapbira*. Cette femme s'empara entièrement de toutes les facultés de mon ame. Elle avoit pour époux un homme des plus à la mode, qui ſembloit mériter ſon cœur. Cependant le Public ne croyoit pas qu'elle le lui eût donné, car elle étoit généralement regardée comme une coquette.

„ Je vous prie, Monſieur, interrompit ADAMS, apprenez-moi l'étymologie de ce „ mot. Je le trouve ſouvent dans mes Au„ teurs *François*, mais j'avoue que je ne le „ comprends point; je crois pourtant que „ cela veut dire une ſotte." Peut-être, reprit le Gentilhomme, que vous ne vous trompez pas tant qu'on pourroit s'imaginer. Mais puiſque la coquetterie eſt une ſottiſe d'une eſpèce très ſingulière, je tâcherai de vous en donner la définition le mieux qu'il me ſera poſſible. Si tous les animaux étoient eſtimés ſelon leur utilité, j'en connois très peu qui ne duſſent avoir la préférence ſur elles.

Les coquettes ne jouïssent de rien de plus que d'un certain instinct; car quoique nous leur supposions de la vanité & de l'amour-propre, cependant la plupart de leurs actions sont encore au-dessous de ces deux passions, toutes méprisables qu'elles sont en elles-mêmes. Leurs gestes & leurs grimaces en font foi, étant infiniment plus puériles & plus ridicules que celles d'un singe; & quand elles les mettent en œuvre, il semble qu'elles briguent à la fois & notre haine & notre mépris. Le caractère d'une coquette est l'affectation & le caprice. Aujourd'hui la beauté, l'esprit, la bonté du cœur, & toutes les vertus lui servent de masque. Demain la laideur, la folie, la dureté, ont leur tour. Sa vie n'est qu'un mensonge perpétuel, & s'il est possible d'en former un jugement, ce n'est qu'en se fondant sur le parfait contraste des apparences. Il n'est pas possible à une coquette d'aimer autre chose qu'elle-même; & si elle étoit capable d'aimer quelqu'un, ce caractère n'existeroit plus. La coquetterie & l'amour sont incompatibles. Si une coquette venoit par hazard à aimer quelqu'un (ce qui ne se peut) sa passion porteroit le masque de l'indifférence ou de la haine; de-même que leur haine & leur indifférence prennent la figure de la tendresse ou de l'amitié. C'est-là le cas où je me trouvois avec *Saphire*, qui ne m'eut pas plutôt vu attaché à son char, qu'elle me donna ce qu'on appelle de l'espérance, en me regardant tendrement, ou quand nos yeux se rencontroient, baissant les siens avec une apparence d'émotion & de surprise.

Ses artifices eurent tout le succès qu'elle en attendoit. A mesure que je me déclarois, elle s'avançoit; elle me parloit bas, elle soupiroit, changeoit de couleur, & faisoit voir tous les indices d'une passion dont les plus sages sont les dupes.

Un plus long détail, continua-t-il, pourroit vous ennuyer; ainsi je me contenterai de vous dire, qu'après l'avoir servie longtems suivant les formes prescrites, & lui avoir inspiré, à ce que je croyois, pour le moins autant d'amour pour moi, que j'en ressentois pour elle, je cherchai à en venir aux éclaircissemens. Elle évita soigneusement toutes les occasions de se trouver seule avec moi. Mais à la fin, à force d'assiduités, je trouvai un moment favorable. Je ne vous dirai point tout ce qui se passa dans notre entretien. Il commença par une déclaration de ma part, qui fut reçue de la sienne avec une surprise affectée, & ensuite avec un transport de colère qui ne fut pas plus réel. Elle me dit qu'elle ignoroit ce que j'avois pu voir en elle, pour que j'osasse lui parler de la sorte; puis me tournant le dos, elle me dit que si je voulois éviter les effets de son juste ressentiment, il ne falloit plus la voir, & encore moins lui parler. Je ne me contentai point de cette réponse, & continuant ma poursuite, je fus convaincu à la fin que son époux jouissoit de la possession de son corps; mais que ni lui, ni qui que ce fût, ne pouvoit se vanter d'avoir trouvé le chemin de son cœur.

Je fus guéri de ma passion pour cette Bel-

le, par les avances que la femme d'un riche Négociant s'avisa de me faire. Quoiqu'elle ne fût ni jeune, ni jolie, mon tempérament ne me permit pas de faire le rétif. Elle fut bien satisfaite, voyant qu'elle n'avoit pas cultivé une terre ingrate, car elle trouva en moi un Amant sincère & passionné. Si elle fut contente de moi, je le fus d'elle, puisqu'elle me rendit tendresse pour tendresse. Avec elle je n'eus point de caprice à souffrir, comme avec la coquette. Celle-ci avoit trop d'esprit pour sacrifier la noble passion qu'on nomme amour, à une folle vanité. Nous ne fûmes pas longtems sur le pié du Roman; nous voulions que nos sens eussent part dans notre commerce, & nous trouvâmes sans peine les moyens de les satisfaire. Je me croyois fort heureux avec ma conquête. Les caresses de cette femme étoient assez vives, pour dégoûter un Amant ordinaire. Mais pour moi je pensois autrement, & elles eurent tant d'agrément à mes yeux, qu'elles me conduisirent à un degré de passion, où jusqu'alors la beauté jointe à la jeunesse s'étoit efforcée vainement de me faire parvenir. Ce bonheur ne fut pas d'une longue durée. Son mari commençoit à s'effaroucher, & sa jalousie nous effraya. Le pauvre homme! que je le plains, s'écria ADAMS! Il méritoit sans doute d'être plaint, répliqua *Wilson*; il étoit fort honnête-homme, & aimoit tendrement sa femme. Pour moi je suis charmé de n'avoir point à me reprocher de l'avoir aliénée de lui, car je n'étois pas son premier Amant. Nos appréhensions ne furent que trop

bien fondées; il nous épia si bien, que ses yeux furent témoins de notre tendresse. Il me poursuivit en Justice, & obtint un decret contre moi, par lequel on lui ajugeoit ingt mille écus de dédommagement. Cette amende m'incommoda beaucoup. Pour surcroît d'embarras de ma part, il fit divorce avec sa femme, qui vint se jetter entre mes bras Je menai avec elle une vie bien triste. Ma passion pour elle étoit usée, & sa jalousie outrée me tenoit à la gêne A la fin la mort me délivra d'un fardeau dont je ne pouvois me défaire honnêtement, étant moi-même l'auteur de son malheur.

Pour le coup, je dis adieu à la tendresse, pour me livrer à des plaisirs moins dangereux & de moindre dépense Je m'associai à une troupe de grossiers voluptueux, qui buvoient la nuit & dormoient le jour, de ces gens qui consument le tems sans en jouir. Leurs assemblées se faisoient entendre de loin; ce n'étoit que bruit, chansons, ivresse & debauche. L'un dormoit à table, l'autre y bavardoit; celui-ci fumoit, celui-là éclatoit de rire sans savoir pourquoi. En un mot c'étoit l'égoût de la crapule. Tous leurs entretiens étoient des contes insipides, ou des disputes impolies, qui se terminoient ou par une gageure, ou par un combat à coups de poings. Je m'ennuyai bientôt de ces ivrognes, que je quittai avec mépris, leur compagnie étant indigne d'un homme raisonnable.

Je devins ensuite membre d'une société d'esprits-forts. Le Dieu *Comus*, qui les rassembloit, ne servoit qu'à animer leurs entre-

tiens, dont l'objet ordinaire étoit les systêmes les plus abstraits de la Philosophie. Ces Messieurs s'étoient voués à la recherche de la Verité. Pour y parvenir, ils se dépouilloient de tous les préjuges de l'éducation, afin de suivre l'infaillible sentier de la Raison humaine. Ce guide leur avoit démontré l'absurdité où l'inutilité de cet ancien & très simple dogme, adopté par tous les peuples de l'Univers, qui nous enseigne l'existence d'un Dieu. A sa place, ils avoient établi une certaine règle de Droit, dont l'observation exacte les conduisoit, disoient-ils, à la pratique de la plus saine & de la plus pure Morale. Mes réflexions m'attacherent à cette société, autant qu'elles m'avoient dégoûté de l'autre. Je commençois à me croire d'une espèce plus relevée qu'auparavant, & j'étois d'autant plus enchanté de cette règle de Droit, que je n'y découvrois rien qui fût contraire au caractère de l'honnête-homme. Je méprisois souverainement tous ceux qui avoient besoin des secours de la crainte ou de l'espérance, pour les engager à suivre les traces de la vertu, dont la propre excellence, selon moi, devoit être l'unique bien, digne de nous tenir à sa suite. J'avois une si haute idée de mes nouveaux amis, & de la pureté de leur sublime morale, que je leur aurois confié tout ce que je possédois, & tout ce que j'avois de plus cher.

Lorsque j'étois le plus attaché à cette doctrine, deux ou trois événemens qui se succéderent en peu de jours, m'en firent connoître l'illusion. Un de nos Philosophes, &

des plus respectés parmi nous pour son exacte observation de la règle de Droit, enleva la femme d'un de nos confrères, qui étoit son ami intime. Un autre, à qui un généreux ami servoit de caution pour une somme considérable, disparut sans prendre congé. Et un troisième, qui m'avoit emprunté de l'argent sans que j'en eusse exigé de reconnoissance, eut assez de mauvaise foi pour nier sa dette.

Des actions si contraires à notre règle de Droit, me firent douter de son infaillibilité. Je fis confidence de mes scrupules à un de nos Maîtres, qui me parla en ces termes: „ Il n'y a aucune chose qui soit bonne ou „ mauvaise en elle-même. Les actions tirent leur dénomination comme bonnes ou „ mauvaises, des circonstances où celui qui „ les fait se trouve au moment de l'action. „ Il se peut que celui qui vient d'enlever la „ femme de son voisin soit innocent, & même vertueux. Quoique dans le moment „ qu'il a fait cette action, sa passion l'ait „ emporté sur sa probité, il n'est pas moins „ un membre digne & utile à la société. „ Si la beauté d'une femme excite nos passions, les loix de la Nature nous ordonnent de nous procurer du soulagement." Il ajouta bien d'autres maximes de même poids, qui me donnerent tant d'horreur pour sa société, que je ne voulus plus avoir aucune liaison avec ces faux & pernicieux Philosophes.

Cette retraite, qui me réduisoit à une solitude ennuyeuse, me fit prendre le parti de

fréquenter le Théatre, que j'aimois beaucoup. Je m'y livrai de sorte, que je ne manquois presqu'aucune représentation; & bientôt je me liai avec plusieurs Poëtes, & avec quelques-uns des Acteurs, avec qui je m'abaissois à boire de tems en tems, quoiqu'il n'y ait rien de si honteux pour un honnête-homme, que de fréquenter de pareilles canailles. Dans ces parties, les Poëtes nous récitoient leurs ouvrages, & les Acteurs nous déclamoient leurs rôles, pour nous amuser. Je remarquois que celui qui faisoit les frais de la conversation, étoit le plus satisfait de la compagnie, qui, quoiqu'elle le caressât, & lui fît mille politesses, manquoit rarement de le tourner en ridicule, dès qu'il étoit sorti. Ces incidens me fournirent de la matière pour bien des remarques, trop longues pour vous être répétées. „ N'en passez pas „ une seule, je vous en prie, s'écria le Mi„ nistre, car j'aime bien les remarques."

Premièrement, continua *Wilson*, je suis convaincu que l'axiome ordinaire, qui dit que les gens d'esprit ont plus de vanité que les autres, est faux. Les hommes se glorifient également de leurs richesses, de leur puissance, des faveurs de la nature, de leurs titres; mais toutes ces choses-là sont par leur nature exposées à la vue du Public; au-lieu que le bel-esprit ne peut vous rendre sensible à ses perfections, qu'en vous faisant voir ses productions nouvelles. C'est là-dessus, je veux dire sur l'empressement avec lequel il vous étale ses ouvrages, que le Public a fon-

de cette supposition. Mais si nous faisions réflexion sur les mœurs de chacun, nous leur découvririons cette même foiblesse, quoique sous différens points de vue. Dans celui qui dépense des sommes immenses pour meubler sa maison, ou pour orner sa personne, & qui passe des journées devant un miroir à s'ajuster; dans cet autre, qui se croit bien payé de mille peines, & de mille bassesses, par un titre, ou par une marque d'honneur qu'il achette souvent au dépens de sa probité, la vanité n'est-elle pas le premier mobile de leurs actions, & sont-ils moins infatués d'eux-mêmes, que ce pauvre Poëte qui vous importune de ses vers? Ma seconde remarque me fait regarder la vanité comme la plus pernicieuse des passions, & comme celle qui corrompt davantage les cœurs. A l'égard de l'amour & de l'ambition, comme les rivaux ne sont pas si nombreux, ces deux passions ne vous engagent point dans une misantropie indigne du Christianisme. L'avarice même, qui est sans contredit le plus vil & le plus insatiable de nos desirs, ne peut cependant nous rendre odieux tous ceux qui ont quelque mérite. Mais l'homme qui s'aime trop, qui s'estime à l'excès & s'admire, ne voit rien en autrui de brillant ou de louable, qui ne lui fasse ombrage & ne lui déplaise; & le mérite, quelque part qu'il se trouve, est l'éternel objet de sa jalousie & de son aversion.

Ici Mr. ADAMS commença à fouiller dans ses poches. „ Hélas! s'écria-t-il, je ne l'ai „ point sur moi. " Le Gentilhomme lui demanda ce qu'il cherchoit. A quoi il répon-

dit, que c'étoit un Sermon contre la vanité & l'orgueil. „ C'eſt mon chef-d'œuvre, ajou-„ ta-t-il. Ah! Que j'ai tort de ne point „ porter cet excellent ouvrage par-tout avec „ moi! Je ferois bien cinq milles pour l'aller „ chercher, & pour avoir le plaiſir de vous „ le lire. " Le Gentilhomme lui répondit qu'il n'étoit aucunement néceſſaire, ſes réflexions l'ayant déjà guéri de cette paſſion. „ C'eſt juſtement pour cela, reprit le Mi-„ niſtre, que je voudrois vous le lire, car je „ ſuis ſûr que vous l'admireriez. Je n'ai ja-„ mais détecté aucune paſſion, tant que la „ vanité. Oui, mon Sermon ſur ce point „ eſſentiel de la Morale eſt aſſurément très „ beau, & vous jugeriez par-là de mon ta-„ lent." Le Gentilhomme, qui ne put s'empêcher de ſourire du contraſte, continua de la ſorte.

Ce fut alors que je me liai avec des Joueurs de profeſſion, & avec eux il ne m'arriva rien de remarquable, ſi ce n'eſt la perte totale du peu de bien qui me reſtoit: ces Meſſieurs prirent la peine de m'en débarraſſer. Voici donc une nouvelle ſcène, qui m'étoit inconnue juſqu'alors. La pauvreté la plus affreuſe, avec ſon eſcorte d'Aſſignations, de Decrets de priſe de corps, m'entourerent jour & nuit. Mes habits furent bientôt délabrés, mon crédit fut perdu, & mes amis m'abandonnerent. Dans cette triſte ſituation, mon déſeſpoir m'inſpira le deſſein du monde le plus bizarre, qui fut d'entreprendre de faire rire les autres, tandis que j'étois plongé dans la plus noire triſteſſe; c'eſt-à-dire, que je me mis dans la

tête d'écrire une Comédie. J'avois pour cela du loisir plus qu'il n'en falloit; car la crainte des Huissiers dans laquelle je vivois, m'imposoit l'obligation de la retraite. Enfin me sentant du goût & des dispositions, je me mis à écrire, & dans cinq mois j'achevai une Pièce comique de cinq Actes, qu'on reçut au Théatre. Je me rappellai qu'autrefois j'avois vu des Auteurs donner des billets pour les premières représentations de leurs Pièces, & en recevoir l'argent, longtems avant qu'elles fussent jouées. Bien résolu de profiter d'une coutume si favorable à mes besoins, je fis ample provision de billets. Ah que les Poëtes seroient heureux, si ces espèces avoient cours dans le Commerce! Mais personne n'en veut, & ils ne servent que pour demander l'aumône un peu plus honnêtement. Ce fut alors que je fis le triste apprentissage de la dépendance: suite funeste de la pauvreté ou plutôt le plus cruel des maux qu'elle entraîne après elle. Que d'heures j'ai passé sans feu dans l'antichambre d'un Homme de condition! Combien de fois, tandis que je soufflois dans mes doigts pour les empêcher de se geler, ai-je vu qu'on admettoit des faquins, parce qu'ils étoient chamarés d'or ou d'argent! Quelquefois, après m'être fait annoncer, on me venoit dire que Mylord étoit affairé, & ne pouvoit me parler ce jour-là. Je comprenois par ce message, que je ne le verrois point du tout: cependant quelquefois on me faisoit entrer, apparemment quand on étoit las de mon visage. Mais je n'y gagnois rien,

Mylord se trouvoit *lié*. „ *Lié!* Qu'est-ce que „ cela veut dire, demanda ADAMS? ”

Monsieur, répondit le Gentilhomme, autrefois des Seigneurs, qui se faisoient honneur de protéger les Gens de Lettres, voyant que le profit que les Libraires leur donnoient pour leurs Ouvrages, étoit trop léger pour les faire vivre, se mirent sur le pié de contribuer à leur subsistance par des Souscriptions volontaires. C'est ainsi que Mrs. *Pope*, *Row* & *Prior* se sont vus à leur aise, par le moyen des récompenses de leurs travaux, que le Public leur a autrefois accordées. Enfin cette façon d'acquérir de l'argent parut si facile, que tous les Barbouilleurs de papier se mirent sur le pié de publier leurs sottises de la même manière. D'autres porterent leur effronterie, jusqu'à recevoir des Souscriptions pour des Ouvrages non encore commencés, & qu'ils n'avoient pas même dessein d'écrire. Par toutes ces voies, les Souscriptions devinrent si fort à charge au Public, qu'on chercha des moyens pour s'en dispenser. Ainsi ceux dont le discernement n'étoit pas assez juste pour distinguer les mauvais Auteurs d'avec les bons, inventerent un moyen pour s'excuser envers les uns & les autres: ce fut de prendre, par exemple, une guinée de quelqu'un de leurs amis, à condition de lui en rendre cent, plus ou moins, s'ils signoient pour un Auteur quel qu'il pût être. Les uns ont fait réellement ces marchés. D'autres prétendent les avoir faits pour se délivrer des importunités. La même chose se pratique à l'egard des billets de Théatre,

dont on n'étoit pas moins persécuté. Voilà ce qu'on appelle *être lié.*

„ L'expression est juste, répondit ADAMS, „ & même mystérieuse. Car un homme ri„ che, qui se lie de cette façon, pour s'em„ pêcher de faire du bien aux gens de mérite, „ devroit être réellement *lié.*" Pour revenir a notre sujet, reprit le Gentilhomme, quelques Seigneurs, en très petit nombre, à qui j'avois fait longtems ma cour, me donnerent chacun une guinée, mais d'un air si méprisant, & de si mauvaise grace, que le plus effronté Mendiant *François* auroit rougi en recevant une aumône de la sorte. Me voilà bien payé, disois-je, d'un tems, qui employé à labourer la terre, m'auroit autant profité, avec infiniment plus de satisfaction.

Deux mois se passerent ainsi, en me repaissant de l'espérance d'une bonne recette à la représentation. Mais un jour que j'allois trouver le Soufleur, pour lui demander le jour de la première répétition, il me rendit ma Pièce, en me disant que Messieurs les Comédiens ne pouvoient la jouer cet hiver-là; mais que si je voulois la retoucher, on la représenteroit l'année suivante avec plaisir. Je l'arrachai de ses mains outré de colère, & j'allai me coucher dans un accès de fureur & de désespoir.

„ Vous auriez mieux fait de vous mettre „ en prières, dit notre Ministre; car le dé„ sespoir est un grand péché." Ma rage étant passée, continua *Wilson*, je m'appliquai sérieusement à chercher le parti que je devois prendre dans une situation aussi triste que la

mienne, sans argent, sans crédit, sans amis, & sans réputation. Après bien des projets, auſſitôt détruits que formés, je pris la réſolution de me loger près du *Temple*, & d'écrire au rôle pour les Procureurs & Avocats. Je me mis donc en devoir d'exécuter mon deſſein, & j'allai trouver un Procureur que j'avois employé autrefois, pour lui demander ſa pratique. „ Au-lieu de me l'accorder, il „ ſe mit à rire. Du diable, ſi je m'y fie, „ me dit-il ! Vous écririez mes Actes en „ Vers; & au-lieu d'un Factum, vous m'en„ verriez à l'Audience, avec mon ſac rempli „ de Scènes de Théatre. " Les autres me répondirent ſur le même ton, & je vis à mon grand regret, que *Plutus* lui-même avoit moins d'horreur d'un bel-eſprit, que ces Suppôts de la Chicane. Si j'entrois au Caffé, j'entendois dire tout bas: Le voilà, c'eſt *Wilſon*. Cela ſe répétoit par tous ceux qui étoient préſens. Je ne ſai pas ſi vous l'avez remarqué; mais il y a une malignité dans les cœurs, qui à moins d'être déracinée par l'éducation, les porte à prendre plaiſir à mortifier un homme qu'ils croient peu ſatisfait de la figure qu'il fait dans le Monde. Cela ſe fait voir particuliérement dans les aſſemblées publiques de ceux qui tiennent le milieu entre la petite Nobleſſe & la baſſe Bourgeoiſie, & qui ſont ſans contredit les gens du Monde qui penſent le plus de travers.

Pendant que je languiſſois dans mon taudis, ſans pouvoir trouver de quoi me nourrir (tant le nom d'Auteur m'étoit nuiſible) je fis connoiſſance avec un Libraire ſouple &

arrogant, bas & fier, entreprenant, actif dans son vaste commerce, ayant l'art de débiter les plus mauvais Livres, & n'estimant les manuscrits qu'au poids & au titre. Il me dit qu'un homme comme moi qui avoit du génie, devoit composer des Ouvrages d'esprit, & enrichir le Public de Livres qui m'enrichiroient moi-même: il ajouta que si je voulois m'engager avec lui, il me fourniroit de quoi vivre à mon aise. Un homme aussi mal dans ses affaires que je l'étois n'avoit point de choix à faire, & le mâtois le savoit bien. J'acceptai son offre sur le pié qu'il le voulut, par conséquent le marché fut peu avantageux pour moi. Je me mis à traduire ou à compiler de toutes mes forces, je ne me plaignois plus du manque d'ouvrage. Il m'en donna tant, qu'au bout de six mois je faillis à perdre la vue, & de plus, faute d'exercice, je tombai malade, & fus très longtems sans pouvoir écrire. Le dernier de mes Ouvrages ne fut pas goûté, & ma maladie interrompit la publication d'un autre; ce qui fut cause que mon Libraire, qui me fit de mauvaises chicanes sur mes honoraires, & m'en vola plus de la moitié (parce que je m'étois sottement contenté de sa parole) ne voulut plus m'employer. De plus il me décria parmi ses confrères, comme un paresseux, comme un Auteur intéressé, & d'un talent médiocre.

Cependant, à force de travailler, j'avois amassé quelques guinées, & j'avois été en état d'acheter un billet de Lotterie, dans l'espérance que la Fortune me dédommageroit des injustices qu'elle m'avoit fait essuyer au

jeu. Ce n'étoit cependant encore qu'un jeu de hazard, revêtu d'un autre nom. Cette emplette vuida ma bourse; & pour mettre le comble à ma misère, un Huissier, à qui mon coquin de Libraire avoit eu la méchanceté d'indiquer mon adresse, s'introduisit un jour dans ma chambre, & m'arrêta, à la poursuite de mon Tailleur, pour trente-cinq guinées que je lui devois: somme immense pour moi, & dont personne ne voulut répondre pour me tirer de ses mains. Il me mena chez lui, où il m'enferma. Ainsi je me vis malade, aux arrêts, sans argent, sans amis, & sans aucune ressource. La vie m'étoit à charge..... „ Vous ne restâtes pas dans „ cette triste situation, interrompit ADAMS? „ Votre Tailleur sans doute se désista de sa „ poursuite, dès qu'il eut senti que vous „ étiez insolvable?" Il le savoit, reprit *Wilson*, avant que de me faire arrêter, & il me connoissoit trop pour me soupçonner d'avoir de l'argent, sans me mettre en devoir de payer mes dettes. Il m'avoit servi plusieurs années, & avoit reçu de moi des sommes très considérables; mais j'avois beau lui rappeller tout cela, & même lui promettre, que s'il me permettoit de m'appliquer à mes affaires, je lui donnerois peu à peu son argent. en ne me réservant précisément que ce qu'il me falloit pour subsister. Il me répondit que sa patience étoit à bout; que je le remettois toujours, enfin, qu'il avoit besoin d'argent, que l'affaire étoit entre les mains d'un Procureur, & par conséquent que si je ne payois on ne

donnois pas une caution valable, il falloit que j'allaſſe en priſon ſans miſéricorde.

„ Sans miſéricorde! s'écria ADAMS, en ſe „ levant avec précipitation. Comment ce „ miſérable oſoit-il dire l'Oraiſon Domini„ cale, où le mot d'*offenſes* eſt mis dans la „ traduction à la place de celui de *dettes*, qui „ eſt le mot original. J'ignore la raiſon de „ ce changement; mais je ſai poſitivement, „ que ſi nous ne pardonnons pas à nos dé„ biteurs inſolvables, on ne nous pardonne„ ra jamais nos dettes au jour du Jugement „ &c."

Dès qu'il eut fini, le Gentilhomme reprit la parole, & continua ainſi. Pendant que j'étois dans ce cruel état, une de mes anciennes connoiſſances, qui ſavoit le numero de mon billet, me vint dire, tout tranſporté de joie, que j'avois gagné trois mille guinées. „ Vous voilà donc tiré d'affaire, s'écria A„ DAMS?" Point du tout, reprit le Gentilhomme, ceci n'étoit qu'un tour de la Fortune pour m'accabler encore plus. J'avois cédé mon billet deux jours auparavant à un de mes parens, n'ayant pu l'engager à me donner ſeulement une guinée qu'à cette dure condition. Je fis confidence de mon malheur à celui qui m'en avoit appris la nouvelle. Mais loin de me plaindre, il ſe mit à me reprocher toutes les fautes que j'avois faites, avec une dureté ſans égale. „ Vous êtes, me dit-il, „ un malheureux, que la Fortune ſe plaît „ en vain à favoriſer. Vous êtes ruiné ſans „ reſſource, & ſans pouvoir eſpérer, ni pi„ tié, ni aſſiſtance de vos amis; car ce ſeroit

„ une foiblesse de se mettre en peine d'un hom-
„ me qui court en aveugle à sa perte.“ Il ajouta à cette barbare déclamation une vive peinture du bonheur dont j'aurois joui, si je n'avois point vendu mon billet. Je lui alléguai ma misère pour toute excuse, à quoi il ne fit aucune réponse; mais il ne laissa pas de continuer ses reproches, au point que je fus obligé de le prier de mettre fin à une visite qui me fatiguoit.

Peu de jours après je fus traîné en prison, où faute d'avoir de quoi payer une chambre, on me mit dans un endroit commun à toute sorte de malheureux, où nous étions privés de toutes les douceurs de la vie, même d'un air sain, dont les animaux les plus vils jouissent en liberté. Dans cette extrémité j'écrivis à plusieurs personnes, qui dans des tems plus heureux avoient paru être de mes amis, & dont même quelques-uns me devoient encore quelque argent, que je leur avois généreusement prêté autrefois. Leurs réponses furent uniformes, c'est-à-dire, des excuses nobles à la place d'un refus malhonnête. Dans cet affreux état le désespoir s'empara de mon ame. Je maudissois l'inhumanité des Loix, qui punissent si sévèrement l'imprudence: je me récriois contre la barbarie, que des hommes qui se disent Chrétiens, exercent contre leurs semblables pour un peu de boue, dont le plus souvent ils n'ont pas besoin.

Je passois mes tristes jours dans ces réflexions, lorsqu'un jour que j'étois plus accablé qu'à l'ordinaire, on me nomma assez haut: je levai la tête: un homme s'approcha de moi,

me présenta très respectueusement une Lettre, & se retira sans que je prisse garde à lui; tant j'étois insensible à tout ce qui pouvoit m'arriver. J'ouvris la Lettre. O Ciel! Que devins-je, en lisant ces mots!

MONSIEUR,

„ Mon père, à qui vous avez vendu votre „ billet de Lotterie, mourut le même jour „ qu'elle fut tirée. Vous avez pu apprendre „ qu'il m'a institué sa légataire universelle. „ Je suis trop touchée de vos malheurs, pour „ profiter seule d'un don que la Fortune vous „ avoit destiné, & dont votre triste situation „ vous a forcé de vous défaire. Je vous „ prie d'accepter cette bagatelle de

Votre très humble Servante;

HENRIETTE.

Ma joie fut aussi grande que mon désespoir l'avoit été un moment auparavant. Et de combien croyez-vous qu'étoit la somme qu'elle traitoit de bagatelle? Pas moins de deux guinées peut-être, dit ADAMS! Deux cents guinées, répondit le Gentilhomme. Deux cents guinées! Ah ciel, s'écria le Ministre, quelle somme! Tout autant, répondit l'autre. Mais cet argent, quoique ce fût un trésor pour moi, ne me fit pas la centième partie autant de plaisir, que l'adorable source d'où il venoit. Cette généreuse fille étoit la plus belle personne d'*Angleter-*

re; je l'adorois en secret depuis longtems, sans lui avoir déclaré ma passion; je la respectois trop pour m'offrir à elle dans un état si pauvre & si humiliant. Je baisai mille fois son billet, en versant des larmes de tendresse, de reconnoissance & de joie. Je mandai aussi-tôt mes créanciers, je les payai, & je sortis de ce séjour d'ennui, de tristesse & de douleur, avec cinquante guinées qui me restoient. Je me rendis aussitôt chez ma chère libératrice, pour lui rendre graces de son bienfait. Elle étoit à la campagne, & j'en fus bien aise, par la réflexion que je fis, que son absence me donnoit le tems de me faire habiller, avant de paroître à ses yeux. Elle revint au bout de trois jours: je volai chez elle, & je lui fis des remercimens proportionnés à ses bontés. Elle m'interrompit, en me priant de perdre jusqu'au souvenir d'une chose qui ne pouvoit se retracer à mon esprit sans rappeller des idées fâcheuses. „ Ce que „ j'ai fait, me dit-elle, est peu de chose à „ mes yeux, peut-être même beaucoup moins „ que je ne dois faire. Ainsi, pour peu que „ vous soyiez dans le goût de vous appliquer „ à quelque négoce, où une somme plus con„ sidérable vous seroit nécessaire, n'épargnez „ ni ma bourse, ni mon crédit. ”

Cette bonté polie, cette générosité, sa beauté, son amitié noble, sincère & si désintéressée, me mirent dans une espèce d'extase. Si elle eût été la caducité & la laideur même, je ne pouvois que l'adorer. Quels furent donc mes sentimens, à la vue de tant de vertus & de charmes dans un objet déjà

maître de mon cœur! L'amour parut à mon ame orné de tout ce que la douceur, la beauté & la vertu ont de plus enchanteur. Ah! Monſieur, je m'oubliai dans cet inſtant, & fermant les yeux ſur la diſtance que la Fortune mettoit entre nous, ſans réfléchir ſur la témérité, l'ingratitude & l'inſolence de mon procédé, emporté par les ſentimens dont j'étois rempli, ou plutôt enivré de joie & d'amour, j'oſai lui propoſer, à elle qui m'avoit tant donné.... Quoi?.... De ſe donner elle-même. Je pris ſa main, & la baiſai avec ardeur, & avec un tranſport mêlé de joie, de crainte, de tendreſſe & de honte. Je levai les yeux ſur elle, je la vis rougir. Elle voulut retirer ſa main, les forces lui manquerent: un tremblement nous ſaiſit l'un & l'autre. O amour! c'eſt à toi à peindre une ſcène ſi touchante. Ni le pinceau d'*Appelle*, ni le crayon de *Racine* ou de *Voltaire*, ne ſont point capables d'un ſi parfait ouvrage. Ma paſſion l'emporta ſur le reſpect & l'admiration: je lâchai ſa main, & comme un furieux je fis un effort pour la ſaiſir dans mes bras. Elle recula bruſquement, en me diſant d'un air ſévère, qu'elle croyoit avoir mérité plus de reſpect. Je me jettai à ſes piés. „ Si je vous „ ai offenſée, Mademoiſelle, lui dis-je, ma „ vie eſt à vous. Que j'expie la faute que „ j'ai faite, en mourant à vos piés, ou de „ telle autre façon que vous le ſouhaiterez! „ Vous ne ſerez jamais ſi prête à punir, que „ moi à ſubir ma peine. Je déteſte l'inſolente penſée qui m'a pouſſé à vous faire cette „ inſulte. Oui, je ſuis un ingrat, qui ai-

„ conçu le desir de sacrifier votre bonheu
„ au mien. Croyez, Mademoiselle, que je
„ m'en repens sincèrement ; mais croyez aussi
„ que l'amour le plus sincère est l'auteur de
„ mon crime. Depuis longtems, Mademoi-
„ selle, je vous adore dans le silence & le
„ désespoir. Vos bontés m'ont ouvert la
„ bouche malgré moi ; j'ai voulu exprimer
„ ma reconnoissance, & l'excès de ma pas-
„ sion m'a trahi. Je vai vous dire un éter-
„ nel adieu, vous ne me reverrez plus. Ce-
„ pendant accordez-moi, je vous supplie,
„ la justice de croire que l'intérêt n'a au-
„ cune part à ce que j'ai eu la hardiesse de
„ vous dire, & soyez persuadée qu'il n'y a
„ point de rang si haut, ni si glorieux, où
„ la Fortune puisse m'élever, qui me ren-
„ de jamais heureux, si je n'ai pas le bon-
„ heur de le partager avec vous. Maudite
„ soit la Fortune !

„ Ne la maudissez point, interrompit-elle,
„ avec un certain ton de voix, dont la dou-
„ ceur me pénétra. Ne vous plaignez point
„ d'elle, puisqu'elle m'est propice. Si votre
„ bonheur dépend de moi, je vous ai déjà
„ dit que je suis prête à vous donner tout ce
„ que vous pouvez me demander, à condi-
„ tion que la raison & la bienséance s'accor-
„ deront avec vos desirs.

„ Mademoiselle, lui répondis-je, si la For-
„ tune fait jamais quelque chose pour moi,
„ ce ne sera qu'en me mettant en état de
„ contribuer à votre félicité ; c'est ma seule
„ ambition. Qu'elle vous favorise, qu'elle
„ vous rende toujours heureuse ; je lui par-

TAYLOR INST. ORD

„ donne tous mes malheurs, dont votre gé-
„ nérosité vient d'arrêter le cours.

„ Vous avez raison de lui pardonner, si
„ elle me rend heureuse, me dit cette ado-
„ rable personne en rougissant. Notre bon-
„ heur va devenir commun, il faut que j'a-
„ voue que votre passion n'est pas faite pour
„ être cachée. Si ce que ma raison me per-
„ met de vous accorder n'est pas assez, lais-
„ sons dormir la raison pour un moment, &
„ n'écoutons que la vertu & l'amour."

Ces mots prononcés avec une grace inexprimable, me transportèrent hors de moi-même, mes sens se troublerent, je la saisis entre mes bras, je l'embrassai sans pouvoir prononcer une seule parole. Elle ne résista point, je la tins un instant dans cette extase. A la fin je lui dis, que le don de sa main étoit l'unique bien qui pût me satisfaire. Son silence & sa rougeur parlerent pour elle, car sa bouche ne s'ouvrit que pour m'ordonner de la laisser seule. J'obéis, & je revins bientôt après. Mais le souvenir de ces momens, qui me furent si chers, m'emporte; pardonnez moi, Monsieur, mon indiscrétion. „ Point, point, répondit ADAMS
„ en se frottant la bouche, votre récit m'a
„ fait tant de plaisir, que je l'écouterois en-
„ core une fois très volontiers." Hé bien donc, Monsieur, continua *Wilson*, au bout de huit jours elle me rendit le plus heureux de tous les hommes.

Quand j'eus le loisir d'examiner les biens de ma femme (ce qui ne se fit pas les premiers jours) je trouvai qu'elle possédoit six mille

guinées tant en argent qu'en effets. Son père avoit été Marchand de Vin en gros, & elle souhaita que je continuasse le même négoce. Je l'entrepris un peu trop légèrement; car n'étant point initié dans ces mystères de *Bacchus*, & me piquant d'une exacte probité, au-lieu d'augmenter nos fonds, je les vis diminuer, & de plus je perdis mes chalans. Les Marchands mes confrères décrierent mes Vins de *Bourgogne*, de *Champagne* & de *Bordeaux*, parce qu'ils n'étoient point assaisonnés comme ceux qu'ils avoient l'art de fabriquer. Je les vendois par conséquent un peu plus cher que les leurs, cependant je gagnois beaucoup moins. Je perdis donc l'espérance de faire fortune par ce négoce. D'ailleurs les visites familières de plusieurs connoissances qui m'avoient abandonné dans mes infortunes, & qui me rechercherent dès qu'ils me virent à mon aise, me déplurent infiniment. L'expérience m'avoit appris que les plaisirs du Monde ne sont que des puérilités, & les affaires, pour la plupart, des friponneries; & que l'un & l'autre n'étoit que vanité. Les hommes de plaisir se damnent pour dépenser, & les hommes d'affaires pour acquérir.

Mon bonheur dépendoit entièrement de ma chère épouse, que j'aimois avec une ardeur inexprimable, & j'en étois aimé de-même. Je n'étois occupé que du soin de lui plaire, & de pourvoir aux besoins d'une famille croissante, car elle étoit enceinte de son second enfant. Je pris cette occasion pour lui proposer la retraite, qu'elle accepta volon-

tiers, voyant que j'en avois extrêmement envie. Nous mîmes le reſte de notre bien, qui étoit réduit à la moitié de ce que nous avions au commencement de notre mariage, en argent comptant, dont une partie fut employée pour acheter cette petite Terre, où nous nous retirâmes après ſes couches, quittant un Monde rempli de folie, de haine, d'envie, d'orgueil & d'ingratitude, pour jouïr du doux repos de la ſageſſe, de l'amitié & de l'amour. Nous ſommes ici depuis près de vingt ans avec très peu de ſociété, le voiſinage nous regardant comme des ſauvages. Le Seigneur de la Paroiſſe me fait paſſer pour un Miſantrope, & le Vicaire pour un Calviniſte; l'un, parce que je ne chaſſe point à ſa ſuite; & l'autre, parce que je n'ai pas la complaiſance de m'enivrer avec lui.

„ La Fortune, dit ADAMS, vous a payé „ tout ce qu'elle vous devoit". Monſieur, répondit *Wilſon*, je rends graces au ſouverain Moteur de l'Univers, des aimables enfans que ſa bonté m'a donnés. Cependant je ſens que l'homme n'eſt pas fait pour jouïr d'un bonheur ſans mélange dans cette vie. Trois ans après ma retraite je perdis mon fils aîné. Ici il laiſſa échapper quelques larmes. Et ADAMS lui dit qu'il falloit ſe ſoumettre aux decrets de la Providence, avec d'autant plus de réſignation que la mort eſt inévitable. Il faut ſans doute s'y ſoumettre, repliqua le Gentilhomme; & s'il étoit mort, je m'en conſolerois bien facilement. Mais hélas! il fut enlevé de chez moi par des *Bohémiens*, ſans que j'en aie eu depuis

la moindre nouvelle. Le pauvre enfant! il avoit la douceur & tous les agrémens de ſa mère. Il verſa quelques larmes en achevant ces mots, & le bon Miniſtre, qui ſympatiſoit toujours avec ſes amis en pareille occaſion, en fit autant, juſqu'à ce que le Gentilhomme, après s'être remis, lui dit: Mon hiſtoire eſt finie; ſi elle vous a ennuyé, je vous prie de m'excuſer. A préſent nous boirons une autre bouteille, ſi vous le jugez à propos. Le Miniſtre accepta l'offre, & Mr. *Wilſon* deſcendit à ſa cave.

CHAPITRE IV.

Manière de vivre de Mr. WILSON *avec la tragique Avanture du Chien, & pluſieurs autres matières importantes.*

MOnſieur *Wilſon* étant de retour avec la bouteille, lui & Mr. ADAMS garderent un profond ſilence pendant quelques minutes. Puis tout-à-coup le Miniſtre ſe leva. Non, dit-il, cela ne ſe peut. *Wilſon* lui demanda ce qu'il vouloit dire. „ Je penſois, lui répondit ADAMS, que le Roi *Théodore* pourroit bien être votre fils, mais je fais réflexion que ſon âge ne s'accorde point avec celui de votre enfant. Cependant comme le Seigneur fait tout pour le mieux, il vous le rendra peut-être un jour, dans la perſone de quelque Duc, ou d'un Mylord tout au moins. Je le reconnoîtrois par-tout,

„ repartit le Gentilhomme; car il eſt mar-
„ qué au côté gauche d'une fraiſe, dont ſa
„ mère eut envie étant groſſe de lui. "

Le Soleil commençoit à ſe lever quand le Gentilhomme propoſa au Miniſtre d'aller faire un tour dans le jardin, où JOSEPH, qui venoit de ſe frotter les yeux après un profond ſommeil de deux heures, les alla joindre. Ce petit jardin ſans ſtatues, ſans jets d'eau, ſans boullingrain, ſans parterre, n'étoit orné que d'une allée de noyers, qui conduiſoit à un cabinet de verdure, deſtiné pour ſervir de retraite à Mr. *Wilſon* & à ſa femme, qui s'y retiroient en Ete pour jouïr de l'innocent plaiſir de contempler de-là les petits jeux de leurs enfans. La vanité n'avoit point d'autel dans cet enclos. Des fruits ſimples & choiſis ornoient les eſpaliers, tandis qu'à leurs piés on voyoit croître tout ce qu'on peut deſirer dans un jardin potager. ADAMS en admira l'arrangement & la fertilité. „ Vous avez appa-
„ remment un habile Jardinier, dit-il au
„ Gentilhomme? Mon Jardinier, répondit
„ *Wilſon*, eſt devant vos yeux. C'eſt moi
„ qui ai cultivé de mes propres mains tout
„ ce que vous voyez. Tandis que je m'oc-
„ cupe à me procurer ce qui eſt néceſſaire
„ pour ma table afin d'en jouïr, je fais pro-
„ viſion de ſanté & d'appétit. Dans les ſai-
„ ſons qui l'exigent je paſſe ordinairement
„ dans mon jardin ſix heures par jour à tra-
„ vailler. Par ce moyen j'ai conſervé ma
„ ſanté depuis vingt ans, ſans le ſecours d'au-
„ cun remède. Je viens ici dès le point du
„ jour, pendant que ma femme habille ſes

„ l'enfans & nous prépare le déjeuné, après
„ quoi nous ne nous quittons plus de la jour-
„ née; car s'il fait mauvais tems, je rentre
„ au logis; ou s'il fait beau, elle vient me
„ joindre dans le jardin. Je n'ai point hon-
„ te de m'entretenir avec mon épouse, ni de
„ me mêler dans les jeux de mes enfans. L'in-
„ quiète inconstance des Libertins, la stupi-
„ dité des Gens d'affaires, & l'austère gravi-
„ té des Savans leur font imaginer qu'ils ont
„ une supériorité au-dessus des femmes, qui
„ leur défend de s'abaisser jusqu'à elles. Pour
„ moi, à dire vrai, je regarde ce mépris com-
„ me un effet plutôt de leur orgueil que
„ de leur raison. Je vous avoue que j'ai
„ trouvé fort peu d'hommes capables de
„ faire des remarques plus justes, ni de s'ex-
„ primer avec plus d'agrément que ma fem-
„ me. Je crois même que personne ne peut
„ se vanter d'avoir un ami plus fidèle ni plus
„ constant; d'autant plus que l'amitié du beau
„ sexe est accompagnée d'une tendresse dé-
„ licate, & scellée par des gages plus chers,
„ que l'amitié la plus solide entre les hommes
„ ne peut l'être. Car quelle union peut é-
„ galer celle qui est cimentée par les fruits
„ d'une tendresse réciproque? Peut-être,
„ Monsieur, que vous n'avez jamais été pè-
„ re, & en ce cas il est impossible que vous
„ puissiez concevoir le plaisir que je goûte à
„ la vue de mes enfans. Vous me méprise-
„ riez peut-être, & vous ririez, si vous me
„ voyiez assis à terre, jouant avec mes chè-
„ res petites filles. Je vous regarderois avec
„ respect dans cette situation, répondit A-
„ DAMS. Je suis actuellement père de six en-

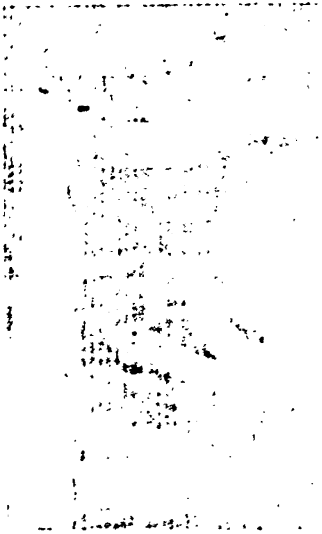
„ fans, j'en ai eu onze, & je puis dire que „ je n'en ai jamais frappé un ſeul, qu'en qua„ lité de précepteur. Alors même je reſſen„ tois la douleur que je leur faiſois, plus „ qu'eux mêmes. Et à l'égard de ce que vous „ venez de dire des femmes, je regrette bien „ ſouvent que la mienne n'entende point le „ *Latin* & le *Grec*."

Le Gentilhomme répliqua en ſouriant, qu'il n'avoit pas prétendu inſinuer que la ſienne fût ſavante, autrement que dans les choſes qui regardent le ménage. „ Ma chère *Hen„ riette*, dit-il, s'entend à merveille à faire „ des confitures & des liqueurs. Il n'y a „ que la bière, dont le ſoin me regarde. Et „ vous vous en acquittez à merveille, dit le „ Miniſtre, je n'en ai jamais bu de meilleu„ re. Tout le reſte, continua *Wilſon*, rou„ le ſur elle. Nous avions autrefois une ſer„ vante; mais depuis que mes filles ſont en „ âge d'aider leur mère, elle les fait travail„ ler. Je n'ai que peu de bien à leur donner, „ & nous ne voulons pas qu'elles mépriſent „ des hommes ſimples & laborieux, avec qui „ nous eſpérons les unir. Je ſouhaiterois „ qu'elles euſſent en partage chacune un hom„ me de mon humeur; parce que je ſai par „ expérience, qu'un bonheur tranquille ne „ peut ſubſiſter parmi les embarras du „ Monde."

Il continuoit de parler quand ſes filles vinrent avec empreſſement lui demander la bénédiction. Elles parurent intimidées à l'aſpect de deux Etrangers; mais l'aînée ſe raſſura, & dit que ſa chère mère & la jeune Demoi-

selle étoient levées, & qu'elles les attendoient pour déjeuner. Ils entrerent dans la salle, où ils trouverent la Dame avec *Fanny* Mr. *Wilson* fut frappé de la beauté de cette jeune fille, qui lui parut toute autre que la veille, parce qu'elle s'étoit mise très proprement. Car le coquin qui l'avoit volée, n'avoit pris que sa bourse; son paquet lui étoit resté. Mais s'il fut étonné à la vue de tant de charmes, nos hôtes furent enchantés de voir la tendresse mutuelle qui se faisoit remarquer dans les procédés du mari & de la femme, & l'affection pleine de dignité qu'ils témoignoient à leurs filles, que celles-ci paroissoient reconnoître par chaque mot & par chaque mouvement. Une tendresse respectueuse étoit peinte dans leurs yeux. Le cœur droit & vertueux du Ministre nageoit dans la joie en contemplant cette aimable famille, qui à son tour le combla de politesses, lui présentant tout ce qu'il y avoit dans la maison, de la meilleure grace du monde. Mais ce qui acheva de l'attendrir, fut de voir la Dame quitter la table, pour donner d'un cordial qu'elle composoit elle-même pour les pauvres à un de ses voisins, qui en venoit demander pour un malade. Le mari à son tour s'en alla au jardin cueillir quelque plante, dont un autre malade avoit besoin. Car ce couple charitable ne savoit rien refuser aux nécessités de leurs frères.

Au milieu de ce déjeuné, où régnoit une gaieté sans dissipation, & une abondance sans prodigalité, ils entendirent le bruit d'un coup de fusil, & un moment auprès un petit é-



pagneul, favori de l'ainée des Demoiſelles, entra tout ſanglant, & ſe couche aux pies de ſa Maîtreſſe. La petite Demoiſelle, qui n'avoit qu'onze ans, ſe mit à pleurer; & en même tems un voiſin entra pour leur dire, que le fils de Mylord venoit de tirer le chien, & qu'il avoit dit qu'il pourſuivroit *Wilſon* en juſtice, puiſqu'il étoit aſſez hardi pour garder chez lui un chien après la déclaration qu'il avoit faite de ne point ſouffrir de chiens dans la Paroiſſe. La pauvre bête expira en careſſant ſa Maîtreſſe, ce qui fit pleurer les trois ſœurs & *Fanny*. Mr. *Wilſon* & ſon épouſe eſſayoient de les conſoler, quand ADAMS ſe ſaiſiſſant de ſa maſſue, voulut à toute force pourſuivre l'aſſaſſin du petit chien. JOSEPH l'ayant arrêté, il ſe vengea à coups de langue, l'appellant faquin avec emphaſe, & lui ſouhaitant cent coups d'étrivières de ſa propre main. Madame *Henriette* prit ſa fille, qui tenoit encore ſon chien favori, & l'emporta dans ſes bras hors de la ſalle.

Alors *Wilſon* leur dit, que c'étoit la ſeconde fois qu'on avoit tiré ſur ce pauvre chien; qu'on l'avoit bleſſé la première fois par pure méchanceté, l'animal n'étant pas plus gros que le poing; & que de plus, depuis ſix ans que la petite le gardoit, il ne s'étoit jamais éloigné de dix toiſes de la porte. Il ajouta qu'il n'avoit déſobligé Mylord en aucune façon, mais qu'il falloit toujours ſouffrir quelque choſe des plus riches que ſoi. „ Il eſt „ auſſi abſolu dans cette petite Paroiſſe, dit-„ il, que le Grand-Turc dans ſes vaſtes E-„ tats. Il a tué tous les chiens, & fait en-

„ lever tous les fusils du voisinage; & pour „ comble d'injustice il détruit le pays, en fou- „ lant les grains & les légumes, sans aucun „ égard pour le pauvre laboureur. Je vou- „ drois bien le trouver dans mon jardin, dit „ ADAMS. Je lui pardonnerois néanmoins „ plus aisément, s'il avoit passé au travers de „ ma chambre à cheval, que d'avoir fait „ une action comme celle-ci."

La gaieté de l'aimable compagnie fut donc ainsi interrompue par cet accident, auquel des Etrangers ne pouvoient rémédier. La mère étoit occupée à consoler sa chère fille, qui ne pouvoit oublier sitôt le petit animal mort en la caressant. JOSEPH & *Fanny* ne demandoient qu'à se mettre en chemin, pour être plutôt en état de commencer les préliminaires de leurs noces. ADAMS cédant, quoiqu'à regret, à leurs prières, prit congé de Mr. *Wilson* & de sa famille, en les remerciant de leur généreuse hospitalité. Il partit en déclarant que son hôte étoit un reste de ces sages & heureux mortels qui vivoient dans l'Age d'or.

CHAPITRE V.

Dispute entre ADAMS *&* JOSEPH *au sujet des Ecoles. Découverte agréable qu'ils font.*

NOs Voyageurs, bien reposés & bien rafraîchis chez le Gentilhomme *Wilson*, se

se mirent gaiement en chemin, & voyagerent plusieurs milles sans aucune avanture digne de remarque. Mais l'intervalle fut rempli par une dispute très curieuse sur la nature des Ecoles, entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

„ JOSEPH, dit ADAMS, avez-vous fait attention au récit que notre bon hôte a fait „ de ses avantures? J'ai écouté tout le commencement, répondit JOSEPH. Et ne trouvez-vous pas, reprit l'autre, qu'il a été „ bien malheureux dans sa jeunesse? Oui „ vraiment, repliqua JOSEPH. Hélas mon „ enfant, continua le Ministre en composant son visage, oui je l'ai découverte la „ funeste source de tous ses malheurs. Une „ Ecole publique, JOSEPH, une Ecole publique! Voilà ce qui l'a plongé dans l'abîme du vice, dans la crapule, & dans l'infortune. Ces Ecoles publiques, ces Colléges, sont les Séminaires de Satan. Tous „ les scélérats que j'ai connus à l'Université, „ avoient puisé leur libertinage dans cette „ source impure. Ah! je m'en souviens encore, les maudits garnemens! On les nommoit les Ecoliers du Roi. Je n'en sai pas „ la raison à présent, mais c'étoient de „ grands misérables. Pour toi, JOSEPH, tu „ es bienheureux de n'avoir point été à ces „ Ecoles, car tu n'aurois jamais conservé ta „ vertu, comme tu as fait, si l'on t'y avoit „ élevé. Mon premier soin est de m'assurer „ du cœur d'un enfant, en lui insinuant les „ principes de la Morale Chrétienne; car je „ lui passerois plutôt d'être un Ane toute sa

„ vie, qu'un Athée ou un Calviniſte. A
„ quoi ſert une ſcience périſſable, ſi on l'a-
„ chette par la perte d'une ame immortelle?
„ L'ame eſt l'eſſentiel. Mais c'eſt à quoi les
„ Maîtres des Ecoles publiques ne penſent
„ point. J'en ai vu ſortir de leurs mains à
„ dix-huit ans, ſans ſavoir ſeulement leur
„ Catéchiſme. Je les fouette plutôt pour ce-
„ la, que pour aucune autre leçon. Croyez-
„ moi, mon enfant, Mr. *Wilſon* doit tous
„ ſes malheurs à l'éducation qu'il a reçue
„ dans une Ecole publique."

„ Il ne me convient pas de diſputer con-
„ tre vous, répondit JOSEPH, particuliére-
„ ment ſur une matière de cette nature;
„ car vous avez la réputation de bien enſei-
„ gner vos Ecoliers, & mieux qu'aucun
„ Maître d'Ecole de la Province. Je le crois
„ vraiment, reprit ADAMS, & ſi l'on diſoit
„ de celle-ci & des deux voiſines, on ne ſe
„ tromperoit guères. *Mais gloria non eſt mea.*
„ Puiſque vous me permettez de parler,
„ continua JOSEPH, vous ſavez que mon dé-
„ funt Maître, le Chevalier *Boaby*, avoit
„ été élevé dans une de ces grandes Ecoles.
„ Cependant c'étoit l'homme le plus accom-
„ pli de notre province, & je lui ai entendu
„ dire, que s'il avoit cent garçons, il les
„ feroit tous étudier dans la même Ecole.
„ Il ajoutoit, pour appuyer ce ſentiment,
„ qu'un enfant tiré d'une Ecole publique,
„ faiſoit plus de progrès dans le Monde en
„ un an, qu'un autre n'en faiſoit dans cinq
„ années. Un enfant, diſoit-il, à qui on
„ donne une éducation publique, eſt initié

„ dans le Monde (c'étoit ſon expreſſion, je „ m'en ſouviens encore) avant même que „ d'y paroître ; car les grandes Ecoles ſont „ des eſpèces de Sociétés, où un garçon qui „ a aſſez d'eſprit pour faire des obſervations, „ voit en racourci ce qu'il doit s'attendre à „ rencontrer un jour dans le commerce du „ Monde. *Hinc illæ lachrymæ*, répliqua A- „ DAMS, c'eſt juſtement pour cette raiſon „ que je donne la préférence aux petites E- „ coles. Je ſuis du ſentiment de Mr. *Adiſſon*, „ qui fait dire à *Juba* dans ſa belle Tragé- „ die de *Caton*, l'unique Pièce *Angloiſe* que „ j'aie jamais lue.„

„ Si, pour ne rien valoir, il faut l'expérience,
„ Puiſſe *Juba* périr plongé dans l'ignorance.

„ Quel homme ſenſé y a-t-il dans l'Uni- „ vers pourſuivit-il, qui ne préférât la con- „ ſervation de l'innocence de ſon fils, à l'é- „ rudition la plus étendue? Au reſte il peut „ s'inſtruire de toutes les Sciences dans des „ Ecoles particulières. Soit dit ſans vanité „ (car je déteſte l'orgueil) ſachez que je ne „ m'eſtime inférieur à qui que ce ſoit, *nullî „ ſecundum*, dans le grand Art d'enſeigner la „ Jeuneſſe. Ainſi un enfant peut acquérir „ autant de ſcience dans la retraite, que „ dans l'Ecole la plus fréquentée. Et avec „ tout le reſpect que je vous dois, repartit „ JOSEPH, autant de vice auſſi; témoins nos „ Mylords & Gentilshommes campagnards, „ qu'on a élevés de la façon du monde la „ plus retirée, & qui ſont cependant auſſi

„ vicieux que s'ils euſſent été produits dans „ le grand monde dès leur enfance. Je me „ ſouviens du tems que j'étois poſtillon. Je „ remarquai alors que les jeunes chevaux ſe „ trouvoient vicieux par nature. J'avois „ beau les corriger. Je crois que c'eſt à peu „ près de-même parmi les hommes, & que „ ſi un enfant eſt pervers & ſcélérat par „ tempérament, il n'y a point d'Ecole qui „ puiſſe le changer. Au contraire, ſi par „ nature il eſt vertueux, *Londres* même ne „ pourra le corrompre. D'ailleurs le Che- „ valier mon Maître diſoit, que la diſcipline „ eſt meilleure dans les grandes Ecoles que „ dans les petites."

„ Vous parlez avec trop de ſuffiſance, in- „ terrompit ADAMS, auſſi-bien que votre „ ancien Maître. La diſcipline, dites-vous! „ Quoi! parce qu'un homme a trente ou „ quarante enfans par jour à corriger plus „ que ſon confrère, il garde une meilleure „ diſcipline! voilà une belle conſéquence. Je „ prétens moi qui vous parle, que ſi tous „ les Précepteurs, depuis *Chiron* qui a élevé „ *Achille*, juſqu'aux Pédagogues de notre „ ſiècle, euſſent laiſſé leur règle & leur mé- „ thode par écrit, moi à la tête de ſix Eco- „ liers je garderois une diſcipline auſſi e- „ xacte, que le plus fameux d'eux tous. Je „ ne dis rien, Jeune-homme, je ne dis „ rien; mais ſi le Chevalier *Booby* lui-mê- „ me eût été élevé plus près de chez lui, „ ſous la conduite de quelqu'un, que je ne „ veux point nommer, il n'en auroit que „ mieux valu. Mais ſon père voulut l'ini-

„ tier dans le Monde, *Nemo ſapit omnibus* „ *horis.*"

JOSEPH le voyant un peu échauffé, lui demanda bien des excuſes, en l'aſſurant qu'il n'avoit eu aucune intention de lui déplaire. „ Je le crois, mon enfant, lui dit le Miniſ- „ tre, je ne ſuis point fâché contre toi, mais „ la diſcipline..... Alors il ſe mit à nommer tous les Pédagogues dont les anciens Livres ont conſervé la mémoire, ſe mettant au-deſſus d'eux, comme le premier homme du Monde pour inſtruire la jeuneſſe. A dire le vrai, c'étoit-là ſon foible; il croyoit un Maître d'Ecole le plus grand Homme du Monde, & il ſe regardoit lui-même comme le plus habile dans cette profeſſion.

Mr. ADAMS continuoit de parler ſur ce ſujet, lorſqu'ils ſe trouverent dans un endroit qui charmoit les yeux & tous les ſens. C'étoit une eſpèce d'Amphithéâtre formé par une gradation d'arbres, aux piés deſquels étoit un beau gazon, terminé par le confluent de trois petites rivières. La Nature y avoit répandu un agrément, que l'Art n'auroit imité que foiblement: elle avoit formé en cet endroit un payſage, capable d'inſpirer, ſans le ſecours de l'amour, des idées romaneſques à des perſonnes plus avancées en âge que n'étoient JOSEPH & *Fanny*.

Le Soleil avoit fourni la moitié de ſa carriere, quand nos Voyageurs arriverent dans ce vallon enchanté. JOSEPH propoſa à Mr. ADAMS de s'y repoſer, pour goûter des mets que la libéralité de Madame *Wilſon* leur avoit fournis pour leur halte. Le Miniſtre y ayant

consenti, ils s'assirent sur l'herbe, & tirerent de leur sac une poule froide & une bouteille de vin, avec quoi ils firent un repas excellent. Je ne dois pas encore omettre une piece d'or qu'ils trouverent dans leur sac. Le bon Ministre voulut retourner sur ses pas pour la rendre à Mr. *Wilson*, s'imaginant qu'on l'avoit mise-là par mégarde. Mais JOSEPH eut le bonheur de lui persuader, que Mr *Wilson* l'avoit mise exprès pour les défrayer dans le reste de la route, ayant appris de lui-même l'embarras où il s'étoit trouvé dans le tems qu'il rencontra le généreux *Islandois*. ADAMS dit là-dessus qu'il en étoit charmé pour l'amour de celui qui avoit fait une si bonne action, dont il recueilleroit la récompense dans le Ciel. D'ailleurs il se consoloit par l'espérance de le rendre bientôt; parce que le Gentilhomme étant dans l'intention de faire un voyage dans la province de *Somerset*, il avoit promis au Ministre de lui rendre une visite à son Presbytère. Cette circonstance, qui nous a paru trop frivole pour en faire mention plutôt, se place naturellement ici, afin de flatter ceux qui aiment le caractère de *Wilson* autant que nous, de la douce espérance de le revoir encore une fois. JOSEPH fit alors un beau discours sur la Charité, que le Lecteur trouvera dans le Chapitre suivant, s'il est disposé à le lire.

CHAPITRE VI.

Réflexions morales de JOSEPH *sur la Charité. Avanture de la Chasse.*

„ JE me suis souvent étonné, dit JOSEPH, „ de voir si rarement la charité mise en „ pratique parmi les hommes; car si la „ compassion qu'un homme doit naturelle„ ment prendre de la misère de son semblable, ne les y excite point, il me semble „ que leur vanité devroit les y porter. „ Rien ne peut engager un homme à bâtir „ une belle maison, à faire emplette de sta„ tues & de peintures, que le desir de s'at„ tirer le respect & l'admiration de ceux par„ mi lesquels il est obligé de vivre. Pour„ quoi donc ne cherche-t-il pas aussi à se „ distinguer par sa charité? Car après tout, „ si quelqu'un relevoit une honnête Famil„ le tombée en décadence, ou donnoit de„ quoi à un Negociant pour le rétablir dans „ ses affaires, ou tiroit un Débiteur insol„ vable des prisons, ou enfin s'il faisoit „ quelque autre acte de charité semblable, „ ne seroit-il pas plus estimé & plus révé„ ré, que celui qui ne dépense que pour „ satisfaire son orgueil ou sa sensualité? Non „ seulement celui qui profiteroit du bien„ fait, mais tous ceux encore qui en en„ tendroient parler, respecteroient bien plus „ celui qui auroit fait une telle action de

„ générosité, que celui qui possède tant de
„ choses magnifiques. Car si nous admirons
„ ces choses, ce sont elles seules qui attirent
„ nos regards, & nullement la personne qui
„ a tant employé d'argent pour se les pro-
„ curer. Au contraire c'est l'Architecte &
„ le Peintre que nous louons seulement, en
„ admirant leurs ouvrages. Pour moi, quand
„ j'étois derrière la chaise de Lady *Booby*,
„ lorsqu'elle étoit à table, j'admirois les pein-
„ tures magnifiques dont la salle étoit ornée,
„ sans penser ni à son mari ni à elle, qui
„ les avoient achetées à un si haut prix.
„ Ainsi pensoient tous les autres; car j'ai re-
„ marqué souvent, que quand quelqu'un
„ demandoit, *de qui sont ces tableaux* ? on ne
„ répondoit jamais par le nom de mon Maî-
„ tre, mais par *ceux de Paul Véronèse, de*
„ *Raphaël, du Titien, du Poussin*, qui étoient,
„ à ce que je crois, les noms des Peintres.
„ Mais si l'on demandoit, qui est-ce qui a
„ tiré un tel de prison ? qui est-ce qui a
„ rétabli un tel dans son negoce, & habillé
„ ses enfans ? la réponse seroit toute simple.
„ D'ailleurs ces personnages opulens se trom-
„ pent, s'ils croient s'attirer de l'honneur
„ par ce moyen. Car je ne me souviens
„ pas d'avoir jamais été avec Lady dans au-
„ cun endroit, où elle eût loué la maison &
„ les meubles, qu'elle ne s'en moquât ensui-
„ te dès qu'elle se voyoit libre chez elle, &
„ qu'elle ne critiquât tout ce qu'elle avoit paru
„ admirer. J'ai entendu dire à mes confrè-
„ res, que leurs Maîtres & Maîtresses en fai-
„ soient de même. Mais à l'égard d'une ac-

„ tion qui eſt bonne par elle-même, je dé-
„ fie qui que ce ſoit de la tourner en ridi-
„ cule; celui qui l'entreprendroit ſe feroit
„ moquer de lui. Cependant il y a peu de
„ perſonnes qui faſſent du bien aux autres,
„ quoique tous s'accordent à faire l'éloge de
„ ceux qui en font. Il eſt en vérité bien ſin-
„ gulier, que tout le monde ſe mêle de louer
„ la généroſité & la charité, ſans que perſon-
„ ne s'empreſſe d'être généreux & charita-
„ ble. La vertu a mille panégariſtes, & n'a
„ preſque point de ſectateurs. Tout le mon-
„ de invective contre le vice, & tout le
„ monde eſt vicieux. J'ignore la raiſon de
„ tout ce que je viens de dire, mais la choſe
„ eſt ainſi; & tous ceux qui ont fréquenté
„ les Grands, comme j'ai fait depuis trois
„ ans, vous diront la même choſe."

„ Eſt-ce que les Grands ſont tous méchans,
„ demanda *Fanny*? Il y en a parmi eux
„ qui ne le ſont point, répondit JOSEPH,
„ car j'ai entendu quelques-uns des nôtres
„ parler de la charité de leurs Maîtres. Mr.
„ *Pope*, ce grand Poëte, diſoit un jour à
„ table chez nous, qu'il y avoit un hom-
„ me qui demeuroit à *Roſs*, & un autre à
„ *Bath*, qui s'appelloit Mr. M... j'ai oublié
„ ſon nom, mais il eſt tout du long dans
„ ſon gros Livre de Vers. Ce Gentilhom-
„ me a fait bâtir un beau château, que
„ Mr. *Pope* admire. *On voit*, dit il, *ſa cha-
„ rité de plus loin que ſon château*, quoiqu'il
„ ſoit bâti ſur le haut d'une montagne; &
„ elle lui fait bien plus d'honneur. Ce fut
„ ſa charité qui le fit mettre dans le Livre

„ de Mr. *Pope*, qui assura qu'il y placeroit „ tous ceux qui le mériteroient. Ainsi, „ comme il vit toujours avec les Grands, „ s'il y en a quelques-uns de bons, il les „ connoit, & il les y enrégistrera quelque „ jour, s'ils le méritent. Mais il n'y a rien „ ajouté depuis longtems."

Le Lecteur est peut-être surpris du silence de Mr. ADAMS durant ce discours, qui lui fournissoit tant de matière pour exercer son éloquence. Mais la vérité est qu'il dormoit depuis que JOSEPH avoit commencé à parler: ce qui ne doit point nous surprendre, puisqu'un homme qui auroit veillé autant que lui, seroit excusable de dormir à une Oraison funèbre.

JOSEPH, qui étoit demeuré dans la même attitude, la tête penchée d'un côté, & les yeux fixés à terre, les leva enfin sur Mr. ADAMS, & le voyant profondément endormi, se tourna du côté de *Fanny*. Il la prit par la main, & commença un badinage des plus innocens, qu'elle n'auroit cependant pas souffert en présence d'aucun témoin. Pendant qu'ils s'amusoient d'une façon si charmante & que le Ministre ronfloit, ils entendirent aboyer des chiens courans, & un moment après ils virent un lièvre traverser le ruisseau à la nage & venir s'asseoir presqu'à leurs piés, pour éviter les chasseurs. *Fanny* fut enchantée du petit animal, qu'elle auroit volontiers pris dans ses bras, pour le garantir du malheur qui étoit prêt à l'accabler. L'espèce la plus raisonnable de la création a de la peine à distinguer ceux qui lui veulent du

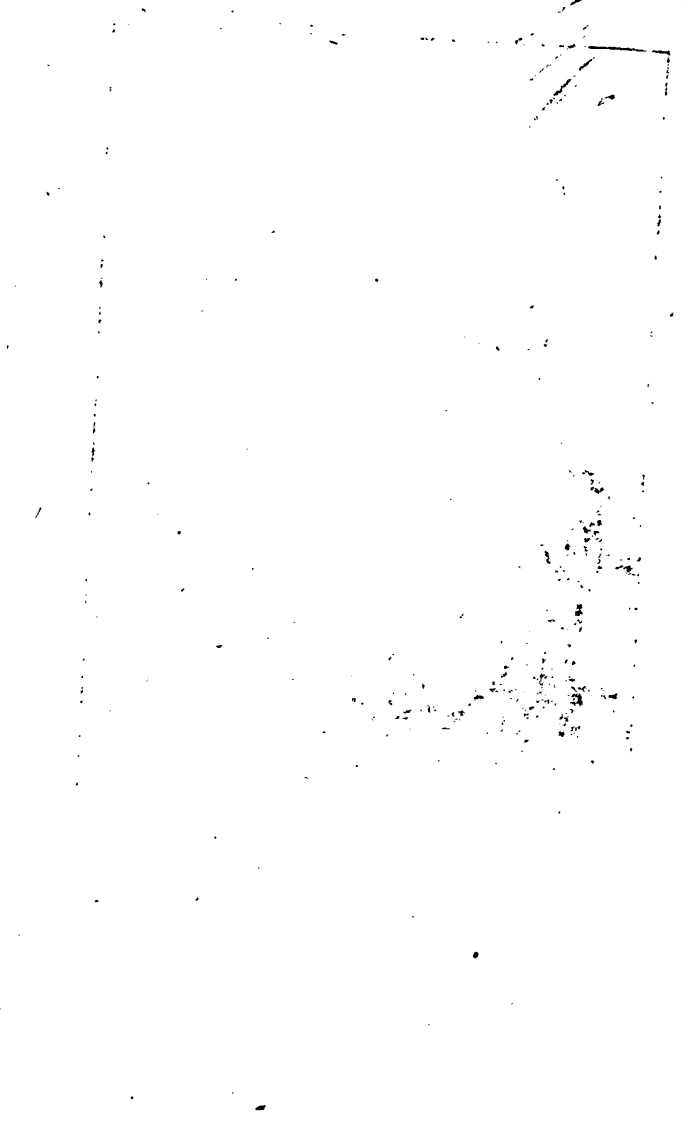
bien, d'avec ſes plus mortels ennemis. A plus forte raiſon un pauvre lièvre eſt-il excuſable d'avoir fui celle qui l'auroit protégé. Dès qu'il la vit, il repaſſa le ruiſſeau. Il étoit cependant ſi épuiſé, qu'il tomba trois ou quatre fois en courant. La tendre *Fanny* invectiva contre la barbarie des hommes, qui tourmentent de la ſorte une pauvre bête ſans défenſe, ſeulement pour s'amuſer.

Elle n'eut pas le tems de pourſuivre ſes réflexions, car la meute ſortit du bois, avec une ſuite nombreuſe d'animaux carnaciers à deux jambes, montés ſur d'autres, qui quoiqu'ils en euſſent quatre, ne laiſſoient pas d'être en cette occaſion les plus raiſonnables. Les chiens avoient déjà paſſé le ruiſſeau. Cinq hommes à cheval tenterent de les ſuivre. Trois y réuſſirent; mais les deux autres tomberent de cheval dans l'eau, où leurs compagnons, & même leurs propres chevaux les abandonnerent pour ſuivre la chaſſe, tandis que ces deux infortunés faiſoient de vains efforts pour ſe tirer de l'eau & de la boue où ils étoient enfoncés. JOSEPH en eut pitié, & quittant ſa chère *Fanny* il courut à eux; il les aida à ſe relever, & à monter ſur les bords du ruiſſeau; mais ils n'eurent point le tems de le remercier. Ils ſe mirent auſſi-tôt à courir après la chaſſe, en criant à leurs compagnons d'arrêter leurs chevaux. Ce fut inutilement, les autres avoient autre choſe à faire.

Les chiens avoient preſqu'atteint le lièvre, qui ne pouvant plus courir ſe traînoit parmi les broſſailles, tout près de *Fanny*. Le pau-

vre animal tomba sous la dent cruelle de ses ennemis, qui le mirent en pièces aux yeux de cette tendre Fille. Elle n'avoit pu gagner sur JOSEPH, qui étoit chasseur d'inclination, de faire aucun effort pour sauver cette innocente victime, qui périssoit, lui disoit-il, suivant les loix de la chasse.

Le lièvre fut pris à peu de distance d'ADAMS qui ronfloit encore, & les chiens en le déchirant, le traînerent si près de lui, qu'en le tirant ça & là, quelqu'un d'eux prit apparemment sa robe pour la peau du lièvre, & se mit à la secouer. D'autres en firent autant à sa perruque, qui étoit attachée avec un mouchoir; desorte qu'en la tirant, ils donnerent des secousses assez violentes au pauvre Ministre, qui plus sensible au toucher qu'à l'ouïe se réveilla à tems. Alors dégageant sa tête aux dépens de sa perruque, qu'il laissa à la merci de ces animaux, il sauta tout droit sur ses jambes, les uniques membres qui paroissoient en état de le retirer du danger. Un bon tiers de sa robe resta au pouvoir de l'ennemi. Pour lui il se mit à courir de toutes ses forces. Mais cette fuite ne doit pas lui être reprochée, le nombre des assaillans, le genre du combat, & la surprise où il s'étoit éveillé, le justifient. Et si parmi mes Lecteurs il se trouve quelqu'un d'une si grande valeur qu'il ne puisse excuser une pareille fuite, je déclare (mais tout bas, & sans dessein d'offenser les braves de ma Nation) qu'il est un ignorant, qu'il n'a lu ni *Homère* ni *Virgile*, & qu'il n'a aucune connoissance ni d'*Hector* ni de *Turnus*. Il ignore même l'his-



toire de plusieurs Héros de notre siècle, qui quoique courageux comme des lions, & féroces comme des tigres, ont pris la fuite en certaines occasions. Si ces personnes, dis-je, sont blessées de Mr. ADAMS, elles seront au moins contentes de ce que nous allons dire de JOSEPH. Le Maître de la meute venoit d'arriver. Ce Seigneur aimoit le badinage le plus grossier & le plus indécent. Il se mit donc à crier de toute sa force, pour encourager ses chiens à poursuivre le Ministre, jurant par tous les diables que c'étoit la plus belle bête qu'il eût chassée de longtems. Il s'agitoit comme s'il avoit vu fuir devant lui tous les ennemis de la Nation. En quoi il fut imité par sa digne compagnie.

Muse, qui présidez aux écrits des Biographes de notre siècle, vous qui daignâtes inspirer le célèbre *Gulliver*, qui guidâtes avec tant de soin le jugement de votre cher *Mallet*, qui rendîtes son stile si net & si fort; vous, qui avez témoigné un si généreux mépris pour la grande *Histoire Romaine* en François, & pour la grande *Vie de Cicéron*; vous enfin, qui sans le secours de la moindre lueur d'érudition, avez forcé *Colly Cibber* de parler *Anglois* dans quelques pages de son Livre: venez, Muse, aidez moi dans cet instant critique.

JOSEPH voyant le danger où étoit Mr. ADAMS, arracha soudain au Mylord la massue dont son père l'avoit autrefois armé comme un second *Rodrigue*, pour venger sa querelle. Cette massue étoit le chef-d'œuvre du plus grand Artiste de l'*Angleterre* en ce genre.

C'eſt lui qui fait les maſſues de tous nos Petits-Maîtres *Anglois*. On dit même qu'il en a fourni la ſuperbe ville de *Paris*, mais pour des uſages bien différens. A *Londres* elles ne ſervent que de parure; ce ſont comme des joncs ou des cannés d'écaille tortue. A *Paris* elles ſont conſacrées au meurtre, & on aſſure que des brigands nocturnes en ont aſſommé les honnêtes-gens: mais la vigilance des Magiſtrats en a fait heureuſement paſſer la mode: ce qui ne doit plus effrayer nos *Anglois*, que le ſéjour de cette vaſte & charmante Capitale attire dans ſes murs, pour s'y former à la Politeſſe, & y puiſer le bon Goût, & la connoiſſance de tous les Beaux-Arts qu'on y cultive.

Dès que JOSEPH eut empoigné cette arme formidable, il vola comme le vent au ſecours de ſon ami. Il l'atteignit juſtement au moment qu'*Hector* ſe ſaiſiſſant de ſa robe venoit d'en emporter un des pans. Lecteur, nous aurions bien voulu faire ici une comparaiſon, mais deux raiſons nous en empêchent. Premiérement, parce que rien ne doit interrompre notre récit, qui devroit bien plutôt ſe précipiter dans cet endroit: cependant ſi nous voulions paſſer par deſſus cette conſidération, nous alléguerions bien des exemples pour nous ſervir d'excuſe. Secondement, nous n'en trouvons point d'aſſez juſtes, d'aſſez expreſſives, pour l'objet qu'il s'agit de peindre. Où prendrions-nous une comparaiſon naturelle, pour donner une idée parfaite du courage, de l'ardeur, de la force, de l'agilité de notre Héros? Que ceux qui ven-

ſent peindre des lions, des léopards, ou des Guerriers plus redoutables encore que ces animaux, relevent déſormais leur peinture, par la comparaiſon qu'ils en feront avec JOSEPH, qui eſt lui-même au deſſus de toute comparaiſon.

Hector tenoit la robe du Miniſtre, & arrêtoit ſa courſe. Ce que voyant JOSEPH, il leva ſa maſſue, & lui déchargea un ſi terrible coup ſur la tête, que le chien tomba tout étourdi à ſes piés. *Soliman* & *Spadille* ſe ſaiſirent alors du ſurtout, & l'auroient mis en pièces, ſi JOSEPH n'avoit appliqué un coup ſur le dos de *Soliman*, qui lui fit lâcher priſe, & fuir en hurlant à pleine gorge. *Spadille*, le meilleur chien qui ait jamais battu la plaine, *Spadille* qui n'a jamais donné à faux, *Spadille* les délices de ſon Maître & l'exemple de la meute, ſuccombe ſous le bras de l'invincible JOSEPH. *Miro*, *Briffo* & *Tonnerre* ont le même ſort. Alors l'indomtable *Diamant* s'élance ſur JOSEPH, & le mord à la jambe: il étoit d'une race invincible dreſſée au combat, & avoit lui-même fait ſouvent reculer les plus fiers taureaux. Ici *Diamant* reconnoît un vainqueur pour la première fois, c'étoit fait de lui, ſi *Diane* elle-même, transformée en Piqueur, n'eût ſauvé ſon favori.

A la fin le Miniſtre tourna la tête, & s'eſcrima heureuſement avec ſon bâton de Pommier ſauvage, dont pluſieurs chiens ſentirent le poids. Mais *Céſar*, l'indomtable *Céſar*, s'élança ſur lui avec tant de force, qu'il le jetta par terre, mais JOSEPH qui ſurvint à l'inſtant, attaqua l'ennemi avec tant de vigueur

& de courage, que le grand *Céſar* prit la fuite.

Le combat s'échauffoit, le ſang couloit, & la terre étoit jonchée de corps, ſinon morts au moins eſtropiés, quand le Piqueur éleva ſa voix pour rappeller ſes chiens.

Juſqu'ici ma Muſe a ſoutenu la dignité d'un récit, qu'aucun Poëte, Hiſtorien, ou Orateur juſqu'à moi n'a jamais entrepris, ce genre de combat leur étant inconnu. La Muſe a fait ſon devoir, il eſt tems qu'elle reprenne haleine, & nous notre ſtile ordinaire, pour pourſuivre notre Hiſtoire.

Le Mylord & ſes compagnons, qui d'abord s'étoient fort divertis de la fuite d'ADAMS, & de l'intrépidité de JOSEPH, & qui y avoient pris plus de plaiſir qu'à aucune autre choſe, ou qu'à aucun combat de Cocqs qu'ils euſſent vus, commencérent enfin à trembler pour les chiens. Il aſſembla donc ſes amis autour de lui pour lui ſervir d'eſcorte, & piqua des deux juſqu'à ce qu'il eût joint les combattans. Alors, d'un ton de Maître, il demanda à JOSEPH, qui l'avoit rendu aſſez inſolent pour maltraiter ſes chiens à ſa vue? JOSEPH lui répondit avec reſpect, mais d'une voix aſſurée, que ſes chiens ayant attaqué ſon ami, il le défendroit au péril de ſa vie contre la meute du plus grand Seigneur du Royaume, & qu'il périroit plutôt que de le voir maltraiter par quelque homme ou bête que ce pût être. A ces mots lui & JOSEPH manierent leurs armes, en ſigne de défi. Mais Mylord & ſa ſuite jugerent à propos de délibérer entre

eux

eux, avant que de ſe mettre en devoir de venger leurs quadrupèdes alliés.

Dans l'inſtant qu'ils commençoient leur Conſeil de guerre, *Fanny*, qui mépriſoit ſon propre péril à la vue du danger auquel elle croyoit JOSEPH expoſé, les vint joindre. Mylord & ſa ſuite furent ſi ſurpris à la vue de tant de charmes, qu'ils oublierent tous leurs projets de vengeance, pour ne ſonger qu'à elle. Tous leurs ſens, à l'exception de celui de la vue, demeurerent ſuſpendus. Ils étoient comme abîmés dans une extaſe d'admiration. Il n'y eut que le Piqueur d'inſenſible à ſes attraits, étant tout occupé à rappeller ſes chiens à la vie; en quoi il réuſſit ſi bien, que deux ſeulement d'un ordre inférieur reſterent ſur le champ de bataille. „ Nous voilà quites à bon marché, s'écria-„ t-il: pour moi je ne blâme point ces „ Meſſieurs: & pourquoi, diable! Mylord „ s'aviſe-t-il de vouloir apprendre à ſes „ chiens à chaſſer des Chrétiens? c'eſt le „ moyen de les gâter."

Mylord étant conſolé du mal de ſes chiens, peut-être par l'idée qu'il avoit en tête de s'en venger d'une façon à laquelle on ne s'attendoit pas, s'approcha d'ADAMS, & lui dit qu'il étoit très-fâché de tout ce qui s'étoit paſſé: il l'aſſura qu'il avoit fait tous ſes efforts pour l'empêcher, dès qu'il eut appris le caractère dont il étoit revêtu. Enſuite il loua beaucoup le domeſtique, (prenant JOSEPH pour le valet du Miniſtre) de ſon affection & de ſa bravoure; & il conclut en priant Mr. ADAMS de venir dîner chez lui avec la jeune De-

cuisine avec lui, où les domestiques eurent ordre de le bien enivrer, pendant que Mylord se proposoit de faire la même chose à l'égard du Ministre; moyennant quoi il espéroit trouver le moyen d'exécuter un dessein, que la vûe de *Fanny* lui avoit inspiré.

Il est nécessaire de développer ici le caractère de Mylord & de ses courtisans, avant que de pousser plus loin notre narration. Il étoit très riche, & âgé d'environ quarante ans: il avoit été élevé chez lui, sous les yeux de sa mère, & d'un Précepteur, qui avoit reçu avec l'investiture de sa charge la défense très absolue de le jamais corriger, ni de le gêner aucunement sur ses études; desorte qu'il n'apprit presque rien. Il se livra à la chasse dès sa quinzième année, sa mère ayant eu la complaisance de lui fournir tout ce qu'il falloit pour son équipage. Son Précepteur, qui se faisoit un devoir de gagner l'amitié de son élève, dans l'espérance de trouver un établissement par ce moyen, se rendit son émule dans tous ses exercices, & son compagnon dans ses débauches de vin, qu'il commença de fort bonne heure. Sa mère le voyant parvenu à l'âge de vingt ans, commença à craindre d'avoir manqué à son devoir dans l'éducation de son fils; elle s'imagina y suppléer en engageant Mylord à prendre un parti, qui selon elle devoit réparer tout le tems qu'il avoit perdu. Ce fut ce qu'on appelle vulgairement, voyager. Elle obtint son consentement, à l'aide du Précepteur, qui fut nommé pour lui servir de Gouverneur. Dans trois ans il fit le tour de l'Eu-

rope, & revint à la fin avec un équipage à la *Françoiſe*, & une centaine de phraſes de la Langue de chaque Pays qu'il avoit traverſé, & une ample proviſion de vices étrangers, & de mépris pour ſon Pays natal, ſur-tout pour le peu de façons qui nous reſtent des manières ſimples, & de la probitié de nos Ancêtres. Sa mère s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Maître enfin de ſon bien & de ſes actions, il s'appliqua à figurer dans le Parlement, où il paſſoit pour un homme accompli. Mais ce qui le diſtingua de tous ſes pareils, fut un goût décidé pour tout ce qu'il y a de ridicule, d'odieux, & de deteſté parmi les hommes; deſorte qu'il ne choiſiſſoit jamais pour ſon ami, que celui qui étoit l'objet du mépris des ſociétés. Quand il faiſoit quelqu'une de ces belles acquiſitions, il prenoit plaiſir à l'engager dans mille extravagances. Leur chef-d'œuvre étoit de tourner en ridicule les perſonnes les plus reſpectables. Ceux de cette eſpèce que Mylord avoit alors à ſa ſuite, étoient un vieux Caporal qui ſe diſoit Officier réformé, un vil Comédien, un Poëte plus decrié pour ſon caractère que pour ſes vers, un Empirique, un Muſicien chaſſé de l'Opéra, & un vieux Maître à danſer *Allemand*.

On eut bientôt ſervi. Tandis que Mr. ADAMS diſoit le *Bénédicité*, le Capitaine profita de l'occaſion pour lui retirer ſa chaiſe, deſorte qu'il tomba par terre en voulant s'aſſeoir. Voilà le premier tour d'eſprit. Le ſecond fut une digne invention du Poëte, qui tandis qu'ADAMS ſaluoit reſpectueuſement Mylord,

lui versa une assiette de soupe dans ses culottes. Il est vrai qu'il en fit de grandes excuses, prétendant l'avoir fait par mégarde; ce qui joint aux réponses douces & naïves du Ministre, donna un grand relief à l'auteur d'un jeu si spirituel. La troisième plaisanterie se fit par l'entremise d'un laquais, qui par ordre de Mylord mêla de l'esprit de genièvre dans la bière qu'il présenta à Mr ADAMS, qui ne se lassoit point d'exagérer la bonté de ce breuvage, au grand contentement de la compagnie. Ce bon Ministre, de qui nous avons appris ces circonstances, ne pouvoit se rappeller plusieurs autres tours qu'on lui joua, & dont il fut longtems la dupe La bonté de son cœur ne lui permit de s'appercevoir de la malice de cette troupe extravagante, qu'à force de répétitions. Ainsi sans le secours d'un des domestiques qui servoit alors chez Mylord, nous serions contraints de laisser cette narration très imparfaite. Il se passa sans doute bien d'autres événemens dignes de remarque avant la fin du repas, mais ils ne sont point venus à ma connoissance.

Lorsque la nape fut levée, le Poëte se mit à réciter un impromptu de sa façon, & à la fin de son dernier vers il arracha la perruque du Comédien; ce qui fut applaudi de tout l'auditoire. Le Comédien, au-lieu de lui rendre le change, se mit à étaler sa science, en répétant des morceaux de Comédie qu'il accommodoit au sujet, quand les traits ne paroissoient point assez piquans contre le Clergé: car c'étoit sur cela qu'il vouloit bril-

„ nement qui les souffre; & la Nation qui
„ les voit représenter, sera maudite. Pour
„ les autres qu'ils fassent réflexion sur la fa-
„ çon dont ils ont traité un homme de mon
„ âge & de mon caractère; & je crois qu'ils
„ s'en repentiront. Vous m'avez trouvé,
„ Mylord, avec deux de mes Paroissiens. Je
„ ne prétens point parler de l'attaque de vos
„ chiens: soit que l'insolence de votre Piqueur
„ y ait donné lieu, soit que le hazard seul
„ y ait eu part, je l'ai oubliée. La pauvre-
„ té apparente où vous me voyez, vous a
„ fait croire sans doute que votre invitation
„ étoit une charité que vous me faisiez. Ce-
„ pendant nous avons sans vanité dequoi nous
„ nourrir. (A ces mots il tira la demie-gui-
„ née qu'il avoit trouvée dans le panier, en-
„ suite il continua son discours.) Vous m'a-
„ vez fait asseoir à votre table, Mylord;
„ honneur que je n'ai aucunement ambition-
„ né; mais quand je m'y suis placé par vo-
„ tre ordre, j'ai eu pour vous tout le respect
„ qui vous est dû; ou si j'y ai manqué, ma
„ volonté n'a eu aucune part à ma faute.
„ Ainsi il est impossible que j'aie pu mériter
„ tant d'insultes. Si on les a faites à mon
„ Ordre ou à ma pauvreté, (vous voyez
„ pourtant que je ne suis point dans la mi-
„ sère,) la honte ne rejaillit point sur moi;
„ & je prie le Seigneur de détourner de des-
„ sus votre tête la punition du grand péché
„ que vous avez commis."

Un battement de mains suivit la conclusion de son discours. Quand le bruit fut cessé, Mylord lui dit qu'il étoit très fâché de tout

ce qui s'étoit passé, à quoi il n'avoit eu aucune part. „ Les vers, dit-il, comme „ vous l'avez très bien remarqué, sont si „ mauvais, qu'il vous est facile d'y répon„ dre. Et pour la fusée, c'est une impertinence du Maître à danser, qui mériteroit „ d'être assommé; & si vous jugez à propos „ de vous battre contre lui, loin de me faire aucune peine, je vous en saurai bon gré. „ ADAMS lui répondit, que ce n'étoit point „ à lui à le punir. Cependant, ajouta-t-il, „ celui que vous venez de nommer, My„ lord, n'est point l'auteur de cette indigne „ poliçonnerie; je répons de son innocence, „ car j'avois les yeux sur lui dans le tems „ qu'on l'a faite. Je pardonne au coupable, „ & je lui souhaite plus de bon-sens & d'hu„ manité.

Le Capitaine en fronçant le sourcil, lui demanda d'un ton brutal, „ Est-ce à moi que „ votre discours s'adresse? Dieu me damne, „ j'ai autant d'humanité qu'un autre, & si „ quelqu'un en doute, je lui couperai la gor„ ge, pour en convaincre la compagnie." (ADAMS répondit en souriant, qu'il avoit dit vrai par hazard.) „ Si vous n'étiez pas „ Ministre, je vous ferois venir à une expli„ cation, mais votre soutane vous protège. „ Morbleu! si un homme qui porte une é„ pée m'en avoit dit autant, je lui aurois „ déjà arraché l'ame. Si vous vous aviſiez „ de me toucher, repartit ADAMS, ma sou„ tane ne vous serviroit de rien." Alors fermant son poing, il déclara hautement qu'il avoit mis à la raison bien d'autres gens que

lui. Mylord fit tous ſes efforts pour les mettre aux mains, mais il perdit ſes peines. Le Capitaine ſe contenta de dire qu'il étoit bien heureux d'être Miniſtre ; & buvant enſuite une raſade à la proſpérité de l'Egliſe, il mit fin à la diſpute.

Le Médecin, qui ſembloit le plus modéré, étoit le plus méchant d'eux tous. Il commença en ce moment une harangue, où il ſe mit à louer le diſcours du Miniſtre, en blâmant très fort ceux qui l'avoient inſulté ; il fit l'éloge de la pauvreté Apoſtolique, & conclut en recommandant à ADAMS de pardonner généreuſement à tous les coupables. Mr. ADAMS répondit, que tout étoit déjà pardonné, & dans le même inſtant il ſe verſa un grand verre de bière, ſa liqueur favorite, & but à la ſanté de la compagnie. Lui, le Poëte & le Capitaine, ſe donnerent mutuellement la main. Enſuite il remercia reſpectueuſement le Médecin des égards qu'il lui avoit témoignés durant toute la ſcène ; car il n'avoit pas ſourcillé, ſe contentant de rire intérieurement. Le grave Docteur *Galénique* continua de diſcourir contre les airs évaporés & les propos inutiles, diſant qu'il y avoit des plaiſirs proportionnés à tous les âges & à tous les caractères, depuis le hochet juſqu'à la ſphère, depuis les châteaux de cartes juſqu'aux diſſections anatomiques, depuis les Marionnettes juſqu'à la Tragédie. „ Les hommes, dit-il, ne ſe font jamais „ mieux connoître, que dans le choix de „ leurs amuſemens. Quand nous voyons un „ enfant mépriſer les toupies, les ſabots, les

„ volans & autres fadaiſes, dont la plupart „ s'occupent avec tant de plaiſir, pour s'ap- „ pliquer à la lecture ou aux exercices des „ hommes faits, nous en concevons une „ haute idée. De-même ſi nous voyons „ un homme parvenu à un certain âge s'a- „ muſer aux jeux de l'enfance, nous ne pou- „ vons que le mépriſer."

ADAMS loua beaucoup les réflexions du Médecin, & ajouta que rien ne le ſurprenoit tant que de voir dans des Auteurs dignes de foi, que *Scipion*, *Lélius*, & pluſieurs autres Grands-Hommes, perdoient des heures entières dans des amuſemens puérils. „ J'ai chez moi, reprit le Docteur, un Ma- „ nuſcrit Grec, qui parle des divertiſſemens „ de *Socrate*." Que je vous ſerois obligé, s'écria ADAMS, ſi vous aviez la bonté de me le prêter! „ Je vous l'enverrai, reprit le „ Médecin; je crois même que je me rap- „ pelle un paſſe-tems qui étoit de l'inven- „ tion de ce ſage Philoſophe, & qu'il aimoit „ plus qu'aucun autre. Il faiſoit élever un „ trône, où étoient un Roi & une Reine „ avec leurs Gardes & leur Cour autour „ d'eux. Alors on introduiſoit un Ambaſſa- „ deur: c'étoit le rôle de *Socrate* lui-même. „ Quand on l'avoit conduit aux piés du Roi, „ il lui faiſoit une harangue, remplie de „ beaux ſentimens de vertu & de morale. „ Dès qu'il avoit fini, on le plaçoit ſur le „ trône entre le Roi & la Reine, qui lui fai- „ ſoient des préſens dignes de la Majeſté Roya- „ le. Voilà, je crois, le principal rôle. Peut- „ être ai-je oublié quelques bagatelles, car

„ il y a bien du tems que je l'ai lu. „ Ce „ divertiſſement, dit ADAMS, étoit digne de „ ce célèbre Philoſophe. Je voudrois que les „ Grands de nos jours euſſent quelque cho- „ ſe de ſemblable, pour leur tenir lieu de „ cartes & de dés, & de cent autres puéri- „ lités qui conſument leur tems. La Morale „ Chrétienne, ajouta-t-il, fournit pour ces „ harangues une matière bien plus ſublime, „ qu'aucune de celles dont *Socrate* eût pu „ faire choix. "

Mylord ſe récria ſur la juſteſſe de cette remarque, & dit qu'il vouloit ſe donner ce plaiſir la même ſoirée. Le Docteur lui repréſenta qu'il n'y avoit aucun d'entre eux, qui fût capable de faire une harangue ſur le champ. „ Ainſi, dit-il, on ne peut faire „ la cérémonie qu'après que quelqu'un en „ aura compoſé & appris une par cœur; à „ moins, continua-t-il, que Mr. le Mini- „ ſtre n'ait quelque Sermon ſur lui. En „ avez-vous Monſieur? Oui, j'en ai un, „ répondit le bon ADAMS; je ne voyage ja- „ mais ſans cela, crainte d'accident. " Le Docteur, qui jouoit ſon rôle d'un ſérieux capable de tromper un homme bien plus habile, l'engagea aiſément à faire l'Ambaſſadeur. ADAMS ne pouvoit rien refuſer à ſon digne ami, car c'étoit ainſi qu'il nommoit le Docteur. Ainſi Mylord ordonna que le trône fût élevé; & à la fin de leur ſeconde bouteille, on vint lui annoncer que tout étoit prêt pour la cérémonie.

Le Lecteur ſera peut-être ſurpris de l'habileté des domeſtiques, jusqu'à ce qu'il ſache

que le trône n'étoit autre choſe qu'un grand tapis, étendu ſur deux tabourets aſſez éloignés l'un de l'autre, pour qu'une grande cuve d'eau fût placée entre deux, ſans qu'on pût s'en appercevoir Le Roi & la Reine, c'eſt-à-dire Mylord & le Capitaine, ſe placerent ſur les tabourets, enſuite le Poëte & le Docteur conduiſirent l'Ambaſſadeur aux piés de Leurs Majeſtés. Dès que ſon Excellence eut lu ſon Sermon jusqu'au bout, on le mena à ſa place, où il ne fut aſſis qu'un inſtant. Car le Roi & la Reine ſe leverent auſſi-tôt, & le tapis n'étant ſoutenu que par leur poids, s'enfonça dès qu'ils furent levés, & plongea Mr. l'Ambaſſadeur dans l'eau jusqu'au cou. Le Capitaine s'échappa heureuſement. Mais le Mylord ayant deſcendu trop lentement, ADAMS l'empoigna & le tira dans la cuve; ce qui réjouït beaucoup les ſpectateurs, ſans qu'ils oſaſſent le témoigner. Quand il eut tourné & retourné Mylord tant qu'il voulut dans l'eau, il ſortit de ſon bain, dans l'intention d'en faire autant au Docteur. Mais il s'étoit prudemment esquivé.

ADAMS ne perdit point de tems; il prit ſon bâton, & alla retrouver ſes compagnons de voyage. Enſuite il déclara qu'il ne demeureroit pas plus longtems dans une maiſon comme celle-là, & partit ſans prendre congé de Mylord, dont il s'étoit vengé au-delà de ſes ſouhaits; parce que ce Seigneur ayant négligé de ſe faire ſecher, eut un gros rhume qui penſa lui couter la vie.

CHAPITRE VIII.

Entretien de Mr. ADAMS *avec un Prêtre Romain, sur la vanité des Richesses.*

ADAMS & JOSEPH, outrés de colère de ce qui étoit arrivé dans ce château, en sortirent la massue à la main, & emmenerent *Fanny* avec eux, malgré les menaces & les prières des domestiques, qui mirent tout, hors la force, en usage pour le retenir. Nos Voyageurs marcherent très vite, non dans l'appréhension d'être poursuivis, mais pour rechauffer M. ADAMS, & de peur qu'il ne s'enrhumât. Mylord, qui avoit bien instruit ses laquais sur ce qu'il souhaitoit d'eux à l'égard de *Fanny*, n'avoit aucune crainte qu'elle pût lui échapper. Ayant donc appris que l'oiseau s'étoit envolé de sa cage, il s'emporta jusqu'à la fureur, & fit prendre différens chemins à ses gens pour la suivre & la ramener, leur déclarant que s'ils ne le faisoient, il leur défendroit de reparoître devant lui. Le Poëte, le Comédien & le Capitaine promirent & entreprirent de la retrouver. Le Médecin & le Maître à danser resterent auprès de Mylord.

La nuit étoit extrêmement noire, quand nos Voyageurs s'étoient mis en chemin. Cependant ils marcherent si bien, qu'en peu d'heures ils arriverent à une hôtellerie, éloignée

de sept milles du château, où ils résolurent de passer la nuit. Cette maison qu'on auroit pu appeller un cabaret borgne, si l'enseigne ne l'avoit annoncée hôtellerie, ne fournissoit rien que du pain, du fromage & de la bière; dont il firent cependant un fort bon repas, car la faim est un Cuisinier *François*.

Ce repas frugal étant fini, Mr. ADAMS déclara que cette nourriture simple lui avoit fait plus de bien, que le superbe diner du château de Mylord. Ensuite il fit voir la folie du Genre humain, qui sacrifie jusqu'à l'espérance du bonheur éternel à la folle ambition de s'enrichir, tandis que si peu de chose est nécessaire à l'homme pour le sustenter & le vêtir. „ Vous avez raison, Monsieur, „ répondit un homme qui étoit auprès du „ feu, & qui étoit voyageur aussi-bien qu'A- „ DAMS. Je suis étonné aussi-bien que vous, „ de voir le Genre humain si attaché à l'ar- „ gent; puisque chaque jour l'expérience nous „ fait voir, que les richesses ne peuvent nous „ procurer de satisfaction. Que peuvent-el- „ les nous donner qui soit vraiment désira- „ ble? Peuvent-elles rendre la difformité „ aimable, donner de la force au foible, ou „ de la santé au malade? Si les richesses „ avoient ce pouvoir, on ne verroit pas tant „ de visages laids, ni tant d'hommes mal „ faits parmi les Grands. On ne verroit pas „ tant de cadavres traînés dans des équipages „ superbes. Tout l'or du *Pérou* ne peut trans- „ former la laideur, jusqu'à lui donner les „ agrémens de cette aimable fille que j'ai de- „ vant les yeux. (En disant cet mots, il

„ regardoit *Fanny.*) Il n'eſt point de fard „ qui puiſſe opérer un tel miracle. Quelle „ drogue aſſez efficace pourroit-on acheter, „ pour rendre à la caducité la vigueur dont „ jouit ce jeune-homme? Les richeſſes nous „ accablent de ſoins, au-lieu de nous pro- „ curer du répos; elles nous attirent l'envie, „ & non la bienveillance. Peuvent-elles pro- „ longer la vie de celui qui les poſſède ou „ même lui aſſurer la contiuuation de leur „ ſéjour dans ſes coffres? De quelle valeur „ ſont-elles donc, puiſqu'elles ne peuvent „ ni nous embellir ni nous fortifier le corps, „ ni adoucir les amertumes de notre vie? „ Pour l'eſprit, elles lui ſont plus nuiſibles „ qu'utiles, puiſqu'elles nous rendent vains „ & orgueilleux, & nous endurciſſent le „ cœur."

„ Donnez-moi la main, Frére, s'écria „ ADAMS., vous êtes ſans doute un Eccléſia- „ ſtique." " Non, répondit l'autre, qui étoit un Prêtre de l'Egliſe Romaine. Ceux qui ſavent nos Loix, ne s'étonneront point de ce déſaveu. „ Soyez ce qu'il vous plaira, „ pourſuivit le Miniſtre, vous venez d'ex- „ primer les ſentimens de mon cœur. Je ſuis „ aſſuré que j'ai prêché plus de vingt fois „ tout ce que vous venez de dire; car il „ m'a toujours paru plus aiſé pour un cable „ de paſſer par un trou d'éguille, que pour „ un riche d'entrer dans le Ciel. Je dis un „ *cable*, parce que c'eſt le mot du texte, „ que nous avons mal rendu par celui de „ *chameau.* Votre propoſition, répondit le „ Romain, vous ſera accordée par tous les

„ Théo-

» Théologiens, comme une vérité incontesta-
» ble, & en même tems bien déplorable.
» Mais comme un bien qu'on n'enviſage que
» de loin, tout infini qu'il eſt, ne nous tou-
» che que foiblement, le plus grand ſervice
» qu'on pourroit rendre au Genre-humain,
» (& je crois la choſe très poſſible) ſeroit de
» le convaincre que les biens de ce Monde
» même ne peuvent s'acquérir par les riches-
» ſes. Cette doctrine, ſelon moi, ne peut
» être contredite: car elle eſt non ſeulement
» métaphyſiquement vraie, mais encore ca-
» pable d'être démontrée mathématiquement.
» J'en ſuis en mon particulier ſi fortement
» convaincu, que je mépriſe ſouverainement
» les biens du Monde. » ADAMS lui répon-
dit par un très long diſcours tiſſu de citations de tous les Auteurs qui ont écrit ſur cette matière, & auxquels nous renvoyons le Lecteur curieux.

Quand l'*Anglican* eut fini, le *Romain* recommença, & pourſuivit avec zèle un diſcours, qu'il termina en priant Mr. ADAMS de lui prêter dix-huit ſols pour payer ſon écot, l'aſſurant que faute de le rembourſer en eſpèces, il le feroit en prières. Le bon ADAMS lui dit que dix-huit ſols étoient trop peu pour le voyage qu'il alloit faire, & qu'il partageroit une demie guinée avec lui. En même tems il ſe mit en devoir de lui tenir parole: mais il eut beau chercher dans toutes ſes poches, il n'y trouva rien; car la bonne compagnie avec qui il avoit dîné, pour couronner le badinage, lui avoit dérobé un tréſor

qu'il leur avoit imprudemment montré avec une espèce d'ostentation.

„ Je suis ruiné, dit ADAMS, je l'ai perdu „ assurément. Monsieur, comme je suis Chré- „ tien, j'avois une demi guinée toute en- „ tière dans ma poche ce matin, & à pré- „ sent je n'ai pas un sol. Assurément le Dé- „ mon me l'a dérobée. Il n'est pas nécessaire, „ Monsieur, répondit le Prêtre Romain, de „ chercher une défaite; si vous n'avez pas „ envie de me prêter, je suis content. „ Je „ vous assure, mon cher Monsieur, s'écria „ ADAMS, que si j'avois sur moi une somme „ immense, dix pièces même, je les donne- „ rois pour tirer un Chrétien de peine. Je „ suis plus mortifié de cet accident par rap- „ port à vous que par rapport à moi même. „ Peut on être plus malheureux? Parce que „ je n'ai point d'argent, on croit que je „ ne suis point Chrétien. „ C'est moi qui „ qui suis le plus malheureux, répondit l'au- „ tre, si vous êtes aussi généreux que vous „ le dites. Un écu m'auroit conduit commo- „ dément jusqu'à mon gîte, qui n'est qu'à „ vingt milles d'ici, & où l'abondance m'at- „ tend. Je vous assure que je ne suis point „ accoutumé à voyager ainsi, mais je ne fais „ que d'arriver des pays d'outremer. Une „ tempête nous a forcés de jetter nos bagages „ dans la mer. Je me flate que l'hôte me fera „ crédit. Cependant je n'aime point à faire „ voir ma misère à ces sortes de gens, parce „ qu'ils ne mettent guères de distinction entre „ un coquin & un pauvre. "

Il crut qu'il se tireroit mieux d'affaire en

parlant tout de suite à l'hôte, étant résolu de partir sans délai malgré les ténèbres. Il le fit donc appeller, & lui exposa sa situation. „ Hélas, Monsieur, dit l'hôte, en se grattant „ la tête, s'il est vrai que vous êtes sans sol „ ni maille, il faut bien que je vous fasse „ crédit. J'aimerois pourtant mieux de l'ar- „ gent comptant, que la parole d'un Duc. „ Mais comme vous avez l'air d'un honnête- „ homme, je me fie à vous."

Dès que le Prêtre eut le dos tourné, l'hôte déclara que s'il l'avoit soupçonné d'être sans argent, il ne lui auroit jamais tiré une goute de bière. „ Je ne compte plus de le re- „ voir, ajouta-t-il; je croyois, de la façon „ dont il parloit des richesses, qu'il avoit „ cent guinées dans sa poche. " ADAMS le „ reprit de ses mauvais soupçons, qu'il lui dit être indignes d'un Chrétien. Ensuite, sans penser à la perte qu'il avoit faite, & sans considérer l'embarras où il se trouveroit lui-même le lendemain, il se coucha dans un mauvais lit, comme ses compagnons avoient fait quelques heures auparavant. Cependant la lassitude & la santé les firent mieux dormir, que bien d'autres sur le duvet & entre des rideaux de velours.

CHAPITRE IX.

Qui contient des Avantures ſanglantes.

LE point du jour approchoit, quand le ſouvenir de ſa chére *Fanny* réveilla JOSEPH. Tandis qu'il y rêvoit avec plaiſir, on vint frapper à la porte du cabaret. Il ſe leva & ouvrit ſa fenêtre pour demander qui c'étoit. Les perſonnes qui étoient en-bas, lui demanderent à leur tour s'il n'y avoit point d'étrangers dans la maiſon. Un autre de la bande ajouta à cette queſtion, en s'informant s'il n'avoit point vu une jeune fille accompagnée de deux hommes. JOSEPH ne reconnut point la voix de ceux qui lui parloient. Cependant il commença à ſoupçonner que c'étoit à *Fanny* qu'on en vouloit, parce qu'un des domeſtiques du château lui en avoit aſſez dit pour le faire tenir ſur ſes gardes. Ainſi il répondit que non. Un des valets qui connoiſſoit l'hôte, l'appella par ſon nom, & lui fit la même queſtion, à laquelle celui-ci répondit, Oui. „ Hà hà, dit le „ valet, nous les tenons donc: allons, Mr. „ l'Hôte, ouvrez-nous la porte. "

Fanny, qui s'étoit auſſi réveillée, entendant ce qui ſe diſoit, s'habilla à la hâte, & s'en fut joindre JOSEPH, comme il achevoit ſa toilette. Il l'embraſſa tendrement, en la priant de ne rien craindre, puiſqu'il étoit réſolu de mourir en la défendant. „ Eſt-ce-là

„ le moyen, dit-elle, de me raſſurer, que „ de me dire que vous allez m'expoſer à „ perdre ce que j'ai de plus cher au mon„ de? " JOSEPH lui baiſa reſpectueuſement la main, en lui diſant que la circonſtance lui étoit bien favorable, puisqu'elle lui avoit attiré de ſa part une déclaration, dont jusques-là elle n'avoit pas daigné l'honorer. En même tems il éveilla Mr. ADAMS, qui dormoit toujours malgré le bruit. Mais dès qu'il fut inſtruit du danger qui les menaçoit, ſans faire attention que *Fanny* étoit dans la chambre, il ſauta en bas du lit, & força cette modeſte fille à tourner le dos.

Le Miniſtre étant vêtu entièrement, à l'exception de ſes culottes qu'il oublia de mettre, & dont le défaut ſe trouvoit réparé par la longueur de ſes vêtemens, il aida JOSEPH à baricader la porte, où nous les laiſſerons en ſentinelle pour voir ce qu'on faiſoit en bas. La porte étant ouverte, le Capitaine, le Poëte, & le Comédien, ſuivis de trois des laquais de Mylord, entrerent dans la maiſon, où ils dirent à l'hôte que deux hommes avoient enlevé une fille du château, & lui demanderent où elle étoit couchée. L'hôte qui les crut ſur leur parole, les mena jusqu'à la porte de la chambre où *Fanny* avoit paſſé la nuit, & les y laiſſa. Le Capitaine & le Poëte diſputerent à qui entreroit le premier: le plus alerte l'emporta: ce fut le Poëte, qui chercha ſous le lit, dans les armoires, & jusques dans la cheminée, mais inutilement. Ils s'informerent où les hommes étoient couchés, & s'approcherent de la porte. Alors

JOSEPH leur cria de se retirer, ou qu'il casseroit la tête à celui qui seroit assez hardi pour les insulter. Le Capitaine demanda tout bas à l'hôte, s'ils avoient des armes à feu. Celui-ci dit qu'il ne le croyoit pas, & que même il étoit presque assuré du contraire; parce qu'il les avoit entendus s'entredemander, quel parti il faudroit prendre si on les attaquoit: à quoi ils avoient répondu qu'ils se défendroient avec leur massue, & que Dieu favoriseroit la bonne cause. Cette réponse ayant satisfait le Capitaine, il s'avança vers la porte, en disant qu'il aimoit l'odeur de la poudre, & qu'il se soucioit très peu qu'ils eussent des armes ou non. Pour le Poëte, il descendit l'escalier, déclarant qu'il étoit fait pour chanter les Héros, & non pour marcher sur leurs traces.

Le Capitaine, à l'aide des laquais, eut bientôt enfoncé la porte, & trouvé l'ennemi rangé en bataille. Il dit très poliment à Mr. ADAMS, que si lui & sa compagnie vouloient s'en retourner de bon gré au château, il n'y avoit point de faveur qui ne leur fût accordée; mais que s'ils refusoient les offres de Mylord, il avoit ordre de ramener la jeune fille de vive force; parce qu'à son air, on avoit tout lieu de croire que c'étoit quelque jeune Demoiselle, qu'ils venoient d'enlever à ses parens; qu'on voyoit bien d'ailleurs à ses manières, qu'elle étoit d'un bien au dessus du leur. *Fanny* protesta avec un torrent de larmes, qu'elle n'étoit qu'une infortunée orpheline sans aucuns parens dans le Monde, & elle le supplia très humblement de ne point

attaquer ſes amis, qui étoient réſolus, lui dit-elle, de périr plutôt que de l'abandonner. Mr. ADAMS, dans des termes qui valoient des ſermens, confirma tout ce qu'elle venoit de dire. Le Capitaine répliqua qu'il n'avoit point de tems à perdre; & que les malheurs qui pourroient leur arriver, ne viendroient que de leur entêtement.

Auſſi-tôt, ſans perdre de tems, il eſſaya de paſſer derrière le Miniſtre, pour ſe ſaiſir de *Fanny*. Celui-ci, en voulant l'en empêcher, reçut un coup d'un des laquais, qu'il rendit au Capitaine, ſans ſe mettre en peine d'où il étoit venu; & il l'adreſſa ſi bien dans l'eſtomac du guerrier, qu'il recula, en chancelant, juſqu'à la muraille. Celui-ci faiſant réflexion qu'une récidive pourroit devenir plus ſérieuſe, tira ſon couteau de chaſſe, s'approcha d'ADAMS, & s'apprêta à lui porter un coup. Mais JOSEPH dans l'inſtant lui déchargea un pot de grez ſur la tête avec tout ce qui étoit dedans; le couteau de chaſſe lui tomba de la main, & il meſura la terre en ſe proſternant aux piés de ſon vainqueur, tandis que ſon ſang, mêlé de la liqueur dont le pot étoit rempli, diſtilloit tout le long de ſon viſage & de ſes habits. ADAMS avoit eu ſa part du pot de chambre; & pour l'achever, un des laquais lui avoit frotté la barbe avec un linge qui trempoit dans une cuve d'eau où l'on avoit mêlé de la ſuie de cheminée, dans l'intention de l'aveugler, & de le mettre par ce moyen hors d'état de ſe défendre. Mais le brave Mini-

ſtre lui ripoſta d'un coup de poing au travers du viſage, & le coucha à ſes piés.

Jusqu'alors la Fortune ſembloit ſe déclarer pour nos Voyageurs. Mais tout-d'un coup, ſelon ſes caprices ordinaires, elle changea de parti. L'hôte vint, & s'élançant dans la mêlée, il donna de ſa tête dans la poitrine de JOSEPH, & le fit chanceler. Celui-ci ſe remit à l'inſtant, & releva ſi rudement le menton du cabaretier, qu'il le mit à deux doigts d'une culbute. Il alloit redoubler, quand un grand coquin de laquais lui appliqua un coup de maſſue ſur le derrière de la tête avec tant de violence, qu'il l'étendit par terre ſans connoiſſance.

Fanny faiſoit retentir la maiſon de ſes cris, & ADAMS s'avançoit au ſecours: mais l'hôte & les trois laquais ſe jettérent ſur lui. Alors la bravoure ſuccomba ſous la multitude. ADAMS fut accablé, mais non vaincu. Si *Don-Quichotte* l'eût vu dans l'état où il étoit, tout barbouillé de noir, ſe battre ainſi conquatre ennemis comme un autre *Alcide*, il l'eût pris pour un *More* enchanté.

Mais voici la ſcène tragique. Le Capitaine s'étoit relevé, voyant JOSEPH étendu par terre, & ADAMS priſonnier. Il ſe ſaiſit de *Fanny*, qu'il traîna hors de la chambre, à l'aide du Poëte & du Comédien; car ces deux Meſſieurs ayant appris que leur parti triomphoit, avoient remonté à la chambre. La pauvre fille fit des lamentations capables d'adoucir les ſcélérats les plus endurcis, quand elle vit qu'on vouloit la ſéparer de JOSEPH. Mais ſes larmes & ſes prières furent inutiles. Elle fut

attachée sur le cheval du Comédien, que le Capitaine monté sur le sien mena par la bride, entraînant cette belle infortunée, malgré tout ce qu'elle put dire pour l'attendrir. A peine même l'écoutoit-il, tant il étoit préoccupé du degré de faveur dont il alloit jouïr, après avoir rendu un service si important à son Patron.

Les domestiques eurent ordre de bien lier ADAMS & JOSEPH, afin que Mylord n'en fût point importuné pendant l'entretien qu'il devoit avoir avec *Fanny*; desorte que par les conseils du Comédien, ils attacherent l'un & l'autre dos à dos à une colomne de lit, & prierent l'hôte de ne les point délier jusqu'à nouvel ordre, ensuite ils prirent le chemin du château.

CHAPITRE X.

Dialogue entre le Poëte & le Comédien.

AVANT de procéder au dénouement de la Tragédie, nous oublierons un peu ADAMS & JOSEPH, à l'imitation des Poëtes Lyrico-dramatiques de notre Siècle, qui au milieu d'une pièce interrompent une action sérieuse, & quelquefois intéressante, par un excellent ouvrage d'esprit, que le Vulgaire appelle Ballet. On le représente en dansant, & non en chantant, parce que les personnes qui le font valoir, ont pour la plupart la faculté de leur entendement située dans leurs

talons, comme d'excellens Joueurs d'inſtrumens l'ont dans leurs doigts, & ainſi de pluſieurs autres fameux Artiſtes, & même des perſonnes qui n'ont aucun talent. Car la Nature n'a donné des têtes à certaines gens, que pour la bonne grace du corps, & ſeulement pour pouvoir porter un chapeau.

Le Poëte & le Comédien avoient commencé leur entretien pendant que les autres ſe battoient. Le premier continua de la ſorte, quand le combat fut fini. „ Comme je vous „ l'ai fait remarquer tout à l'heure, dit-il, „ la raiſon pour laquelle vous avez ſi peu de „ bonnes pièces, eſt évidente. Vous n'en„ couragez point les Auteurs. Ces Meſſieurs „ ne veulent plus écrire. Non, Monſieur, „ ils n'écriront point, vous dis-je, ſans eſ„ pérance de profit & de réputation: l'un „ & l'autre ſont les objets de leur ambition. „ Les ouvrages de Théâtre ſont comme des „ arbres: ils ne peuvent ni croître ni s'em„ bellir ſans nourriture, mais ils s'élèvent & „ fleuriſſent dans une terre graſſe. Les Mu„ ſes, ainſi que des vignes, ont beſoin d'être „ cultivées. La Cour & la Ville ne ſavent „ ce qu'ils veulent; on y aime mieux *Ar„ lequin* que *Radamiſte*, & l'Opera Comique „ l'emporte ſur les Théatres ſérieux. On a „ perdu abſolument le diſcernement du No„ ble & du Sublime. A dire le vrai, je crois „ que les Acteurs ſont en partie cauſe de „ cette dépravation du goût, car ils ſont „ aujourd'hui exécrables. Un homme a beau „ écrire comme un Ange, ces miſérables „ n'entendent rien à leurs rôles, n'ont au-

„ tum talens, & défigurent toutes les pièces. „ La Nature ne leur a donné ni voix, ni fi„ gure, ni eſprit; & ils ont l'audace de vou„ loir plaire."

„ Doucement, dit le Comédien à ſon tour, „ Je vous aſſure, Monſieur, que les Acteurs „ ſont aſſez bons pour les Auteurs d'à préſent. Ils approchent même beaucoup plus „ de la perfection de leur Art. Je ſerois aujourd'hui moins ſurpris de voir un *Betterton* ou un *Booth* ſur le Théâtre, que de „ voir un *Shakeſpears* ou un *Otway*. Je pourrois donc vous rétorquer votre argument, „ & vous dire que la raiſon pour laquelle les „ Auteurs ſont mépriſés, eſt parce que leurs „ pièces ne valent rien."

„ Je ne dis pas le contraire, reprit le Poëte, mais je ſuis ſurpris de vous voir prendre l'affirmative avec tant de chaleur. Vous „ ne pouvez pas vous croire intéreſſé dans „ notre diſpute. Je crois que vous rendez „ trop de juſtice à mon diſcernement, pour „ vous imaginer que c'eſt à vous que j'en „ veux. Non, Monſieur, ſi nous avions ſix „ Acteurs qui euſſent le bonheur de vous reſſembler, ils égaleroient les *Betterton* & „ les *Sand-Fords* du dernier Siècle. Car ſans „ flatterie, s'ils revenoient encore ſur le Théa„ tre, ils ne pourroient jamais jouer mieux „ leurs rôles que vous avez fait les vôtres. „ C'eſt un fait qu'on ne peut nier, & je l'ai „ entendu dire à toutes les perſonnes capa„ bles d'en juger ſainement. Vous me par„ donnerez, ſi je vous en fais mon compli„ ment. En effet, il eſt certain que pour-

„ les derniers rôles que je vous ai vu jouer, „ chacun l'emportoit sur le précédent, c'é- „ toit de nouvelles perfections chaque fois. „ Enfin vous avez surpassé mon attente, & „ porté votre génie au-delà de ce que je „ croyois possible."

„ Vous êtes aussi fort peu intéressé, Mon- „ sieur, dans ce que j'ai dit de nos Auteurs „ Dramatiques, répondit le Comédien. Il y „ a dans votre pièce des vers pompeux, har- „ dis, inimitables, & dignes, je ne dis pas „ seulement du Cothurne, mais de la Trom- „ pette Epique. *Shakespears* lui-même n'a „ rien fait de mieux. Une rare délicatesse „ de sentiment, une diction toujours pure, „ & des expressions d'une noblesse à laquelle „ nos Messieurs n'ont pas rendu justice. A „ dire le vrai, ils sont si mauvais Comédiens, „ si ignorans, si grossiers, si sots dans leurs „ jugemens, que je plains un Auteur qui se „ trouve présent au massacre de sa pièce par „ de tels bourreaux."

„ Cela n'arrive que rarement, répliqua le „ Poëte; puisque le plus souvent les pièces „ de Théatre ne sont que des avortons, qui „ ne peuvent vivre. Nos Comédies sont des „ rapsodies sans esprit, sans sel, sans liaison, „ sans conduite; des jeux de mots, de l'insi- „ pide métaphysique, de fades plaisanteries, „ ou bien un galimathias où le bon-sens est „ ridiculement sacrifié à de prétendus bons- „ mots. Que je plains un Acteur obligé „ d'étudier son rôle dans de pareilles Comé- „ dies. Par rapport aux Tragédies, ce sont „ des pensées guindées & obscures, une ac-

„ tion ſans vraiſemblance, ſans conduite,
„ ſans mœurs. Avec une verſification pom-
„ peuſe & quelques ſituations bizarres, on
„ croit être un *Sophocle*.

„ Si les vers ſont obſcurs dans le manu-
„ ſcrit, ils le ſont bien plus dans la bouche
„ de l'Acteur, reprit le Comédien. J'en
„ connois à peine un ſeul qui ſache parler
„ diſtinctement. Comment voulez-vous qu'ils
„ ſachent ajuſter les geſtes & la voix au ſu-
„ jet qu'ils ſont chargés de faire valoir? Ce-
„ lui-ci en parlant à une Reine, ſe tient
„ dans l'attitude d'un homme qui fait des
„ armes. Celui là n'a d'autre talent, que
„ de ſavoir ouvrir de grands bras, avec un
„ petit corps & une face de ſinge. Cet au-
„ tre, avec une mine ignoble & une taille
„ groſſe & courte, croit ſe rédimer par ſes
„ poûmons, & effacer ſon camarade à voix
„ graſſe & pâteuſe. Le diable m'emporte, ſi
„ le Public n'eſt encore mieux ſervi par les
„ Auteurs que par les Acteurs! Cependant
„ je veux ménager mes confrères."

„ Vous êtes plus généreux que juſte, ré-
„ pondit l'Auteur: je n'aime point à parler
„ mal des ouvrages de qui que ce ſoit: mais
„ de bonne foi, dites-moi ce que *Betterton*
„ ou *Booth* euſſent fait d'un galimathias tel
„ que celui de *la Mariane de Fenton*, du *Phi-*
„ *lotas de Frowde*, ou de l'*Eurydice de Mal-*
„ *let*; enfin de tous les hurlemens inſipides,
„ que votre Poëte, (comment l'appellez-
„ vous, *Lillo* ou *Dillo*) a donnés au public
„ ſous le titre de Tragédies?"

„ Fort bien, interrompit le Comédien.

„ Mais que penſez-vous de deux drôles, „ comme *Quin & Délane*, ou de ce maître-„ fou, de ce grimacier *Cibber* le fils, de ce „ vilain animal de *Macklin*, ou de la bé-„ gueule *Mademoiſelle Clive*? Que devien-„ droient dans la bouche de ces mauſſades „ Acteurs les *Shakeſpears*, les *Otways*, & les „ *Lees*? Quelle grace ces gens-là peuvent-ils, „ je ne dis pas prêter, mais conſerver à un „ ouvrage Dramatique? Je voudrois bien „ leur entendre déclamer des vers harmo-„ nieux de *Lee*."

„ Attendez, attendez, s'écria le Poëte: „ répétez de grace les vers tendres qui ſont „ dans le troiſieme acte de ma pièce, ces „ vers admirables qui vous ont fait tant „ d'honneur. Je le ferois volontiers, répon-„ dit le Comédien, ſi je ne les avois pas „ oubliés. A dire la vérité, reprit l'Auteur, „ vous n'avez pas été parfait dans cette piè-„ ce. Si vous aviez bien ſu votre rôle, on „ vous auroit applaudi plus qu'on n'a ja-„ mais fait aucun Acteur. J'étois bien mor-„ tifié de vous voir manquer un applaudiſ-„ ſement unanime. Si je m'en ſouviens „ bien, répartit le comédien, ce fut l'en-„ droit le plus ſiflé de votre pièce. Ce fut „ votre manière de jouer qui fut ſiflée, dit „ le Poëte. Ma façon de jouer, interrom-„ pit l'autre! J'ai tort, reprit l'Auteur, car „ vous n'avez point joué. Au-lieu de jouer „ vous récitiez votre leçon, ainſi vous ne „ fûtes ſiflé que par rapport à votre mé-„ moire."

„ Ou je me trompe, répondit le Comédien, „ où ce furent les coups de sifflet qui me firent manquer. Tous les Spectateurs convinrent que je vous avois rendu comme je „ le devois. Ne dites point que ce fut par „ ma faute que votre pièce tomba. Je ne „ sai pas ce que vous voulez dire avec votre „ chute, repliqua le Poëte. Vous savez bien, „ dit le Comédien, qu'on n'a joué votre pièce qu'une fois. Le Parterre, répondit „ l'Auteur, étoit prévenu contre moi: les „ misérables qui le composent, m'étrangleroient volontiers; ce ne sont que des Tailleurs. Pourquoi les Tailleurs vous en voudroient-ils, demanda le Comédien? il me „ paroit que vous n'avez jamais eu beaucoup de commerce avec eux."

Le Poëte, dont la bile étoit échauffée, alloit répondre vivement, quand la scène fut interrompue par un accident. Si le Lecteur est presse d'en apprendre les circonstances, il n'a qu'à sauter le Chapitre suivant, qui n'est que le contraste de celui-ci. Cependant il contient les matières les plus graves & les plus importantes du Livre, étant composé d'un dialogue entre Mr. ADAMS & JOSEPH.

CHAPITRE XL.

Mr. ADAMS *exhorte* JOSEPH *à supporter patiemment son affliction.*

DÈS que JOSEPH fut revenu à lui, & qu'il fut assuré de l'enlèvement de sa chère *Fanny*, il se mit à pousser des gémissemens capables d'attendrir le cœur le plus farouche. JOSEPH, en prononçant ces mots, „ Ah, ma „ chère *Fanny*, je ne te reverrai jamais!" ne put s'empêcher de verser des larmes: enfin son désespoir étoit si grand, que nous essayerions vainement de l'exprimer.

Après bien des gémissemens & des soupirs, ADAMS lui parla de la sorte. „ Je ne blâme „ pas, mon cher enfant, ces premiers mou„ vemens de votre passion. Quand des mal„ heurs inattendus nous surprennent, il faut „ avoir plus de science que vous n'en avez „ pour les supporter avec constance. Mais „ c'est le devoir d'un Chrétien d'appeller sa „ raison au secours le plutôt qu'il lui est pos„ sible, afin qu'elle l'arme de patience & de „ résignation. Consolez-vous, mon cher „ fils, consolez-vous. Je conviens que vous „ avez perdu la plus belle, la plus vertueu„ se, & la plus aimable des filles, qui vous „ aimoit tendrement, & avec qui vous vous „ étiez promis de couler d'heureux jours „ dans la vertu & dans l'innocence. Vous „ espériez voir naître d'elle de petits amours,

„ qui

„ qui auroient été la joie de votre jeuneſſe, „ & votre ſupport dans un âge avancé. Vous „ l'avez perdue; & ce qui eſt encore plus af„ freux, vous ſavez qu'elle court riſque de „ devenir la victime de l'impudicité & de la „ violence. Ces idées ſont à-la-vérité le com„ ble des horreurs."

„ Je perds toute patience, s'écria douloureuſement JOSEPH. Que n'ai-je la liberté „ de faire agir mes mains, pour m'arracher „ les yeux & me déchirer moi-même? Si „ vous ſouhaitez d'en faire un ſi mauvais „ uſage, reprit Mr. ADAMS, je ſuis bien-aiſe que vous en ſoyiez privé. J'ai mis vo„ tre malheur dans tout ſon jour. Mais il „ faut appeller la Religion à votre aide. Sou„ venez-vous que tout ce qui ſe fait dans le „ Monde, arrive par la permiſſion de la Pro„ vidence. Un Chrétien doit s'y ſoumettre „ ſans murmure. Nous ne nous ſommes „ point fait nous-mêmes. L'Etre éternel „ qui nous a créés, veille ſur nous, & nous „ conduit, ſans que nous ſoyons en droit de „ nous plaindre des afflictions qu'il nous en„ voie. Une autre raiſon qui doit nous em„ pêcher de nous affliger, eſt notre ignoran„ ce en ce qui regarde l'avenir. Que ſavons„ nous ſi ce qui nous paroit un mal, ne „ nous conduit point à un bien? J'aurois „ dû vous faire remarquer que notre igno„ rance va juſqu'à l'aveuglement. Ne ſa„ chant point à quoi un événement doit nous „ conduire, nous ne pouvons ſavoir de quel„ le ſource il provient. Vous êtes homme, „ par conſéquent pécheur; ceci eſt peut-être

„ le châtiment de vos péchés. En ce cas c'eſt
„ un bonheur, & le plus grand de tous les
„ biens, puiſque par-là le Ciel eſt appaiſé;
„ car la colere céleſte ne peut nous pourſui-
„ vre vainement. D'ailleurs l'impuiſſance
„ de nous relever de nos malheurs par nous-
„ mêmes, doit nous convaincre de l'abſur-
„ dité de nos emportemens. A qui réſiſtons-
„ nous? De qui eſt-ce que nous nous plai-
„ gnons? C'eſt de celui dont nous ne pou-
„ vons éviter les coups? Il n'eſt point de
„ cuiraſſe aſſez forte pour nous en garantir,
„ ni d'antre aſſez profond pour nous cacher
„ à ſa juſtice. L'unique reſſource de l'hom-
„ me eſt dans ſa ſoumiſſion."

„ Ah! Monſieur, interrompit JOSEPH, tout
„ ce que vous dites-là eſt vrai & bien beau;
„ & je vous écouterois juſqu'au ſoir avec
„ plaiſir, ſi je n'avois pas mon cœur péné-
„ tré de douleur. C'eſt juſtement, reprit
„ ADAMS, ce qui doit vous engager à m'é-
„ couter. Refuſeriez-vous le ſecours d'un
„ Médecin dans une maladie, ſous prétexte
„ de vouloir bien vous mettre entre ſes mains
„ quand la ſanté vous ſeroit revenue? Les
„ conſolations doivent être adminiſtrées aux
„ affligés, & non à ceux qui ſont dans la joie."

„ Mais vous ne m'avez rien dit de conſo-
„ lant encore, répliqua JOSEPH. Et qu'ai-je
„ donc fait, interrompit le Miniſtre? N'eſt-
„ ce pas pour vous conſoler, que je viens
„ de vous inſtruire de votre devoir? Qu'ai-
„ je à faire de toutes ces belles leçons, in-
„ terrompit JOSEPH? Si vous voulez me con-
„ ſoler, dites-moi que ma chère *Fanny* me

„ ſera rendue..... Cela pourroit arriver, „ répondit froidement ADAMS, mais je ne „ puis vous en aſſurer. Il faut attendre la „ fin de tout ceci avec une ſoumiſſion par- „ faite. Si elle vous eſt rendue, il faut la „ recevoir comme un préſent du Ciel, & re- „ mercier celui qui vous la rend, & qui a „ protégé ſon innocence. Si elle eſt perdue, „ il faut vous en conſoler, & vous ſoumet- „ tre aux decrets de la Providence, en lui „ rendant graces, même de ſes châtimens. „ Si vous êtes ſage & prudent, mon cher JO- „ SEPH, vous attendrez, avec une parfaite „ conformité à la volonté du Seigneur, la „ fin de tout ce qui vient d'arriver. Soyez „ perſuadé que les malheurs qui accablent „ les Juſtes, quelque grands qu'ils ſoient, „ ne ſont que des chemins ſecrets, par leſ- „ quels l'Etre ſuprême les conduit à un bon- „ heur parfait. C'eſt notre devoir, c'eſt no- „ tre intérêt qui nous invite à la modération „ dans les grandes tribulations: & ſi nous „ refuſons de nous ſoumettre, nous devenons „ indignes d'être comptés pour Chrétiens, „ même pour hommes raiſonnables."

Il prononça ces derniers mots d'un ton ſi ſévère & ſi vehément, que JOSEPH en fut effrayé. „ Ne vous fâchez point, Monſieur, „ dit-il, vous vous trompez, ſi vous croyez „ que je veuille diſputer contre vous: je ſai „ que c'eſt mon devoir de faire tout ce que „ vous dites. Et à quoi vous ſert-il d'être „ inſtruit de votre devoir, reprit le Miniſtre, „ ſi vous ne le pratiquez pas? Vos connoiſ- „ ſances aggravent votre crime. Ah! JOSEPH,

„ je vous croyois plus docile." JOSEPH, lui répondit, qu'il l'entendoit mal. „ Vous „ croyez, Monsieur, lui dit-il, que je m'efforce de nourrir mon chagrin; mais sur „ mon ame, je vous jure que non." ADAMS le réprimanda pour avoir juré, & puis continua son Sermon sur le chagrin. „ Tous „ les sages, dit-il, tous les Philosophes, même parmi les Payens, ont écrit contre ces „ foiblesses, comme indignes de l'homme." Il cita plusieurs Auteurs tant sacrés que profanes, particulièrement *Sénèque*: il cita aussi le Livre de la *Consolation*, qui, quoiqu'il ne soit pas de *Cicéron*, valoit selon lui presqu'autant que tous les ouvrages de ce grand Orateur. Il conclut en exhortant JOSEPH à modérer son chagrin, crainte d'offenser l'Etre suprême, seul capable de lui rendre sa *Fanny*.

Cette raison, ou plutôt l'imagination que le retour de *Fanny* étoit une chose possible, fit plus d'effet sur JOSEPH que toute la rhétorique du Ministre, & calma pour un instant sa douleur. Mais lorsqu'il faisoit réflexion sur les dangers auxquels elle étoit exposée, son accès recommençoit, sans qu'il fût au pouvoir d'ADAMS de le modérer, quoiqu'il fît des efforts dont *Socrate* lui-même se feroit applaudi. Les sanglots & les gémissemens recommencerent de nouveau, tant de la part du Ministre que de JOSEPH. A la fin ce dernier s'écria,

(*) Si l'homme à des malheurs est exposé sans cesse
Il doit, en les sentant, les souffrir sans foiblesse.

(*) Ces deux vers rendent le sens de ceux de l'Original.

„ Quel galimathias eſt-ce-là, demanda A-
„ DAMS? Je l'ai retenu d'une Tragédie que
„ j'ai vu jouer, répondit JOSEPH. Fi, s'é-
„ cria le Miniſtre, ces Pièces de Théatre
„ n'apprennent que du Paganiſme; je n'ai
„ jamais cru qu'un Chrétien pût lire d'au-
„ tres Pièces de Théatre que *Caton*, & l'*An-*
„ *drienne* qu'on a renouvellée de *Térence*. Il
„ faut avouer qu'il y a dans cette dernière,
„ des maximes auſſi ſaines que dans des Ser-
„ mons." Il faut les laiſſer ici, pour courir après l'objet des douleurs de JOSEPH.

CHAPITRE XII.

Autres Avantures qui ſurprendront le Lecteur.

LE Capitaine, qui avoit enlevé *Fanny* de ſi grand matin, ſe hâtoit de la conduire au château. Non content de mépriſer ſes prières & ſes larmes durant le chemin, il l'inſultoit encore par des propos inſolens, qu'elle entendoit à peine, parce que c'étoit pour la première fois que ſes oreilles étoient ſouillées de pareils diſcours. Cependant il changea de ton, & ſe mit à la flater, en lui étalant la gloire & l'abondance dont elle alloit jouïr chez un Seigneur qui avoit la volonté & le pouvoir de la rendre heureuſe. „ Dans peu,
„ lui dit-il, vous me regarderez comme le

„ meilleur de vos amis, puisque je suis l'in-
„ strument dont la fortune se sert pour vous
„ élever au comble de la félicité. Allons,
„ ajouta-t-il, soyez sage, & méprisez ce mi-
„ sérable à qui vous alliez vous sacrifier, si
„ je n'étois venu vous arracher de ses mains;
„ c'est votre ignorance qui vous a fait faire
„ un choix si indigne de vous."

„ Je n'ai jamais aimé, répondit-elle, un
„ homme digne de mépris, ni un misérable.
„ Vous vous fâchez, Mademoiselle, reprit
„ le Capitaine, de ce que je le traite de mi-
„ sérable; mais que peut-on dire autre chose
„ d'un laquais? Je ne vous entens pas, re-
„ pliqua-t-elle; celui dont vous me parlez a
„ été domestique, il est vrai, dans la maison
„ où je servois moi-même, ainsi il n'est point
„ indigne de moi. Croyez-moi, répartit le
„ Capitaine, cédez de bonne grace, vous ne
„ pouvez vous échapper: la résistance est in-
„ utile, & Mylord vous aimera bien plus, si
„ vous vous donnez à lui, que s'il est obligé
„ de vous y contraindre."

A ces mots, *Fanny* se mit à crier au se-cours, car il faisoit déjà jour; mais ne voyant personne, elle leva les yeux au Ciel, pour implorer l'assistance du souverain Protecteur de l'innocence. Le Capitaine la menaça de lui fermer la bouche, si elle ne cessoit de crier. Elle fut donc forcée de se taire, & prononça seulement trois ou quatre fois le nom de JOSEPH, en versant un torrent de larmes; mais tout à coup la vue d'un Cava-lier qui venoit vers eux, lui rendit l'usage

de la parole. Elle l'appella malgré les menaces du Capitaine, & implora son secours pour la tirer des mains de son ravisseur. L'homme s'arrêta. Mais le Capitaine lui dit que c'étoit sa femme, qu'il venoit d'enlever d'entre les bras de son amant pour la ramener chez lui. Le Cavalier le crut sur sa parole, & lui souhaitant un bon voyage, s'éloigna au trot. Quand il fut loin, le Capitaine maltraita beaucoup la pauvre *Fanny*, en lui jurant qu'il lui mettroit un baillon dans la bouche pour la punir de sa desobéissance. Ce qu'il auroit exécuté, s'il n'avoit dans le moment fait la rencontre de deux hommes armés de bons pistolets, à qui elle demanda encore du secours. Le Capitaine leur répéta la même histoire, dont il avoit amusé le premier. „ Morbleu qu'elle est jolie! s'écria un „ de ces hommes, le drôle avoit le goût fin; „ que n'étois-je à sa place! Son camarade, „ au-lieu de lui répondre, s'écria à son tour. „ Parbleu je la connois! n'êtes-vous pas „ *Françoise Goodwille*? Oui, oui, c'est moi, „ répondit-elle. Ah! *Jean*, c'est donc vous „ que le Ciel m'envoie, pour me tirer des „ mains de cet infame, qui m'emmène malgré moi pour me déshonorer. Au nom de „ Dieu tirez-moi de ses mains." Le Capitaine crut l'emporter à force de poumons; mais ces hommes étant bien armés, & le carosse qu'ils escortoient arrivant à propos, il vit à son grand regret, que la force & la ruse lui devenoient inutiles, desorte qu'il ne pensa plus qu'à se tirer d'affaire. La personne qui étoit dans le carosse, le fit arrêter, &

examina le cas d'un air d'autorité. La déposition de *Fanny*, fortifiée du témoignage du laquais dont elle étoit connue, fut écoutée. On se saisit du Capitaine, qu'on mena en triomphe, garotté sur son cheval, à la suite du carosse où l'on fit monter *Fanny*. Ce Seigneur d'importance, qui étoit ainsi voituré, n'étoit autre que Mr. *Pierre Ponce*, Intendant de Lady *Booby*, qui devançoit sa Maîtresse de quelques milles, & qui dans le fond de l'ame, après son argent & celui d'autrui, n'aimoit rien tant qu'une jolie Fille.

Le carosse arriva à l'hôtellerie, qui étoit située sur leur chemin, dans le tems que le Poëte & le Comédien s'entretenoient, & que Mr. ADAMS & JOSEPH disputoient ensemble, liés comme nous les avons laissés. *Fanny* descendit à la porte, & vola plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'à la chambre où étoit son cher JOSEPH. Lecteurs, figurez-vous la joie que ressentirent alors ces deux amans; il faut avoir aimé pour la comprendre.

Mr. *Ponce*, qui avoit appris par *Fanny* que Mr. ADAMS étoit-là, s'arrêta pour recevoir ses hommages; car celui-ci étant un cagot, ADAMS le révéroit, parce qu'il prenoit le masque pour le visage, & il rendoit à cet hypocrite le respect qu'il croyoit dû au vrai mérite; ce que l'autre attribuoit méchamment à la vénération dont il croyoit le Ministre pénétré, non pour sa personne, mais pour sa bourse: ce qui le rendoit si fort son ami, qu'une fois qu'ADAMS fut actionné pour une petite dette, il lui prêta cent francs,

pour l'empêcher d'aller en prison, sans en exiger d'autre sureté qu'un contrat dans les formes, par lequel le Ministre lui donnoit hypothèque sur tous ses meubles.

Il seroit difficile de dépeindre la figure du pauvre ADAMS. Il s'étoit habillé si à la hâte, qu'on le trouva sans bas ni culotte; sa perruque retournée, la coiffe en dehors étoit attachée sur sa tête avec un mouchoir de soie rouge. Sa robe déchirée pendoit sous son surtout, & on appercevoit quelques lambeaux d'une chemise assez sale. Son visage conservoit les douleurs que le torchon y avoit empreintes. Cette figure, que *Fanny* venoit de tirer des cordes qui la tenoient captive, en s'offrant aux yeux de Mr. *Pierre Ponce*, dérangea toute sa gravité; cependant il lui dit de s'aller nettoyer, ne voulant pas lui permettre de lui rendre ses hommages dans un état si indécent.

Le Poëte & le Comédien voyant le Capitaine lié, crurent que la prudence exigeoit d'eux de pouvoir à leur propre conservation; & une retraite précipitée leur parut le plus sûr moyen de se retirer du péril. Ils monterent tous deux sur le cheval du Poëte qui leur étoit resté, & partirent avec tout la diligence possible.

L'hôte, qui connoissoit Mr. *Ponce* & les livrées de Lady *Booby*, fut fort surpris de ce changement. La femme qui venoit de se lever, ayant appris toute l'histoire, le consola, en l'appellant bête, animal &c. „ Que „ ne m'as-tu demandé conseil, insensé que „ tu es, lui dit-elle. Tu ne cesseras jamais

„ de faire des sottises, que moi & mes en-
„ fans ne soyions ruinés."

Quand *Ponce* eut fini de déjeuner de quelques provisions qu'il avoit dans son carosse, & qu'ADAMS se fut ajusté le mieux qu'il lui fut possible, cet homme d'importance commanda que le captif fût conduit à son tribunal; mais les laquais, nation peu vindicative, satisfaits de la vengeance que JOSEPH avoit pris de lui (car il lui avoit donné un coup de bâton) & le croyant suffisamment puni, l'avoient relâché: & il étoit parti en menaçant JOSEPH d'un châtiment dont il ne se mit jamais en peine.

Cependant l'hôtesse se présenta devant Mr. *Ponce*, & après une centaine de révérences, elle s'expliqua en ces termes. „ J'espère, „ Monsieur, que pour l'amour de moi & „ de mes enfans, votre Grandeur pardonne-„ ra à mon mari, qui n'a point d'esprit. S'il „ devoit payer sa sottise tout seul, je ne le „ plaindrois pas. Mais je suis une pauvre fem-„ me avec trois enfans, qui ne sont point „ capables de gagner leur vie. Si le père va „ en prison, il faut que la Paroisse nourrisse „ les enfans. Ainsi j'espère que votre Gran-„ deur pardonnera à mon sot mari, en ma „ considération. Je répons qu'il l'a fait sans „ malice. C'est dans le fond un bon hom-„ me. J'ai eu trois enfans de lui en moins „ de trois ans, & il y en a un quatrième en „ chemin." Elle auroit continué encore une heure, si *Ponce* n'avoit arrêté le torrent, en lui disant qu'il n'avoit que faire de ses excuses, ni de son mari. ADAMS & les autres

l'ayant assurée que tout étoit pardonné, elle fit une profonde révérence & se retira.

Mr. *Ponce* vouloit que *Fanny* reprît sa place dans son carosse, mais elle aima mieux monter en croupe derrière JOSEPH, sur un cheval qu'un laquais de Ladi lui avoit prêté. Mais quand ce fier courtier fut sorti de l'écurie, on vit avec étonnement que c'étoit celui-là même qu'ADAMS avoit laissé à l'hôtellerie, que les laquais reconnurent, & qu'ils avoient ramené par amitié. JOSEPH ne voulut point le monter, tandis que Mr. ADAMS iroit à pié. Mr. ADAMS vouloit aller à pié, & faire monter JOSEPH & *Fanny* à cheval. Mais Mr. *Ponce*, qui désespéroit de pouvoir avoir *Fanny* dans son carosse, termina le différend, en offrant une place au Ministre. Cet honneur fut reçu avec des actions de graces & de grandes révérences de la part d'ADAMS, & en même tems accepté: il déclara néanmoins dans la suite, qu'il n'étoit monté dans le carosse que par complaisance, préférant la lenteur *pédestre* à la promtitude du *véhicule roulant*.

CHAPITRE XIII.

Dialogue entre Mr. ABRAHAM ADAMS *& Mr.* PIERRE PONCE.

LA voiture n'avoit pas roulé bien loin, que Mr. ADAMS fit remarquer à Mr.

TAYLOR INST. OXFORD

l'Intendant le beau tems qu'il faiſoit. „ Oui, „ répliqua *Ponce*, le tems eſt beau, & le „ pays auſſi. Je le trouverois tel, répondit „ le Miniſtre, ſi je n'avois pas traverſé les „ dunes depuis peu; il me ſemble que c'eſt „ la plus belle vue qu'il puiſſe y avoir au „ Monde. Quel payſage charmant! Je ne me „ ſoucie guères d'un payſage, repartit l'In- „ tendant; je n'ai jamais regardé avec plai- „ ſir que les terres qui ſont à moi. Vous „ pouvez donc, répartit ADAMS, vous ré- „ galer de la vue de pluſieurs beaux pays „ dont vous êtes le propriétaire & le maître. „ J'ai peu de choſe, reprit *Ponce*, mais je „ m'en contente; je fais beaucoup avec peu. „ Ah! mon cher Mr. ADAMS, j'ai bien de „ la peine à vivre. Les richeſſes, répondit „ le Miniſtre, ne ſont des bénédictions qu'au- „ tant qu'elles ſont accompagnées de la cha- „ rité, & que celui qui les poſſède, les ré- „ pand ſur les Pauvres. Votre idée de la „ Charité & la mienne ſont un peu différen- „ tes, répartit l'Intendant. Ce terme, com- „ me on l'entend ordinairement, exprime „ une qualité qui peut convenir à un Ec- „ cléſiaſtique. Mais pour nous autres gens „ du monde, elle ne nous convient point. „ Je ne prétens pas non plus inſinuer que „ tous les Eccléſiaſtiques la poſſèdent. Ma „ définition de la Charité, répondit ADAMS, „ me la fait regarder comme une diſpoſition „ généreuſe qui nous porte à ſoulager les „ Miſérables Il y a bien quelque choſe „ dans cette définition qui me plaît, répartit „ *Ponce*. Une diſpoſition, dites-vous? Oui,

„ vous avez raiſon; la Charité conſiſte en
„ effet dans la diſpoſition plutôt que dans
„ l'action. Mais Mr. ADAMS, qui ſont ces
„ Miſérables que nous devons ſoulager? Les
„ miſères des hommes ne conſiſtent que dans
„ leur imagination déréglée. Croyez-moi,
„ ce ſeroit plutôt une extravagance, qu'une
„ action louable, ſi l'on ſe mettoit dans la
„ tête de vouloir les ſoulager. Comment,
„ Monſieur, s'écria le Miniſtre, vous voudriez faire paſſer la faim, la ſoif, le froid
„ & la nudité, pour des maux imaginaires,
„ ainſi que cent autres malheurs auxquels
„ les Pauvres ſont expoſés? „ Un homme
„ à votre avis, répliqua *Ponce*, peut-il ſe
„ plaindre de la diſette, dans un pays où il
„ trouve de bonnes herbes dans chaque prairie? peut-il ſe plaindre de la ſoif, tandis
„ qu'il eſt environné de fontaines & de rivières? Le froid & la nudité ſont encore
„ des maux imaginaires, que le luxe & la
„ coutume ont ſottement réaliſés. Pourquoi
„ un homme a-t-il beſoin d'un habit, plutôt qu'un cheval, ou un autre animal?
„ Il y a même des Nations entières qui en
„ ignorent l'uſage. Mais vous qui n'avez
„ aucune expérience du Monde, vous ne
„ ſavez pas toutes ces choſes là. Pardonnez-moi, Monſieur, répondit ADAMS, j'ai
„ lu que les *Gymnoſophiſtes*. . . . . Laiſſons-
„ là vos pédanteries, interrompit brusquement *Ponce*. Je vous ſoutiens que le plus
„ grand abus qu'il y ait dans nos loix & dans
„ nos mœurs, eſt la proviſion qu'on fait tous
„ les ans pour les Pauvres, ſi nous excep-

„ tons celle qui donne fortement dequoi vi-
„ vre à une autre classe aussi pernicieuse.
„ En vérité, je ne possède pas un pouce de
„ terre qui ne soit mis à contribution pour
„ tous ces coquins. Je crois qu'à la fin je
„ serai obligé d'aller demander l'aumône
„ moi-même.

Ponce continua de la sorte. „ Pour vous,
„ Mr. ADAMS, vous êtes peut-être de ceux
„ qui croient que je suis tout argent; car il
„ y a des gens qui s'imaginent que je re-
„ gorge de richesses, & que mon habit est
„ doublé d'*Actions* sur la *Compagnie des Indes*.
„ On se trompe bien, je vous en répons.
„ Je ne suis point riche, Mr. ADAMS, il s'en
„ faut bien; j'ai bien de la peine à me sou-
„ tenir dans le monde. J'ai fait trop d'acqui-
„ sitions. Plût au Ciel que j'eusse gardé mon
„ argent! mais je suis trop porté à le dépen-
„ ser; & je crains bien que mon héritier ne
„ trouve mes affaires tout-à-fait derangées
„ après ma mort. Il aura lieu de se plaindre
„ que j'ai trop aimé les terres, & que j'ai
„ eu trop de mépris pour l'argent. Après
„ tout, mon cher Mr ADAMS, où aurois-
„ je puisé ces trésors, à moins que je ne les
„ eusse volés? A dire le vrai, répondit A-
„ DAMS, j'ai toujours pensé comme *vous*,
„ & j'ai souvent été surpris de la hardiesse
„ de ceux qui parlent tant de vos richesses,
„ parce que la chose est réellement impossible.
„ Car enfin vous n'avez jamais exercé d'au-
„ tre profession que celle d'Intendant de Mai-
„ sons de Seigneurs, & vous m'avez dit vous
„ même que vos biens étoient des acquisi-

„ tions que vous aviez faites. Eſt-il donc „ croyable que vous ayiez amaſſé des tréſors „ immenſes?

„ A combien montent les richeſſes que le „ Public me donne, demanda *Pounce*? J'ai „ entendu des gens, répondit ADAMS, aſſu- „ rer que vous aviez plus de quarante mille „ piſtoles." A ces mots *Pounce* fronça les ſour- cils: ce qu'ADAMS ayant remarqué il lui dit: „ Monſieur, ſouvenez-vous que ce n'eſt que „ de l'opinion d'autrui que je vous parle; „ pour moi, j'ai toujours ſoutenu le contrai- „ re, car je ne crois pas que vous en ayiez „ la moitié. Mr. ADAMS, répondit l'Inten- „ dant, je ne voudrois pas encore leur ven- „ dre mon bien pour le double de la ſomme „ que vous avez dite; & pour ce qui eſt de „ votre opinion & de la leur, je m'en mo- „ que. Je ne ſuis point pauvre, quoique „ vous vouliez me faire paſſer pour tel, afin „ de me rendre mépriſable; car la pauvreté „ eſt la choſe du monde la plus ridicule & la „ plus mépriſée. Je connois mes envieux; „ mais, Dieu merci, je ſuis trop au deſſus „ d'eux pour les craindre. Il eſt vrai que „ mon bien eſt en acquets, & que je ne l'ai „ pas reçu de mes pères comme le Lord *Boo- „ by*; mais j'ai vu des héritiers de ces grands „ noms courir le pays avec des robes ſales & „ déchirées, & quêter un malheureux Béné- „ fice pour ſubſiſter: oui, oui, Mr. ADAMS, „ de vrais gueux, & des figures viles, auſſi „ baſſes que la vôtre, qu'un homme comme „ moi ſe garderoit bien de placer à côté de „ lui dans ſon caroſſe, quoique vous y ſoyiez

menoit à sa suite la paix & l'abondance. Car si la Cour est nécessaire à *Londres* pour faire fleurir le Commerce, à plus forte raison le Seigneur d'un Village est-il nécessaire aux habitans, qui souvent mourroit de faim pendant qu'il dépense ses revenus à la Ville: ils renaissent dès qu'il revient chez lui, parce qu'il occupe les forts & nourrit les foibles.

L'intérêt pouvoit bien avoir part aux démonstrations de joie que Lady Lusly inspira par son heureux retour. Mais celle que les Paroissiens firent paroître à la vue d'ADAMS, ne fut point équivoque. Ils s'assemblerent autour de lui, comme des enfans respectueux accourent vers un père tendre & bienfaisant, en lui faisant mille protestations de leur sincère attachement. Le Ministre n'y fut point insensible. Il les caressa tous, les appella ses chers enfans, & les embrassa tendrement, sans oublier les absens dont il s'informa, tandis qu'on voyoit briller dans ses yeux la satisfaction d'une ame qui fait consister sa félicité dans celle de ses inférieurs. JOSEPH & *Fanny* eurent leur tour, chacun s'empressoit pour les embrasser. Enfin, jamais on ne revit trois personnes avec plus d'allégresse; & pour leur rendre justice, il faut convenir qu'on ne voit que très rarement des personnes aussi dignes d'être universellement aimées.

ADAMS emena ses compagnons de voyage chez lui, où il les obligea d'accepter un petit repas, & où il trouva sa femme & ses enfans en joie & en santé. Nous les laisserons assis à table, prenant ce repas simple, &

nous nous transporterons au château de Lady *Booby*. La passion que JOSEPH lui avoit inspirée, ne s'étoit point éteinte par le congé qu'elle lui avoit donné. Le trait qui l'avoit percée étoit trop enfoncé dans son cœur pour pouvoir l'arracher facilement. Son image, qu'elle ne pouvoit effacer, troubloit son repos, & se présentoit à elle jusques dans son sommeil. Des songes fâcheux la troublerent la nuit de son départ. Elle se réveilla en sursaut, & ses yeux se fixerent d'abord sur l'endroit où elle l'avoit vu le jour précédent; ce qui le représenta encore plus vivement à son esprit. Ses froideurs, dont elle se souvenoit, n'eurent point la force de le rendre odieux: elle l'excusa, en les attribuant à sa timidité, à sa jeunesse, à son respect, & à sa religion.

La réflexion, loin de la soulager, ne fit qu'augmenter ses peines; puisqu'elle lui fit envisager JOSEPH comme perdu pour toujours, par sa propre faute. Elle l'avoit chassé de chez elle avec une espèce d'opprobre, tandis que tout son crime n'étoit peut-être que sa crainte & sa modestie. Cependant l'orgueil, qui est la passion dominante chez la plupart des Femmes, lui fit envisager la bassesse de ses sentimens. Les charmes de l'objet s'évanouirent tout d'un coup: le mépris succéda à l'estime, & la haine sembla prendre la place de l'amour. Une fois l'idée lui vint qu'il avoit du dégoût pour elle; mais ne pouvant la supporter, elle s'efforça de la détruire. Enfin le sel de la vengeance assaisonna sa passion: elle se le représenta dans la plus af-

freuſe miſère ; & la ſeule imagination du plaiſir qu'elle ſe promettoit en le voyant dans cet état, lui arracha un ſourire amer, compoſé de joïe, de mépris, & de colère.

Se croyant maîtreſſe abſolue de toutes ſes facultés, elle ſonna; la fidèle *Slipſlop* ne ſe fit point attendre. Lady ſe leva, & s'étant miſe auſſitôt à ſa toilette. „ *Slipſlop* dit-elle, „ ſuis-je obéie? a-t-on chaſſé ce garçon? „ J'ai déjà dit à Madame, répondit *Slipſlop*, „ qu'il étoit parti hier au ſoir. „ Et com- „ ment a-t-il pris cela, demanda Lady? D'u- „ ne manière qui a affecté de compaſſion & „ de triſteſſe toute la maiſon, répliqua *Slip-* „ *ſlop*. On ne lui devoit que peu de choſe, „ parce que le pauvre garçon donnoit la moi- „ tié de ſes gages à ſon père; deſorte qu'ayant „ dépoſé ſa livrée ſelon vos ordres, il ne lui „ reſtoit que ſa chemiſe. Et à dire le vrai, „ Madame, c'étoit une figure bien touchan- „ te dans cet état. Le pauvre garçon étoit „ nud, & n'avoit pas dequoi ménager la dé- „ cence Il auroit fallu le voir mourir de „ froid, ſi un de ſes camarades n'avoit eu pi- „ tié de lui, en lui prêtant un antique habit. „ Quand on lui a dit que vous aviez refuſé „ le certificat de ſon ſervice, il a ſoupiré du „ fond de ſon cœur, & nous a dit qu'il ne „ ſavoit pas quel crime il avoit commis; que „ vous étiez cependant une très bonne Maî- „ treſſe: il a ajouté qu'il prieroit Dieu pour „ vous toute ſa vie, quoiqu'on l'eût mis mal „ dans votre eſprit. Pour moi, continua- „ t-elle, je ſuis bien fâchée qu'il ſoit ſorti; „ car je crois bien ſincèrement qu'il n'y a-

„ voit pas dans l'hôtel un meilleur ſuppôt, „ ni un garçon plus fidèle. Pourquoi m'a- „ yez-vous donc tant preſſée de le renvoyer, „ demanda la Dame? „ Qui? moi, Ma „ dame? s'écria *Slipſlop*. Vous êtes trop juſte „ pour m'en accuſer. N'ai-je pas fait mon „ poſſible pour vous en empêcher? Mais j'ai „ vu que vous étiez en colère; & ce n'eſt „ pas à nous autres domeſtiques ſupérieurs, „ à nous mêler des affaires de cette conſéquen- „ ce. Et qui eſt-ce donc qui m'a ſi fort ir- „ ritée repartit Lady, ſi ce n'eſt vous-mê- „ me avec vos contes, que je ne doute point „ que vous n'ayiez inventés? JOSEPH peut „ vous remercier de ſon malheur, & moi „ d'avoir perdu un bon domeſtique fort mal „ à propos, un garçon qui peut-être valoit „ mieux que tous tant que vous êtes. Quel- „ le bonté d'ame! Donner la moitié de ſes „ gages pour ſoulager la miſère de ſon père! „ Que ne me l'avez-vous dit plutôt, ſans „ me laiſſer renvoyer un ſi bon enfant, dé- „ pouvu de certificat! Mais j'entrevois vo- „ tre politique, en me portant des plaintes „ contre lui. Vous étiez jalouſe de mes fil- „ les. Moi, jalouſe? interrompit *Slipſlop*. Je „ m'eſtime trop pour vouloir d'un miſérable „ laquais pour amant. Sans vanité les Maî- „ tres ne ſont pas trop bons ".

La Dame ſe mit en colère à ces mots, & chaſſa *Slipſlop* de ſa préſence. Elle ſe retira en hauſſant les épaules, & répliquant entre ſes dents. „ Jalouſe! vraiment c'eſt bien „ moi qui ſuis jalouſe. En tout cas je ne „ ſuis pas la ſeule qui l'eſt." Lady l'avoit

bien entendue, cependant elle n'en fit pas semblant. Mais cela donna occasion à un combat intérieur, si ressemblant à celui que nous venons de dépeindre, que nous le passerons sous silence, crainte de tomber dans des redites inutiles. La pauvre Lady eut tout lieu de douter de sa victoire; & ce doute accablant lui fit prendre une résolution plus ordinaire que prudente, qui fut de se retirer à la campagne. Elle y envoya *Slipslop* dès le lendemain, ne pouvant se résoudre à la chasser. Le Lecteur a été déjà instruit de l'arrivée de la Suivante, de celle de *Ponce*, & des autres; c'est de l'arrivée de Lady dont il s'agit à présent.

Le lendemain, qui étoit un Dimanche, Lady, au grand étonnement de toute la Paroisse, alla à l'Eglise, où elle fut à peine entrée qu'elle apperçut JOSEPH. Quand l'Office fut fini, Mr. ADAMS publia les bans de JOSEPH ANDREWS, & de FRANÇOISE GOODVILLE dite Fanny ou Fanchon, *tous deux de la Paroisse &c.* Si Lady changea de couleur en entendant cette première publication, c'est ce que nous n'avons pu apprendre, parce que sa place à l'Eglise étoit construite de façon qu'on ne pouvoit le remarquer: mais il est certain qu'elle se leva un quart d'heure après, & se tournant du côté des Femmes, elle les examina l'une après l'autre avec des yeux pleins de colère; ce qui leur fit craindre qu'elle ne fût irritée contre quelqu'une d'elles.

De retour au château, elle dit à *Slipslop* qu'elle ne pouvoit s'imaginer pour quelle raison JOSEPH se trouvoit domicilié dans la Pa-

roisse. Pour la satisfaire là-dessus, *Slipslop* lui conta, autant qu'elle jugea convenable, tout ce qui s'étoit passé pendant le voyage, depuis la rencontre qu'elle avoit faite de lui & d'ADAMS, jusqu'à leur séparation. Elle l'instruisit autant qu'il fallut sur le sujet de *Fanny*. Lady ordonna qu'on avertît Mr. ADAMS de venir lui parler, & elle lui fit savoir ses volontés de la manière que nous allons voir.

CHAPITRE II.

Entrevue de Lady BOOBY *& de Monsieur* ADAMS.

DÈS que Mr. ADAMS parut devant Lady. „ Je suis bien surprise, Monsieur, „ lui dit-elle, que sans vous souvenir de ce „ que vous devez à ma famille, vous preniez „ plaisir à m'offenser, en protégeant un gar„ çon que j'ai chassé de chez moi pour sa „ mauvaise conduite: d'ailleurs convient-il „ à un homme de votre caractère de courir „ le pays avec un fainéant & une petite Pay„ sane? Pour ce qui est de la Fille, je n'en „ ai pas entendu dire de mal; au contraire, „ *Slipslop* m'a dit qu'elle servoit ici autrefois, „ & qu'on en étoit assez content; elle pour„ roit même être bonne à quelque chose dans „ la suite. Mais pour ce qui est de les ma„ rier ensemble, c'est une extravagance,

„ dont je vous avoue que je ne vous crois
„ pas capable. C'eſt le vrai moyen de les
„ perdre tous deux. Je vous proteſte, Ma-
„ dame, répondit le Vicaire, que je n'ai ja-
„ mais entendu dire le moindre mal de Mr.
„ JOSEPH, Si j'avois ouï parler de lui déſa-
„ vantageuſement, je l'aurois corrigé; car je
„ ne ſouffre point que ceux qui ſont ſous
„ ma direction, faſſent du mal ſans les en a-
„ vertir. Pour la Fille, j'ai auſſi bonne opi-
„ nion d'elle que votre Grandeur. Elle eſt
„ d'une humeur ſi douce, d'une vertu ſi
„ pure, & d'un caractère ſi parfait, que
„ nous ſommes tous enchantés d'elle; & à
„ l'égard de ſa beauté, quoique je ne faſſe
„ pas grand cas d'un ſi foible avantage, je
„ puis vous aſſurer que c'eſt la plus belle
„ créature qu'on ait jamais vue dans cette
„ Paroiſſe. „ Vous êtes bien impertinent,
„ Mr. le Vicaire, interrompit Lady, de me
„ tenir des propos auſſi fades. Il convient
„ bien à un Miniſtre de prendre garde à la
„ beauté des Filles. Vous êtes un juge ex-
„ cellent ſans doute. Un homme qui n'eſt
„ jamais ſorti de cette Paroiſſe, ſe connoître
„ en beauté, quel ridicule! De la beauté,
„ vraiment! une Payſane être une beauté!
„ Cette Vénus ſans doute peuplera la Paroiſſe
„ d'une race de beautés. Enfin ſachez, Mr.
„ ADAMS, que nous n'avons déjà que trop de
„ pauvres, & je ne veux point du tout per-
„ mettre qu'on en augmente le nombre. Vo-
„ tre Grandeur ſe fâche contre moi un peu
„ ſans raiſon, répartit le Miniſtre. Il y a
„ longtems que ces deux jeunes gens déſirent

» la conſommation, mais je les en ai empê-
» chés. Je puis dire avec vérité, que je ſuis
» l'unique qui aurois pu leur perſuader d'at-
» tendre la cérémonie. Mais je ſuis à pré-
» ſent obligé de prêter mon Miniſtère à Mr.
» JOSEPH, qui du conſentement de *Fanny*,
» donné en ma préſence, a requis la publi-
» cation des bans. Oh je n'en doute point,
» répondit Lady, qu'elle n'ait conſenti. On
» m'a dit qu'elle eſt folle des hommes. C'eſt
» là apparemment une de ſes bonnes quali-
» tés, mais ils auront à requérir l'un & l'au-
» tre. Je vous défens de publier le ſecond
» ban ſans mon ordre." Madame, repartit
» ADAMS, je les ſurſeoirai, ſi quelqu'un y
» met juridiquement oppoſition, & me la
» ſignifie; car cela eſt néceſſaire pour que je
» puiſſe les refuſer." Je vous en ai donné
» une raiſon ſuffiſante, répliqua Lady. Ce
» JOSEPH eſt un miſérable, & je ne veux
» point qu'il me couve un nid de gueux dans
» la Paroiſſe." Avec la ſoumiſſion & tout
» le reſpect que je vous dois, répondit Mr.
» ADAMS, votre Grandeur me permettra de
» lui dire, que le Procureur, Mr. *La Mou-*
» *che*, m'a dit que celui qui ſert un an dans
» la Paroiſſe, a droit de s'y établir. *La Mou-*
» *che*, dit Lady, eſt un viſionnaire & un fa-
» quin, de ſe mêler de ce qui me regarde.
» Je vous dis encore une fois, que je ne
» veux plus de ces embarras-là; ainſi je
» vous prie de ne point paſſer outre. Mada-
» me, repliqua ADAMS, je vous obéirai en
» tout ce qui eſt licite; mais la pauvreté des
» contractans n'a jamais été regardée comme

» un empêchement qui dût les priver du ma-
» riage. Les Loix sont trop justes pour les
» maltraiter jusqu'à ce point. Les Pauvres
» sont privés de la plupart des douceurs de la
» vie par leur pauvreté. Ce seroit être bien
» barbare, que de vouloir encore leur inter-
» dire les innocens plaisirs d'un amour légi-
» time, & de leur enlever les privilèges dont
» la Nature a gratifié les animaux mêmes.
» Puisque vous vous méconnoissez, s'écria
» la Dame, jusqu'à me perdre le respect en
» me tenant des discours si libres, je n'ai plus
» qu'un mot à vous dire. Je vous défens de
» publier les bans, & si vous osez désobéir,
» je prierai le Docteur votre Maître de vous
» mettre dehors. Oui, Monsieur, voilà le
» parti que je prendrai, sans m'embarrasser
» ni de votre femme, ni de vos enfans. Alors
» vous pourrez aller demander votre pain,
» avec la Vénus dont vous faites tant de cas.
» Je ne sai, répartit Mr. ADAMS, ce que
» votre Grandeur veut dire par les termes de
» *Maître*, & de *mettre dehors*. Je sers un
» Maître souverain qui ne m'abandonnera
» jamais pour avoir fait mon devoir; & si le
» Docteur, c'est-à-dire Mr. notre Recteur,
» juge à propos de changer de Vicaire, j'espè-
» re que Dieu me pourvoira d'une autre
» place. Au pis aller nous avons des mains,
» nous travaillerons, & je ne doute point de
» la bénédiction du Ciel. Tandis que j'ai la
» conscience nette, je ne crains personne. Je
» ne sai à quoi j'ai pensé, dit Lady, quand
» je me suis abaissée jusqu'à vous parler. Je
» vois que vous êtes leur complice, ainsi vous

n'avez qu'à vous en aller. Je vais ordonner qu'on ne vous laisse plus entrer au château, je ne veux point que ma porte soit ouverte à des Ministres qui courent le pays avec des Beautés. Madame, répartit ADAMS, vous pouvez vous épargner cette peine, je n'entre chez personne sans leur aveu. Cependant je suis persuadé, que quand vous aurez considéré cette affaire avec plus de sang froid, vous louerez plutôt que vous ne blâmerez la conduite de votre très humble serviteur. Ensuite, après bien des révérences, il lui dit adieu.

CHAPITRE III.

Entretien de Lady BOOBY *avec le Procureur* LA MOUCHE.

APRÈS le dîner, Lady envoya chercher Mr. *La Mouche*, qu'elle gronda violemment, de ce qu'il se donnoit les airs de se mêler de ses domestiques. Il le nia fortement, & il avoit raison; tout son crime étant d'avoir dit à Mr. ADAMS, que les domestiques avoient droit de s'établir dans les Paroisses où ils avoient servi un an; ce qui est réellement selon les Loix. „ Je ne prétens „ point, dit Lady, qu'aucun de ceux que „ je renvoie de mon service, vienne s'établir „ ici. Si c'est-là tout ce que vous savez du „ Droit, je ferai venir un autre Procureur.

» Quand vous en feriez venir cent, répon-
» dit *La Mouche*, ils ne pourroient, Mada-
» me, non plus que moi, changer la nature
» des Loix. Tout ce que nous pouvons en
» pareil cas, eſt de les éluder; & je ſaurai
» faire cela auſſi-bien qu'un autre, dès qu'il
» ſera queſtion de vous obéir. D'ailleurs vo-
» tre Grandeur a pu ſe tromper, en prenant
» la choſe du mauvais côté. Il eſt vrai que
» j'ai dit qu'un homme qui avoit ſervi un
» an, s'étoit acquis un établiſſement. Or il
» y a une diſtinction à faire entre un éta-
» bliſſement de Droit, & un établiſſement de
» Fait L'établiſſement de Droit eſt préfé-
» rable à l'autre, c'eſt celui que j'ai ſoute-
» nu. Admettons, s'il vous plaît, cet éta-
» bliſſement de Droit; il lui eſt inutile, s'il
» n'a l'autre auſſi pour lui. Or il n'eſt point
» établi de Fait; par conſéquent il n'eſt pas
» habitant: s'il n'eſt pas habitant, il ne doit
» point être marié ici. Mr. ADAMS m'a dit
» votre volonté là-deſſus, & vos raiſons qui
» ſont très valables, c'eſt afin que nous n'a-
» yons point une augmentation de Pauvres;
» nous n'en avons deja que trop, on devroit
» envoyer tout cela aux Iles. Si nous prou-
» vons qu'il n'eſt pas établi de fait, la choſe
» change de face. Ce que j'ai dit à Mr. A-
» DAMS n'étoit donc qu'en ſuppoſant qu'il
» l'étoit; & s'il étoit ainſi, je craindrois....
» Je n'ai que faire de vos droits & de vos
» faits, ni de toutes vos ſubtilités, interrom-
» pit la Dame, je n'entens rien à ce galima-
» thias: vous êtes un impertinent de vous
» donner les airs de décider dans cette Pa-

„ roiſſe, on vous apprendra à vous taire je
„ vous le promets, & vous tiendrai parole
„ plutôt que vous ne le voudriez. Mais pour
„ la Fille, je ſuis réſolue de la chaſſer d'ici.
„ Qu'elle ſoit auſſi belle qu'elle voudra, je
„ ne prétens point que mes terres leur paient
„ contribution. Belle! Oh vraiment votre
„ Grandeur veut ſe divertir, répliqua *La*
„ *Mouche*. Mr. ADAMS m'a fait ſon por-
„ trait, reprit la Dame, comme ſi elle étoit
„ une Déeſſe; mais vous qui avez vu le
„ monde, dites-moi un peu quelle eſpèce
„ c'eſt. La plus ſotte guenon que j'aie vue,
„ répartit le Procureur: votre Grandeur ne
„ l'a donc jamais regardée? Ah la vilaine!
„ la laide. N'importe, reprit Lady; vous
„ ſavez, notre ami, que ces laides ſont des
„ enfans auſſi-bien que les belles; ainſi il
„ faut abſolument empêcher ce mariage.
„ Vous avez raiſon, Madame: car l'opéra-
„ tion de la cérémonie juridique des épouſail-
„ les, avec la lettre de la Loi, transforme-
„ roit le droit en fait. Quand un homme
„ eſt marié, il eſt établi de fait, & par con-
„ ſéquent il ceſſe dès ce moment-là d'être re-
„ gardé comme un Ambulant, ou, ſelon
„ l'idiome vulgaire, comme un Vagabond.
„ Je verrai Mr. ADAMS, & je me fais fort
„ de le gagner. La perte de ſon caſuel lui
„ tient peut-être au cœur. Je lèverai moi-
„ même cet obſtacle, alors il n'aura plus
„ d'objection à nous faire Non, il eſt im-
„ poſſible que cela ſoit autrement: il faut
„ que ce ſoit le caſuel qui lui faſſe peine, &
„ votre Grandeur doit le lui pardonner: tout

„ homme qui a une profession, est jaloux
„ de ses honoraires. Pour cette affaire-ci,
„ en cas que votre Grandeur veuille m'y em-
„ ployer, je suis assuré d'y réussir. Les Loix
„ de ce Royaume ont trop de sagesse, pour
„ se prêter en faveur d'un laquais, contre
„ une Dame qui a autant de richesses & de
„ noblesse que vous. Nous avons une carte
„ sure à jouer, c'est de le mener devant le
„ Commissaire *Tête-de-fer*, qui l'enverra en pri-
„ son sur le champ, en votre considération.
„ Pour ce qui est de sa laideur, nous en se-
„ rons délivrés dès que le garçon sera roffré.
„ Faites comme vous voudrez, Monsieur,
„ répondit Lady: cependant je voudrois être
„ débarrassée d'elle, car *Slipslop* m'a conté de
„ ses tours. Je déteste les coquines: & quoique vous m'assuriez qu'elle est laide,
„ vous savez que ces créatures effrontées
„ trouvent souvent des hommes qui en veu-
„ lent. Ainsi, pour empêcher que nous n'a-
„ yions une race de gueux à nourrir, faites-
„ la dénicher d'ici. Rien n'est plus raison-
„ nable, reprit le Procureur. Cependant je
„ crains que les Loix ne vous manquent au
„ besoin. Mais le Commissaire y suppléera
„ de son mieux pour vous obliger. C'est
„ une bénédiction pour ce pays, que cet
„ homme-là. Il nous a soulagé de bien des
„ mendians, que les Loix ne pouvoient at-
„ taquer. Je connois des Commissaires im-
„ bécilles, qui font tout autant de façon
„ pour mettre les gens en prison, & pour
„ les y faire fouetter, que nos Juges en font
„ pour les faire pendre. Mais lui, il y est

„ envoie quelquefois une douzaine à la fois: il
„ semble qu'il nage alors dans la joie. Dès
„ qu'ils y sont entrés, ils n'en sortent que
„ bien rarement; la disette & les mauvais
„ traitemens les ont bientôt consumés." Une visite interrompit cette conversation. Lady s'en alla pour faire les honneurs de chez elle, & *La Mouche* fit sa révérence, en promettant un bon succès.

Ce *La Mouche* étoit de ces gens qui s'érigent en Procureurs, de ces Avocats sans étude, & sans connoissance du Droit, qui, au mépris de *Thémis*, se mêlent de tout, font naître des procès, brouillent les familles, & prêtent leur inique ministère à l'oppression & à la chicane. Ce sont des pestes publiques, qui avilissent la robe qu'ils portent, & la font détester, en la faisant servir à de si indignes usages. La passion dont Lady étoit prévenue contre JOSEPH, la fit donc condescendre, ou plutôt se rabaisser jusqu'à comploter avec un misérable Procureur, à qui elle n'auroit pas daigné parler sans cela. Sa jalousie lui fit lâcher aussi plusieurs mots, qui confirmerent les soupçons que *Slipslop*, à qui ce Procureur faisoit l'amour, lui avoit donnés des raisons qui portoient Lady à persécuter avec tant d'opiniâtreté la pauvre petite *Fanny*. Ce qui fit que cette fourbe insigne débita tant de fausletés d'elle, que le Lecteur s'en étonneroit avec raison, s'il n'étoit instruit de cette particularité.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Mr. BOOBY *&* *de* PAMÉLA *son Epouse.*

LADY passa la nuit dans des inquiétudes mortelles; son cœur étoit alternativement déchiré par l'amour, la haine, la jalousie, & la vengeance, sans qu'aucune de ces différentes passions pût vaincre l'autre.

Le mardi étant un jour de Fête, elle fut à l'Eglise, où elle eut la mortification inattendue d'ouïr Mr. le Vicaire publier à haute voix le second ban. Par bonheur il ne prêcha point ce jour là; desorte qu'elle eut la facilité de s'en retourner tout de suite au château, exhaler un venin qu'elle avoit retenu près de cinq minutes, par un effort presque surnaturel. Elle passa brusquement au travers de l'auditoire, qui n'étoit alors composé que de Mr. ADAMS, son Clerc, sa Femme, & JOSEPH qui portoit son livre. En entrant dans son appartement, *Slipslop* l'aborda, en criant, Ah Madame! „ *La Mouche* a fait „ arrêter JOSEPH & *Fanny*, pour les mener „ devant le Commissaire. Toute la Paroisse „ est en allarmes; ils disent qu'on va les faire „ pendre; ce n'est que pleurs partout. Appa„ remment qu'ils l'ont mérité, répondit froi„ dement Lady. Pourquoi me rompez-vous „ la tête au sujet de ces misérables? Mais „ Madame, reprit *Slipslop*, n'est-ce pas dom-

„ mage

„ mage qu'un ſi beau jeune homme ſoit ex-
„ poſé à mourir d'une mort virulente? J'es-
„ père que les Juges auront de la commiſé-
„ ration pour ſa jeuneſſe. Pour *Fanny*, il
„ n'importe ce qu'elle devienne; car ſi Jo-
„ SEPH a fait du mal, c'eſt elle qui l'a inter-
„ verti: les hommes ne ſont de grandes mé-
„ chancetés, que quand ils ſont métempſy-
„ coſés par ces créatures, qui ſont la dégra-
„ dation de notre ſexe." Après un moment de réflexion, Lady fut auſſi frappée de cette nouvelle que *Slipſlop*: car quoiqu'elle eût tout fait pour ſe délivrer de *Fanny*, elle penſoit tout autrement à l'égard de JOSEPH.

Elle étoit abſorbée dans les réflexions les plus triſtes, quand elle fut tirée de cet état, par le bruit d'un équipage qui entra dans l'avant-cour du château. Alors un laquais vint lui annoncer ſon neveu, Mr. *Booby*, avec PAMÉLA ſon épouſe. Elle ordonna auſſitôt qu'on les fît entrer dans ſon appartement, & en les attendant elle compoſa ſon viſage le mieux qu'elle put, étant un peu moins embarraſſée que de coutume, parce qu'elle voyoit les nôces de JOSEPH reculées, & qu'elle ſe flatoit qu'en gagnant du tems, *La Mouche* viendroit à bout de les rompre tout-à-fait.

Cependant Lady crut que ſon laquais s'étoit trompé, en lui annonçant Monſieur & Madame *Booby*, car elle ignoroit encore le mariage. Mais quelle fut ſa ſurpriſe! quand ſon neveu lui préſenta ſa femme, en lui diſant: Ma tante, voici mon épouſe, l'aimable PAMÉLA, dont vous avez ſans doute entendu parler. Lady, toute fière qu'elle étoit,

vre. Mr. *Booby* s'étant fait annoncer, on lui répondit que le Commissaire étoit occupé à signer la condamnation d'un homme & d'une femme qu'il alloit faire écrouer dans les prisons, & que dès qu'il auroit fini il se rendroit auprès de lui. Cette réponse fit comprendre à Mr. *Booby* qu'il étoit tems d'agir: il entra donc sans façon dans la sale où se tenoit ce ridicule Tribunal, & après les premiers complimens, il demanda de quel crime ces deux jeunes personnes étoient coupables; car c'étoit réellement JOSEPH & *Fanny* qu'il alloit envoyer en prison. Ce n'est qu'une bagatelle, répondit le Commissaire; aussi je ne les ai condamnés qu'à un mois de prison avec la correction ordinaire tous les jours. Mais encore, qu'ont-ils fait pour mériter ce châtiment, demanda Mr. *Booby*? Une petite friponnerie, répondit le Commissaire, comme qui diroit un larcin; le fouet les corrigera. *Fanny*, qui s'étoit consolée de tout, dans l'idée de jouir, dans la prison même, de la compagnie de son cher Amant, pensa s'évanouir aux paroles que le Commissaire venoit de prononcer. Helas! où auroit-il trouvé un bourreau assez cruel pour exécuter la sentence. „ J'ignore encore, reprit „ Mr. *Booby*, dequoi il est question: le fait, „ s'il vous plaît, c'est cela que je voudrois „ savoir. Lisez Monsieur, lisez, il est écrit „ sur ce papier," dit le Commissaire, en lui présentant un papier griffonné de sa propre main, car son Clerc étoit absent. Mr. *Booby* lut ce qui suit.

Déposition de THOMAS MANCEAU, *Laboureur, faite devant moi, un des Commissaires du Roi pour la Province de* Sommerset.

„ LE Déposant dit. Et en premier lieu „ ledit *Thomas Manceau* fait serment „ pour lui-même, disant que le 20 Octobre „ il a vu & apperçut JOSEPH ANDREWS & „ *Françoise Goodville*, qui se promenoient „ dans un certain verger de Pommiers du „ domaine & appartenance de *Robert La* „ *Mouche;* que ladite *Françoise Goodville* s'est „ avancée du côté d'un Noisettier, en fou- „ lant l'herbe sous ses piés, au grand dom- „ mage dudit *Robert La Mouche;* ce que „ voyant ledit JOSEPH ANDREWS, il a quitté „ le sentier battu pour la suivre, & a tiré „ de plus un couteau de sa poche, avec le- „ quel il a coupé une baguette du Noisettier, „ qu'il a donnée sur le champ à *Françoise* „ *Goodville*, ce qui a été agréé d'elle: ainsi „ elle est la receleuse, & complice dudit lar- „ cin. De plus, ledit *Robert La Mouche* dit „ avoir saisi dans les mains de ladite *Françoi-* „ *se Goodville* une baguette, qu'il croit être „ sienne, & à lui appartenante, &c.

„ Ah Ciel! s'écria Mr. *Booby*, quoi, Mon- „ sieur, vous écrouerez deux jeunes gens dans „ une prison pour y être fouettés, parce „ qu'en se promenant ils ont coupé une ba- „ guette de Noisettier. Je prétens leur faire „ grace encore, répondit le Commissaire; „ car si j'avois écrit à la place d'une baguet- „ te, que c'étoit un jeune arbre, ils seroient „ pendus tous deux. Ecoutez, s'il vous

„ plaît, ajouta-t-il, en tirant Mr. *Booby* à „ l'écart ; je ne ſuis pas accoutumé à cette „ ſévérité ; mais Madame votre tante, Lady „ *Booby*, veut les chaſſer de ſa Paroiſſe ; ainſi j'ai fait avertir le Chaſſe-gueux par *La* „ *Mouche*, que c'eſt ma volonté qu'il les „ laiſſe s'évader, en les conduiſant en priſon „ à la ville. Ils étoient prêts à s'épouſer. „ Lady n'a pas eu d'autre moyen pour les „ en empêcher. J'aurai ſoin de ſatisfaire „ ma tante, repliqua *Booby*. JOSEPH n'eſt „ pas fait pour être à charge à ſa Paroiſſe, „ ni à perſonne. Si vous voulez m'obliger „ vous les remettrez entre mes mains, au „ lieu de les envoyer en priſon. Oui-dà, „ répondit le Commiſſaire, de tout mon „ cœur ; je ſuis prêt à faire tout ce que vous „ voudrez." Nos deux criminels furent donc remis entre les mains de leur protecteur, l'ordre du Commiſſaire fut déchiré, le Chaſſe-gueux renvoyé, le Procureur condamné à ſe taire, & les priſonniers rendirent graces à leur Libérateur, avec une joie plus aiſée à comprendre qu'à décrire. JOSEPH connoiſſoit Mr. *Booby*, mais non pour ſon beau-frère, ignorant le mariage de ſa ſœur. Il fut donc bien ſurpris de voir entrer chez le Commiſſaire un laquais chargé d'un porte-manteau, & d'entendre ce Gentilhomme demander une chambre où il pût ſe retirer avec JOSEPH. Le Commiſſaire ayant fait ouvrir une ſalle, Mr. *Booby* y entra, en diſant à JOSEPH de le ſuivre. On tira du porte-manteau un habit & du linge, & on dit à JOSEPH de s'habiller, & que ces vêtemens é-

noient pour lui. Aussi-tôt il retourna auprès du Commissaire, laissant Joseph dans un étonnement inconcevable. Le Commissaire s'entretenoit avec *Fanny*, qui étoit entrée chez lui. Son chapeau de paille baissé sur ses yeux, pour cacher son visage & ses pleurs, l'avoit empêché de voir des charmes qui eussent rendu l'arrivée de Mr. *Booby* inutile, du moins pour elle, si ce Commissaire eût pu l'envisager. Il ne l'eut pas plutôt regardée, qu'il fit mille imprécations contre lui-même, d'avoir jamais conçu la pensée de la mettre en prison pour y être fouettée. Il y eût volontiers envoyé sa propre femme à sa place, si à ce prix la charmante *Fanny* eût consenti d'occuper la sienne. Ses yeux étant charmés, son cœur conçut des désirs, & sa tête des projets. Il profita donc de quelques instans que Mr. *Booby* le laissa libre avec elle, pour dire à cette fille, combien il étoit mortifié de l'avoir traitée si durement avant de la connoître; ajoutant que puisque Lady *Booby* ne la vouloit pas souffrir dans sa Paroisse, il lui offroit une place chez lui, où elle pourroit vivre en repos sous sa protection. *Fanny* le remercia très respectueusement, & lui dit que si Joseph y consentoit, elle accepteroit son offre: elle ajouta que Lady leur en vouloit sans fin, & qu'elle croyoit que Mademoiselle *Slipslop* étoit la cause de cette persécution.

Le retour de Mr. *Booby* interrompit cet entretien, & le Commissaire plutôt par jalousie que par respect, envoya *Fanny* à la cuisine; ce que Mr. *Booby* permit, afin d'éviter une

explication qu'il n'eût pu éviter, s'il se fût opposé à sa retraite. Après quelques momens d'entretien sur diverses choses assez indifférentes, JOSEPH se présenta à eux avec une épée, un habit bleu bordé d'or & une veste d'écarlate galonnée. Le Commissaire fut fort surpris de cette métamorphose, & encore plus lorsqu'il vit Mr. *Booby* faire monter JOSEPH & *Fanny* dans son carosse. On prit congé de lui, & on se rendit au château.

Ils n'avoient fait que très peu de chemin, quand Mr. *Booby*, voyant un homme empressé à courir dans les champs, demanda à JOSEPH s'il le connoissoit. „ Je n'ai jamais „ vu, dit-il, faire de pareilles enjambées. „ Monsieur, s'écria JOSEPH, c'est notre bon „ Vicaire ADAMS. Hélas qui, ajouta *Fanny*! „ Le bon-homme croit que nous sommes „ encore dans la peine. Dieu le bénisse, re„ prit JOSEPH, il n'a pas son semblable dans „ l'Univers. Est-il donc si honnête-homme, „ demande Mr. *Booby*? appellez-le, JOSEPH, „ nous le ramènerons avec nous. " Le cocher arrêta ses chevaux, & JOSEPH appella Mr. ADAMS, qui reconnoissant sa voix, s'avança du côté du carosse. Mr. *Booby*, qui se contraignit pour ne point rire, tant sa figure étoit comique, le pria de prendre place dans la voiture. Il s'en défendit longtems, peut-être par le souvenir du carosse de Mr. *Pierre Pounce*; cependant il fallut céder aux pressantes sollicitations de Mr. *Booby*. Ce fut alors que ce Gentilhomme instruisit JOSEPH de son mariage avec PAMELA; ce qu'il avoit déjà appris du laquais qui l'avoit aidé à s'habil-

ler. Mr. *Booby* peignit son bonheur dans la possession d'une si charmante épouse, & ajouta que tous ceux qui lui appartenoient, lui étoient chers. JOSEPH lui témoigna sa reconnoissance, le plus vivement qu'il lui fut possible. Mais Mr. ADAMS l'interrompit par un cri de joie. Il venoit de s'appercevoir de l'habit magnifique de JOSEPH: ce qui lui fit verser des larmes, & claquer de ses doigts, comme un extravagant.

Quand ils furent arrivés au château, Mr. *Booby* leur dit le reste dans le vestibule, jusqu'à ce qu'il eût le tems de prévenir Lady, qu'il trouva s'entretenant avec PAMÉLA. Il lui dit, qu'il avoit à l'entretenir en particulier: ils passerent donc l'un & l'autre dans un cabinet, où il lui parla en ces termes. „ Madame, lui dit-il, j'ai résolu d'avouer „ & de considérer tous les parens de la ver- „ tueuse & charmante personne que j'ai eu „ le bonheur d'épouser, comme mes parens „ propres. J'aurai à ceux-ci des obligations „ infinies, s'ils veulent bien en faire autant. „ Son frère JOSEPH, il est vrai, a été votre „ domestique, mais il est aujourd'hui mon „ beaufrère; & j'ai la consolation de voir „ que ni son caractère, ni sa figure, n'ont „ rien qui doive me faire rougir, en lui don- „ nant ce nom. Il est là-bas vêtu en Cava- „ lier, & sur le pié que je prétens qu'il pa- „ roisse dans le Monde. Vous me comblerez „ de joie, si vous voulez bien l'admettre à „ votre table, où mon épouse le verra avec „ plaisir, quoiqu'elle n'ose le témoigner."

Ce coup de fortune passoit l'espérance de

Lady : elle fut si transportée de joie, qu'elle répondit avec un peu d'imprudence : „ Mon „ cher neveu, il est facile de me persuader „ de faire tout ce qui peut flatter JOSEPH ANDREWS. Qu'est-ce que je dis ? ajouta-t-elle, en s'interrompant, je suis folle. Je „ veux dire, que je suis prête à faire tout „ ce qui peut vous faire plaisir. Puisqu'il a „ l'honneur d'être votre beaufrère, je ne „ refuse point de le reconnoître & de le recevoir sur ce pié-là. " Mr. *Booby* la remercia de sa complaisance & de sa politesse. „ Mais, Madame, reprit-il, j'ai encore une „ grace à vous demander. Il y a une jeune „ personne avec lui. . . . . Mon neveu, „ s'écria Lady sans vouloir l'entendre, il ne „ faut point abuser de ma facilité. Quoi ! parce que je veux bien recevoir votre beaufrère à ma table, vous voudriez encore „ que je mangeasse avec toutes les petites „ gredines du pays. Vous ne la connoissez „ point ma chère tante, repartit Mr. *Booby* : „ c'est la plus aimable fille que vous ayiez „ jamais vue. Sa figure a été formée par les „ Graces. Sa vertu, sa douceur, son air noble. . . . . Je ne m'embarrasse point de sa „ figure, ni de son air, interrompit Lady. „ Cela est inutile, je ne la souffrirai point à „ ma table. La prière que vous me faites, „ mon neveu, est une injure. "

Mr *Booby*, qui savoit qu'elle étoit ferme dans ses résolutions, lui fit des excuses, & promit de ne lui en plus parler. Lady & lui se séparerent, elle pour aller rejoindre PA-

MÉLA, & lui pour dire à JOSEPH le succès de sa négociation. „ Je vai vous mener auprès „ de votre sœur, lui dit-il; mais pour *Fan-* „ *ny*, je ne puis rien obtenir." JOSEPH le prie de permettre qu'il ne vît sa sœur qu'en particulier, afin de revenir auprès de sa chère Maîtresse. Mais Mr. *Booby*, qui savoit le plaisir que PAMÉLA ressentiroit à la vue de son frère, ne voulut point y consentir. „ Vous „ êtes assuré, lui dit-il, que votre *Fanny* „ est en sureté & en bonne main; vous ne „ vous en éloignez que pour peu de tems, „ ou plutôt vous ne vous en éloignez point, „ puisque vous la rejoindrez quand il vous „ plaira. Cependant je me flate que vous „ resterez sans ennui auprès d'une sœur qu'il „ y a si longtems que vous n'avez vue, & „ qui vous aime si tendrement." JOSEPH qui aimoit véritablement sa sœur, céda aux remontrances de Mr. *Booby*, & après avoir mis *Fanny*, (qui étoit charmée de n'être point forcée de paroître devant Lady) entre les mains de Mr. ADAMS, il suivit Mr. *Booby* à l'appartement où étoient les Dames, tandis que *Fanny* avec le Ministre prit le chemin de son Presbytère.

CHAPITRE VI.

JOSEPH ANDREWS *couche au Château. Dialogue entre Lady* BOOBY *&* SLIPSLOP *sa Suivante.*

L'ENTREVUE de PAMÉLA & de JOSEPH se passa en témoignages réciproques de tendresse & de joie, accompagnées de larmes, que Mr. *Booby* vit avec plaisir couler de leurs yeux, & sa tante avec dépit. Ces innocentes caresses augmenterent sa passion, déjà réveillée par l'air galant que JOSEPH avoit sous son nouvel ajustement. Sa force, sa grace, & tous ses charmes lui parurent dans un nouveau degré. Afin de juger de son esprit, dont elle ignoroit la vivacité, faute de s'être assez abaissée pour l'entretenir familièrement, elle se joignit à Mr. *Booby* son neveu, & à PAMÉLA, pour le prier de leur conter ses avantures; ce qu'il fit de très bonne grace. Elle en fut peu contente par rapport aux traits qui pouvoient concerner *Fanny*, dont Mr. *Booby* lui vantoit sa beauté & ses agrémens; ce qui l'aigrissoit encore contre cette charmante Fille. „ Je m'étonne, Madame, „ dit-elle, en s'adressant à PAMÉLA, que „ mon neveu qui prétend vous avoir épou„ sée par inclination, s'avise de vous entre„ tenir de la beauté d'une autre. Pour moi, „ j'avoue que j'aurois de la peine à le sou„ tenir, si la chose me regardoit; j'en serois

„ jalouſe. Vous avez raiſon, Madame, ré-
„ pondit PAMELA, mais il faut avoir de l'in-
„ dulgence pour Mr. *Booby*: ſes yeux ſont
„ ſujets à ſe méprendre à l'égard de notre
„ ſexe, il y trouve quelquefois plus de char-
„ mes qu'il n'y en a." A ces mots, les Da-
mes fixerent leur vue ſur une grande glace qui étoit devant elles, & Lady continua, en diſant que les hommes étoient fort ſujets à ſe tromper ſur la beauté. Puis ſans regarder que leurs propres viſages, elle s'exhalerent en complimens réciproques.

Quand l'heure de ſe coucher fut venue, Lady dit à JOSEPH, qu'elle lui avoit fait préparer un lit. (Le Lecteur aura la bonté de ſe ſouvenir que déſormais nous ajouterons le titre de *Monſieur* en parlant de JOSEPH, puiſqu'il peut à préſent y prétendre avec autant de raiſon que bien d'autres, en vertu d'un droit inconteſtable, conſiſtant dans ſon habillement.) Mr. JOSEPH s'excuſa de ſon mieux, ſans oſer cependant refuſer de coucher au château, quoiqu'il eût bien mieux aimé aller rejoindre *Fanny* chez Mr ADAMS. Mais Lady perſiſta à le vouloir retenir, ſous prétexte qu'il ne trouveroit point dans le village une maiſon qui fût propre à loger un homme du rang auquel il étoit deſtiné. PAMELA & ſon mari ſe mirent de la partie, & il fallut abandonner l'eſpérance de revoir *Fanny* juſqu'au lendemain. Cependant cette tendre Amante l'attendit juſqu'à minuit, avec Mr. ADAMS & ſa famille, qui eurent la complaiſance de veiller avec elle. A la fin elle ſe coucha, non pour dormir, mais pour rêver

à celui qui causoit toutes ses peines & tous ses plaisirs.

Mr. JOSEPH se leva de bonne heure pour l'aller trouver. Elle entendit sa voix, & s'étant habillée à la hâte, elle descendit dans la salle où il étoit. Ils passerent deux heures ensemble avec un plaisir inexprimable; & avec la permission de Mr ADAMS, ils fixérent leurs nôces au lundi suivant. Après avoir pris cette résolution, Mr. JOSEPH retourna au château, selon sa parole, pour y déjeuner avec sa sœur.

Il est tems de retourner à Lady, pour instruire le Lecteur de ce qui se passa chez elle le soir, lorsqu'elle se fut retirée dans sa chambre. Que pensez-vous, *Slipslop*, demanda-t-elle en entrant dans sa chambre, de cette merveille que mon neveu a épousée? *Slipslop*, qui ne savoit sur quel ton elle devoit répondre, ne répliqua que par un *plaît-il, Madame?* Je vous demande, répéta Lady, ce que vous pensez de cette petite poupée, qu'on veut que je nomme ma nièce? *Slipslop*, instruite autant qu'il falloit par l'épithète & par le ton, se mit à déchirer PAMELA. Elle la défigura si bien, que son mari même ne l'auroit pas reconnue. Lady l'aida dans ce pieux ouvrage, & conclut son panégyrique par ces mots. Vous lui rendez justice, *Slipslop*: cependant toute laide qu'elle est, c'est un Ange en comparaison de *Fanny*. *Slipslop* quitta alors PAMELA pour mettre en pièces *Fanny*, ce qu'elle fit d'une façon barbare; & elle conclut en priant Madame de lui dire, si elle avoit jamais vu aucun de ces gens de

la lie du peuple, qui ne ſe reſſentit de ſa baſſe origine. „ J'ai vu une ſeule exception, „ repartit Lady. Vous devinez qui je veux „ dire. Non en vérité, répondit la ſuivante. C'eſt un Jeune-homme, reprit ſa Maîtreſſe..... Vous avez aujourd'hui l'eſprit étrangement bouché. Oh! que vous „ avez bien raiſon, répondit *Slipſlop*, & que „ je ſuis ſtupide! Oui, Madame, il y a une „ modification à cet *apophtème*, & une exception à cet axiome, actuellement dans le „ château. N'eſt-il pas vrai, reprit Lady? „ Il a un air ſi noble, qu'un Prince pourroit l'avouer pour ſon fils. Ses manières „ feroient honte en vérité à nos gens de „ Cour. Il n'emprunte de ſa naiſſance qu'une complaiſance parfaite, qui le fait céder „ en tout à ſes Supérieurs, ſans cependant „ aucune trace de ſervile ſoumiſſion. Toutes ſes actions n'expriment que le reſpect „ & la reconnoiſſance, & n'inſpirent que „ l'amour... Enfin ſa vertu, ſa piété à l'égard de ſes parens, la ſincérité qui règne „ dans ſes paroles, ſa fidèle amitié, ſon courage, la bonté de ſon cœur..... Ah, „ *Slipſlop*, que n'eſt-il Gentilhomme, pour „ faire le bonheur de quelque Dame douée „ d'un égal mérite! C'eſt bien dommage en „ vérité, répondit *Slipſlop*. Il eſt certain, „ continua Lady, qu'une femme qui penſeroit à lui, deviendroit mépriſable, malgré toutes les qualités du corps & de l'eſprit que nous venons de remarquer. Pour „ moi je me déteſterois ſi j'étois capable „ d'une telle ſottiſe. Sans doute, Madame,

dit la Suivante. Et pourquoi *sans doute*, s'il vous plaît? Je vois que vous êtes l'écho de chaque personne qui vous parle. Ne mérite-t-il pas mieux la tendresse & l'attachement d'une femme sensée qu'un noble campagnard, qu'un libertin de la Cour, ou qu'un ridicule petit-maître? Cependant c'est toujours à quelqu'une de ces trois espèces que nous sommes forcées de nous sacrifier, pour éviter la critique du monde & la colère de nos parens. Il faut nous donner à l'objet de notre mépris, & mépriser ceux qui méritent notre estime. Coutume, bienséance, honneur, tyrans impitoyables! vous voulez qu'on s'immole, & qu'on préfère la naissance, le bien, le rang, au mérite, & aux dons les plus précieux de la Nature. En vérité, s'écria *Slipslop*, qui voyoit de quel côté venoit le vent, si j'avois été grande Dame, je me serois moquée de la coutume. Voyez-vous, Madame, pour votre bien, & pour votre rang, qui n'est pas peu de chose, je ne voudrois pas me gêner comme vous faites. Je ne parle point de moi, répondit Lady: je supposois le cas qu'une Fille de condition eût du goût pour ce Jeune-homme-là, faute d'avoir vu le monde. Quoi? moi? Tu ne me soupçonnes pas assurément..... Non, Madame, certainement, dit la Suivante. Quoi, *non*, reprit Lady, & à propos de quoi répondez-vous avant qu'on ait achevé de parler? Il faut avouer qu'il est charmant. Mais non, *Slipslop*, mon cœur est passé; les

„ hommes ne me touchent plus : j'ai perdu
„ un Mari qui..... Tu le sais, à quoi bon
„ le rappeller, puisque mon unique ressour-
„ ce est dans l'oubli ? Allons *Slipslop*, conte-
„ moi quelqu'une de tes fornettes pour me
„ distraire, conte-moi quelque chose de Mr.
„ ANDREWS. Hé bien, dit la Suivante, Mr.
„ JOSEPH ANDREWS est le plus bel homme
„ que j'aie vu de ma vie ; & si j'étois Du-
„ chesse, il ne resteroit pas longtems comme
„ il est. Vous direz tout ce qu'il vous plaira
„ de la coutume & de la bienséance, mais
„ je sai bien moi, que de tous les jeunes
„ Seigneurs qui venoient chez vous à *Lon-*
„ *dres*, il n'y en a pas un seul que je vou-
„ lusse mettre en comparaison avec Mr. Jo-
„ SEPH. Ce ne sont que des freluquets ; j'ai-
„ merois mieux, Dieu me pardonne, être la
„ femme de notre Mr. ADAMS, que d'au-
„ cun de ces colifichets. Je m'embarrasserois
„ bien de ce que le monde diroit de moi, si
„ j'étois dans les bras d'un homme que j'ai-
„ merois. Il y a des gens qui critiquent les
„ autres, parce qu'ils possèdent un bien que
„ ces mêmes gens *appètent*. Desorte donc, dit
„ Lady, que si tu étois Femme de condition,
„ tu n'hésiterois pas d'épouser Mr. JOSEPH
„ ANDREWS ? Pas un instant, répondit *Slip-*
„ *slop*, s'il vouloit de moi. Bête, animal,
„ s'écria la Dame, s'il vouloit d'une Femme
„ de condition ! Est-ce que la chose est dou-
„ teuse ? Je ne le croirois pas, répondit la
„ Suivante, si *Fanny* étoit plus éloignée de
„ lui. Pour moi, si j'étois à votre place,
„ ayant tant soit peu de goût pour Mr. Jo-

„ SEPH

„ SEPH ANDREWS, je la ferois chaſſer de la
„ Paroiſſe. *La Mouche* feroit bien-tôt cette
„ affaire-là, ſi vous vouliez lui en parler.

Ce que *Slipſlop* venoit de dire, déconcerta ſa Maîtreſſe. Elle craignoit que *La Mouche* ne l'eût trahie, ou qu'elle ne ſe fût trahie elle-même. Après quelques momens de ſilence, s'étant un peu remiſe, elle parla en ces termes. „ Je ſuis étonné, *Slipſlop*, de la liber-
„ té que vous vous donnez, en parlant com-
„ me vous venez de faire. Prétendez-vous
„ inſinuer que c'eſt moi qui ai ſuſcité *La*
„ *Mouche* contre cette Fille, par rapport à Jo-
„ SEPH? Ah! Madame, s'écria la Suivante
„ toute effrayée, me ſoupçonnez-vous d'in-
„ venter des impertinences comme ce les-là?
„ Je ne vous crois pas aſſez hardie pour oſer
„ le faire; répliqua Lady. Ma conduite a
„ été trop régulière, pour que la malice
„ même y trouve à mordre. Je ne me
„ ſuis jamais comportée de façon à donner
„ priſe à la médiſance, & je n'ai pas ſui-
„ vi l'exemple de pluſieurs femmes, que
„ vous connoiſſez, en prenant des libertés
„ indécentes, même avec mon époux. Mais
„ le cher homme qui n'eſt plus dans ce Mon-
„ de (ici elle ſanglotta) s'il étoit encore vi-
„ vant, (ce mot entraîna quelques larmes)
„ ne pourroit me reprocher une ſeule ac-
„ tion tendre, ou même paſſionnée à ſon
„ égard, pendant tout le tems que nous a-
„ vons vécu enſemble. Il ne m'a jamais em-
„ braſſée, que je ne lui aie bien témoigné
„ qu'il me faiſoit de la peine. Je ſuis ſûre
„ que pour cet effet il n'a jamais cru que je

„ l'aimois. Depuis ſa mort, tu le ſais toi-
„ même, quoiqu'il y ait ſix ſemaines (un
„ jour ſeulement de moins) je n'ai reçu au-
„ cune viſite juſqu'au moment que mon fou
„ de neveu s'eſt aviſé de me venir voir avec
„ ſa poupée. Juſques là je m'étois bornée à
„ certain nombre d'amis choiſis. Cependant
„ tant de circonſpection ne me garantit peut-
„ être pas d'un ſoupçon offenſant. On peut
„ me croire livrée à une paſſion que je mé-
„ priſe; & pour qui? pour un jeune homme
„ de la lie du peuple, pour un garçon
„ qui a porté ma livrée. Je n'entens rien
„ dans tout ceci, Madame, je vous aſſure,
„ interrompit *Slapſlop*. Je vous crois, re-
„ prit la Dame; cette façon délicate de pen-
„ ſer n'exiſte que dans un cœur pétri d'une
„ matière plus noble que le tien. Tu es une
„ créature d'une eſpèce inférieure. La race
„ d'ANDREWS & la tienne ſont de niveau: tu
„ es un inſecte organiſé ſous la forme d'une
„ femme. Je vous aſſure, Madame, répli-
„ qua la Suivante, piquée de ce diſcours, que
„ je ne ſuis non plus inſecte, qu'organiſée, ou
„ du moins que je ne le ſuis pas plus qu'u-
„ ne autre. Vous parlez vraiment comme
„ ſi les domeſtiques étoient faits de toute au-
„ tre choſe que les gens de qualité. Mais,
„ Madame, les domeſtiques ſont chrétiens
„ auſſi-bien que leurs Maîtres, ils ſont com-
„ me eux fait de chair & de ſang; & Mr.
„ ANDREWS en eſt une bonne preuve.
„ N'eſt-il pas auſſi beau qu'un Mylord?
„ Par conſéquent ſon ſang eſt auſſi bon. Pour
„ moi je crois que mes *corpuſcules* ne ſont

„ pas plus grossiers que ceux des autres: &
„ si Mr. ANDREWS étoit mon Amant, je ne
„ rougirois point de dire publiquement qu'il
„ est Gentilhomme; car tous ceux qui l'ont
„ vu dans son bel habit, disent qu'il a l'air
„ d'un Duc. Lui grossier! Non, je ne puis
„ souffrir d'entendre parler si mal de lui,
„ puisqu'il ne parle jamais mal des autres. Sa
„ grossièreté ne gît assurément pas dans son
„ humeur, car il est doux & très poli; ni
„ dans sa peau, car elle est unie comme une
„ glace, & blanche comme celle d'un pou-
„ let. Si j'étois Mademoiselle ANDREWS,
„ avec mille écus de rente, je ne voudrois
„ pas changer avec une Reine. Une femme
„ qui ne se contenteroit pas d'un Amant tel
„ que lui, mériteroit de n'en avoir aucun
„ de toute sa vie, puisqu'il a tout ce qu'il
„ faut pour rendre une femme heureuse. Ah,
„ que ne suis-je une grande Dame, pour
„ l'élever si haut que personne n'osât lui re-
„ procher sa naissance!" En achevant ces mots, elle prit les bougies, & demanda à Lady, si elle avoit affaire d'elle. Non, répondit la Dame, qui étoit au lit dès le commencement de cet entretien. Va te coucher, tu es la plus plaisante Fille du monde avec tes folles imaginations.

CHAPITRE VII.

Réflexions judicieuſes, qu'on défie de trouver dans les Romans François. Conſeils ſalutaires que Mr. BOOBY *donne à ſon Beaufrère. Avanture de* FANNY *avec un Petit-Maître.*

UNe habitude contractée depuis longtems a tant de pouvoir ſur l'homme, qu'il n'y a preſque rien d'extraordinaire qu'on ne puiſſe croire, quand c'eſt un effet de cette habitude. Un Avare, qui s'eſt accoutumé à voler le Public, qui parvient enfin juſqu'au point de ſe filouter lui-même, & de voler ce qu'il met dans un endroit pour le cacher dans un autre, & prend plaiſir à cette extravagante occupation, eſt une choſe poſſible, & même probable. De-même ceux qui ſont faits à tromper le Public par un extérieur d'honnête-homme, à force d'en impoſer aux autres, ſe perſuadent à la fin qu'ils poſſedent toutes les qualités dont ils faſcinent les yeux des autres. Pour appliquer cette obſervation, il eſt bon de ſavoir, que la paſſion qu'on nomme Amour, donne de l'exercice à tous les talens & à toutes les facultés du beau-ſexe; & que les Dames, quand elles aiment, ſont tant ſoit peu inclinées à la fourberie. Et pouvons-nous nous en plaindre, ſi nous réfléchiſſons que cette charmante partie de la Création eſt dès ſa naiſſance inſtruite dans le grand Art de feindre? Dès

que la petite fille commençe à bégayer, on lui défend la familiarité avec les enfans de l'autre sexe. Ensuite on commence à lui dire, que le garçon est un animal dangereux, dont il faut se garder; que bien loin de jouer avec lui, ou de le caresser, il faut qu'elle le chasse d'auprès d'elle, s'il s'avise de l'approcher de trop près. Quand elle est devenue grande, on lui insinue adroitement, que si elle a aucune liaison d'amitié avec lui, les autres filles la regarderont comme une infame, & la chasseront de leur société. Ces premières impressions, fortifiées par leur Gouvernante & par leurs compagnes, leur inspirent tant d'horreur pour ce monstre, qu'à quinze ans elles l'évitent comme un fléau, en se targuant d'une antipathie vertueuse, qu'elles jurent de conserver toute leur vie. Elles le croient alors, & se flattent de la chimérique espérance de passer leurs jours sans tomber entre les pattes du monstre, à l'exemple de quelque vieille Vestale leur tante ou leur cousine. Mais quand elles ont passé le troisième lustre, & qu'elles commencent à considérer l'avenir, elles pensent avec chagrin que vu le grand nombre de ces monstres qui les environnent, qui fourmillent dans le Monde, & qui se présentent sans cesse à elles sous différentes figures & sous des noms divers, il leur sera comme impossible de s'en garantir. Lorsque ledit monstre se met à leur poursuite (ce qui n'arrive guères qu'après qu'elles ont passé la seconde année climatérique) elles voient alors la témérité de leurs projets, & songent à d'autres voies pour se

garantir du danger. Elles prennent alors le parti de se rendre aimables à ses yeux, & de lui plaire, afin de lui ôter par ce moyen l'envie de leur nuire. Elles y réussissent, mais en s'apprivoisant avec lui, elles perdent l'idée de sa férocité, & se hazardent à lui parler, le trouvant tout autre qu'on le leur avoit dépeint; elles se plaisent à faire des épreuves de sa douceur, de sa tendresse, & de sa complaisance, jusqu'à ce qu'elles passent, par une foiblesse attachée à la Nature humaine, d'un excès à un autre, avec la même promtitude qu'un oiseau vole de branche en branche. Enfin l'amour prend la place que la crainte occupoit auparavant. Mais comme l'enfant qu'on élève dans la frayeur de ces riens, qu'on nomme spectres, retient jusqu'à la mort une espèce de crainte de ces êtres imaginaires, malgré la conviction de leur impossibilité; de-même les Filles, quoique convaincues par leur propre expérience que l'animal est fort traitable, ne laissent pas de le traiter toujours comme un animal à fuir, & de l'éviter, pour se garantir de la critique de leurs compagnes, qu'elles entendent déclamer contre lui; de-sorte que plus elles l'aiment, plus elles crient haut, afin d'éblouir le Public, & de lui persuader qu'elles ont une entière aversion pour lui. En voulant ainsi tromper les autres, elles parviennent à la fin à se tromper elles-mêmes, & croient souvent qu'elles haïssent à la mort celui qu'elles aiment avec la plus vive passion. Lady *Booby* étoit dans ce cas. Au commencement elle avoit aimé JOSEPH

sans le savoir; & dans la suite, s'étant apperçue de son amour, elle crut l'aimer bien moins qu'elle ne l'aimoit en effet. Depuis l'arrivée de PAMÉLA chez elle (ce qui l'avoit fait paroître à ses yeux sous une figure honnête) elle avoit conçu, sans le savoir, un dessein, que l'amour lui eût encore déguisé longtems, si un songe ne lui eût dévoilé le mystère.

Dès qu'elle fut en état d'être vue, elle fit appeller son neveu, & lui ayant fait de grands complimens sur son choix. „ Vous voyez, „ continua-t-elle, par la complaisance que „ j'ai eue pour vous, en admettant JOSEPH „ à ma table, que je regarde les ANDREWS, „ non seulement comme vos parens, mais „ presque comme les miens, puisque vous „ vous êtes allié avec eux. Vous avez rai„ son de vouloir les élever le plus que vous „ pourrez. Ainsi vous devriez dissuader „ JOSEPH de son mariage; parce que cela ne „ peut qu'étendre la bassesse & la pauvreté „ de sa famille. Au-lieu qu'en lui achetant „ quelque emploi honorable, vous le met„ trez en état de profiter des dons que la „ Nature lui a prodigués, pour se procurer „ quelque parti plus avantageux."

Mr. *Booby* goûta cet avis, & à son retour dans l'appartement de PAMÉLA, où il trouva JOSEPH, il lui parla en ces termes. „ La ten„ dresse, mon cher JOSEPH, que je ressens „ pour PAMÉLA mon épouse, s'étend à son „ frère, & à toute sa famille, que je consi„ dère autant que s'ils étoient mes égaux. Je „ crois que vous en êtes convaincu. Pardon-

„ nez donc à mon amitié, qui m'oblige à
„ vous parler sur un sujet qui peut vous fai-
„ re quelque peine: mais votre propre inté-
„ rêt le demande; & si mon amitié vous est
„ chère, je vous conjure, ou plutôt j'exige
„ que vous rompiez vos engagemens avec une
„ fille qui ne vous convient point, étant mon
„ beaufrère. Je prévois la répugnance que
„ vous aurez à m'accorder cette preuve d'a-
„ mitié, mais par la suite vous me remercie-
„ rez de ma sévérité. J'avoue que votre Mai-
„ treſſe est charmante, mais la beauté toute
„ nue ne suffit pas pour faire un mariage heu-
„ reux. Je vous assure, Monsieur, repondit
„ JOSEPH, que c'est la moindre des perfections
„ de cette aimable Fille; car je ne connois
„ aucune vertu dont elle ne soit douée.
„ Pour ses vertus, reprit Mr *Booby*, vous ne
„ pouvez en être le juge; mais vous trouve-
„ rez parmi les femmes d'un plus haut rang
„ de quoi vous en consoler. Je me propose de
„ vous mettre en état de les connoître, à
„ moins que votre obstination ne vous porte
„ à vous engager malgré moi dans un maria-
„ ge qui me déplairoit beaucoup, & qui cha-
„ grineroit extrêmement vos parens, en leur
„ ôtant la douce espérance de vous voir faire
„ une figure avantageuse dans le Monde. Je
„ ne puis croire, répliqua JOSEPH, que mes
„ parens soient en droit de sacrifier mon bon-
„ heur à leur ambition. D'ailleurs que di-
„ roit-on de moi, si l'élevation de ma sœur
„ me remplissoit d'un orgueil assez sauvage
„ pour me faire mépriser mes égaux? Non,
„ Monsieur, ajouta-t-il, je ne romprois pas

„ avec ma chère *Fanny*, quand même je ſe-
„ rois en état de l'élever auſſi haut que vous
„ avez fait ma ſœur. " Votre ſœur & moi,
„ répondit Mr. *Booby*, nous vous ſommes
„ obligés de la comparaiſon. Cependant vo-
„ tre *Fanny* ne doit pas aſſurément être com-
„ parée à PAMELA, ne poſſédant ni ſes char-
„ mes, ni ſon eſprit. Mais puiſque vous me
„ rappellez ce que j'ai fait en faveur de PA-
„ MÉLA, ſachez que mon rang & ma fortu-
„ ne m'ont laiſſé la liberté de faire un choix.
„ C'auroit été une foibleſſe de me refuſer cet-
„ te ſatisfaction; mais c'eſt une extravagan-
„ ce dans un homme de votre ſorte, de vou-
„ loir pareillement vous ſatisfaire. „ Ma for-
„ tune me laiſſe la même liberté, répliqua
„ JOSEPH. J'adore *Fanny*, elle m'aime; j'ai
„ des bras & des forces pour cultiver la terre,
„ afin de la ſoutenir ſelon l'état où elle eſt
„ née, & dont elle eſt contente. „ Ah! mon
„ cher frère, s'écria PAMÉLA, vous avez
„ tort, & Monſieur a raiſon. Papa & Maman
„ ſeront bien fâchés de voir que vous voulez
„ abaiſſer notre famille, après ce que mon
„ cher Maître a fait pour l'élever. Vous fé-
„ riez bien mieux d'implorer la grace divine
„ contre votre paſſion, que de la nourrir au
„ préjudice de votre gloire; &..... Vous
„ badinez ma ſœur, dit JOSEPH en l'inter-
„ rompant. Que prétendez-vous dire avec
„ votre grace divine, & ma gloire? *Fanny* eſt
„ notre égale apparemment. " Elle étoit au-
„ trefois la mienne, répondit gravement ſa
„ ſœur; mais je ne ſuis plus PAMÉLA AN-

„ DREWS: je suis la femme d'un Gentilhom-„ me, & comme telle, d'un rang bien au-„ dessus du sien. J'espère, avec l'assistance „ de la grace, me préserver de l'orgueil, & „ ne jamais me méconnoître." On vint alors les avertir que le déjeuné étoit prêt. Ainsi finit la conversation, sans qu'aucun d'eux en fût satisfait.

Pendant ce tems-là *Fanny* étoit à se promener dans une avenue du château, où elle attendoit JOSEPH, qui lui avoit promis de l'y joindre, dès qu'il pourroit se dérober de la compagnie. Elle avoit vécu aux dépens d'ADAMS depuis son retour au village, étant sans argent; ce qui l'embarrassoit extrêmement, & la jetta dans une triste rêverie, dont elle fut tirée par un jeune homme à cheval, qui lui demanda si c'étoit là le château de *Booby*. Il le savoit bien, mais il fit semblant d'en douter, pour avoir occasion de lui parler, afin de voir si son visage répondoit à la délicatesse de sa taille. Il en fut si frappé, dès qu'elle eut levé les yeux sur lui, qu'il se jetta à bas de son cheval, en protestant qu'il n'avoit jamais rien vu de si beau, & qu'il vouloit l'embrasser. Elle le pria de ne la pas insulter, & lui accorda cependant avec politesse la légère faveur qu'il avoit demandée; mais voyant qu'il vouloit quelque chose de plus, elle le repoussa si rudement, qu'il lâcha prise quoiqu'il la tînt dans ses bras. Ce jeune homme, qui n'étoit rien moins qu'un *Hercule*, tout hors d'haleine d'avoir lutté contre elle, remonta à cheval, & ayant laissé ordre à son valet de chambre de rester avec elle, pour

lui offrir de l'entretenir à *Londres*, & de lui donner un équipage si elle vouloit se donner à lui, il lui souhaita le bon jour, & s'avança vers le château.

Son Agent, habile Négociateur de *Cythère*, employa tout son art sans pouvoir réussir. A la fin le Ministre abandonna les intérêts de son Maître pour les siens, & lui proposa de l'épouser. „ Quoique je sois valet de „ chambre, lui dit il, j'ai du bien, je vous „ l'offre, il ne tient qu'à vous d'en être la „ maîtresse sans blesser votre vertu. Car je „ suis prêt à vous épouser, si vous voulez „ m'accepter pour époux." Elle répondit que non seulement lui, mais son Maître, ou le plus riche Seigneur du Royaume, l'en prieroient envain. Voyant que la flaterie étoit inutile, ce malheureux échauffé par la vue de tant de charmes, l'attaqua autrement, mais avec bien plus d'insolence & de vigueur que son Maître. Dans le fond la beauté de cette Fille auroit tenté le plus austère des anciens Philosophes, ou le Dévot le moins suspect de notre siècle. *Fanny* se défendant courageusement étoit presqu'épuisée, quand le bon Génie des vertueux Amans envoya son Héros, son cher JOSEPH, à son secours. A la vue d'un combat où il étoit si intéressé, plus prompt que l'éclair, il s'élance sur le Ravisseur, dans le tems qu'il lui arrachoit son fichu, & il lui assène un coup de poing à l'endroit du cou où un nœud coulant auroit été fort bien placé; ce qui le fit chanceler. Cependant ce miserable quitta *Fanny* pour se venger; mais avant que de porter son coup, il en reçut un second, qui auroit été peut-être

le dernier qu'il auroit reçu de ſa vie, s'il s'étoit adreſſé, ſelon l'intention de JOSEPH, au milieu de la poitrine; mais le valet de chambre en voulant le parer, leva la main de ſon ennemi; deſorte que le coup étant ſeulement appliqué ſur le viſage, ne lui fit ſauter que trois dents. Réſolu de ne point ménager ſon antagoniſte, & irrité par la douleur, l'intrépide valet de chambre adreſſa un coup formidable à JOSEPH, qui le para, & qui en même tems riſpoſta avec tant de bonheur, qu'il coucha ſon ennemi ſans mouvement ſur le champ de bataille. Ce coup décida la victoire, cependant JOSEPH ſaignoit beaucoup du nez.

Fanny voyant ſon ſang couler, appella le Ciel & la Terre à ſon ſecours; mais JOSEPH arrêta ſes cris, en l'aſſurant qu'il n'étoit point bleſſé. Elle ſe jetta tout de ſuite à genoux, pour remercier le Ciel, non ſeulement de ce qu'il avoit fait JOSEPH l'inſtrument de ſa délivrance, mais auſſi de ce que la victoire qu'il venoit de remporter ne lui coutoit pas plus cher. Elle alloit lui eſſuyer le viſage, quand elle vit le Raviſſeur qui ſe levoit de terre. JOSEPH ſe tournant vers lui: „ As-tu ton compte? lui dit-il. Oui, répondit l'autre, car „ je crois que je me ſuis battu contre le diable: ſi j'avois ſu que cette fille eût un ſi „ bon champion, je me ſerois bien gardé de „ l'attaquer.”

Quand le combat fut fini par la retraite du vaincu, *Fanny* pria inſtamment JOSEPH de retourner avec elle chez Mr. ADAMS, pour ne la plus quitter. Cette propoſition lui étoit trop agréable pour qu'il la refuſât, ſuppoſé

qu'il eût été dans ce moment-là maître de ſa langue. Le Lecteur doit ſe ſouvenir que le Raviſſeur avoit arraché le fichu de *Fanny*, deſorte que ſa gorge étant à découvert, charmà tous les ſens de ſon Amant & le rendit immobile. Il a proteſté depuis devant pluſieurs perſonnes, que cet original ſurpaſſoit toutes les ſtatues qu'il avoit jamais vues, étant en effet plus propre à charmer un Sculpteur, qu'à lui inſpirer le deſſein de l'imiter. Cette Fille modeſte, que le plus ardent été n'avoit jamais forcée de découvrir ſa gorge, (ce qui occaſionnoit peut-être la blancheur éblouiſſante de cette partie de ſa peau) étoit reſtée fort longtems la gorge nue en préſence de ſon Amant. La crainte dont elle avoit été ſaiſie à la vue d'un ſang ſi précieux qu'elle voyoit couler, l'avoit empêchée de faire réflexion ſur elle-même; juſqu'à ce que le voyant immobile devant elle, & les yeux fixés ſur ſon ſein, elle ſe ſouvint que ſon fichu n'y étoit plus. Un rouge vif, effet de ſa pudeur, ſe répandit à l'inſtant ſur ſon front, & gagna même ſa gorge qu'elle couvrit auſſi-tôt. JOSEPH voyant qu'elle ſouffroit, ſe priva d'un ſi cher objet, en détournant les yeux, de peur d'augmenter ſon trouble. Jugez, Lecteur, ſi ſa paſſion étoit digne d'être appellée un véritable amour.

Fanny guérie de ſa honte, & JOSEPH du chagrin de l'avoir cauſée, ils ſe mirent l'un & l'autre en marche vers le Presbytère, & pendant le chemin elle renouvella la prière qu'elle lui avoit déjà faite; ce qui lui fut ac-

cordé avec une joie parfaite, par celui qui y gagnoit plus qu'elle.

CHAPITRE VIII.

Dialogue entre Monsieur & Madame ADAMS, JOSEPH & FANNY.

DAns l'instant qu'ils frapperent à la porte du Presbytère, le Ministre & sa femme venoient de finir un assez long entretien, dont nos deux Amans étoient le sujet. Madame ADAMS avoit l'intérêt de ses enfans si fort à cœur, qu'elle croyoit licites & même louables toutes les manières de leur faire du bien. Elle espéroit depuis plusieurs années, que sa fille aînée auroit un jour l'honneur de succéder à la charge que Mademoiselle *Slipslop* occupoit, & de faire, par la protection de Lady *Booby*, son second fils Commis à la visite des caves. Des espérances si flatteuses lui tenoient au cœur, & elle enrageoit de voir la droiture inflexible de son scrupuleux mari sur le point de les détruire, en irritant Lady par l'appui qu'il donnoit à *Fanny*. „ Tout „ honnête homme, lui disoit-elle, doit avoir „ soin de sa famille, préférablement à toute „ autre considération. Vous avez six enfans „ à pourvoir; voilà de l'ouvrage autant qu'il „ vous en faut, sans vous embrouiller la tê„ te des affaires d'autrui. Vous ne cessez de „ nous rebattre les oreilles, quand vous êtes

„ dans votre chaire, de la soumission qu'il faut
„ avoir pour les Supérieurs : ne devriez-vous
„ pas rougir de nous donner un exemple du
„ contraire ? Si Lady a tort, tant pis pour
„ elle ; son péché ne nous nuira ni dans ce
„ Monde, ni dans l'autre. *Fanny* a été éle-
„ vée chez elle ; qui d'elle ou de vous doit
„ mieux la connoître ? Si elle s'étoit bien
„ conduite tandis qu'elle étoit au château,
„ Lady ne la haïroit pas tant. Vous êtes
„ porté pour elle, parce qu'elle est jolie.
„ Mais les jolies filles souvent ne valent rien ;
„ celui qui les a faites, a fait aussi les laides ;
„ & quand une femme a de la vertu,
„ peu importe de quelle figure elle est. Ainsi
„ pour peu que vous soyiez sage, vous ferez
„ ce que Lady vous demande, en refusant
„ de publier le troisième ban ".

Tous ces argumens furent perdus. Le Ministre qui persistoit dans la résolution de faire son devoir sans s'embarasser des conséquences, alloit lui répondre, si elle l'eût permis. Mais cette Femme, qui croyoit son mari assez privilégié, de ce qu'il pouvoit parler pendant deux heures consécutives tous les Dimanches sans qu'elle osât le contredire, ne vouloit qu'il parlât chez lui que quand elle seroit lasse de parler. Selon les apparences, elle auroit poursuivi son sermon, si JOSEPH & *Fanny* ne fussent alors entrés dans la salle, où la table étoit mise, avec un plat de choux au lard pour le déjeuné. Madame ADAMS les salua froidement. Des gens plus rafinés y auroient fait attention : mais son air chagrin ne fut remarqué de personne ; car la cordialité

de ſon mari attiroit les reſpects, la reconnoiſſance, & toute l'attention de nos deux Amans. Mr. ADAMS les pria de ſe mettre à table, puis il deſcendit à ſa cave, pour tirer un broc d'une liqueur très rafraîchiſſante, qu'il appelloit de la bière, quoique ce ne fût qu'une eau colorée. On lui en avoit la même obligation que ſi c'eût été d'excellente bière, puisque c'étoit la meilleure boiſſon qu'il eût. JOSEPH lui rendit compte de la converſation qu'il venoit d'avoir avec Mr. *Booby* & ſa ſœur PAMÉLA, touchant *Fanny*; enſuite il lui conta l'avanture du valet de chambre, en ajoutant qu'il ne pouvoit qu'appréhender quelque ſuite fâcheuſe pour elle, s'il ne lui étoit pas uni au plutôt. „ Permettez-moi, Monſieur, „ ajouta t-il, d'aller chercher une diſpenſe „ du troiſième ban, j'emprunterai l'argent „ néceſſaire pour l'obtenir. Vous ſavez com„ me je penſe à ce ſujet, répondit Mr. A„ DAMS: dans quelques jours une diſpenſe „ vous ſera inutile. Mais, mon cher JO„ SEPH, je crains que votre impatience „ n'ait plus de part à votre deſſein, que „ vos prétendues appréhenſions. Comme „ ce deſſein tire ſon origine de l'un ou de „ l'autre, il faut que je vous faſſe l'analyſe „ de tous les deux, chacun ſelon ſon rang; „ Pour le premier motif, nommément l'im„ patience, ſachez, mon cher fils, que ſi „ vous ne prenez cette Vierge pour épouſe, „ que dans la vue de ſatisfaire votre appétit „ charnel, vous péchez grièvement. Le ma„ riage fut inſtitué pour un uſage plus no„ ble, comme vous l'apprendrez par un Ser-

„ mon

mon que j'ai composé pour le jour que vous devez être uni avec elle Je vous aime tant, que si vous êtes sage, je vous ferai present du Sermon, où je démontre que l'on ne doit avoir aucun égard au sang ou à la chair dans ces occasions Je prens mon texte dans l'Evangile de *Saint Matthieu* V 28. où l'on trouve ces mots, *Si un homme regarde une femme pour la convoiter*, &c. En vérité tous ces appétits & toutes ces convoitises doivent être déracinés, ou au moins réprimés, avant que le vase mérite d'être consacré. Se marier avec des vues si criminelles, est une prostitution d'une cérémonie toute sainte & toute Chrétienne; prostitution qui attire toujours la colère céleste sur ceux qui s'en rendent coupables. Si l'empressement que vous témoignez vient de l'impatience, vous devez donc la réprimer. Pour votre crainte, dont je fais mon second point, elle est criminelle aussi, parce qu'elle est une preuve que vous n'avez point la confiance qu'un Chrétien doit avoir en celui qui veille sans cesse sur nous, & qui conduit tout ce qui nous regarde à une bonne fin, tant que nous sommes soumis à ses volontés. Il nous protégera contre nos ennemis, & fera avorter tous leurs desseins, si nous mettons notre confiance en lui: peut être même qu'il changera leur cœur. Au-lieu de prendre des précautions, ou de recourir à des moyens illicites pour nous garantir d'un malheur, nous devons plutôt nous mettre

» en prières, bien sûrs d'obtenir ce qui nous » est le plus utile. Si un accident nous arri- » ve, il ne faut point se désespérer, mais » nous soumettre aux decrets de la Providen- » ce; & ne jamais nous attacher à rien dans » ce Monde assez fortement, pour ne le pou- » voir quitter sans regret. Vous êtes jeune & » sans expérience, je suis plus âgé & j'ai » beaucoup vu. Toutes les passions poussées » à l'excès sont des crimes; l'amour même, » s'il n'est subordonné au devoir, nous le fait » oublier. Si *Abraham* avoit aimé *Isaac* jus- » qu'à refuser de le sacrifier, ne le blâme- » rions-nous pas? Je sai, mon cher JOSEPH, » que vous êtes doué d'excellentes qualités, » c'est pourquoi je vous aime; mais votre » ame est commise à mes soins, il faut que » j'en réponde. Ainsi je ne puis en conscien- » ce vous voir faire une faute, sans vous » en avertir. Vous vous abandonnez trop à » votre passion; desorte que si Dieu vous » ôtoit *Fanny*, je crains fort que vous ne » puissiez la lui céder de bonne volonté. Ce- » pendant, croyez-moi, un Chrétien ne doit » jamais s'attacher tellement à quoique ce » ce soit, ni à aucun objet quel qu'il puis- » se être, que si la Providence l'en prive, » il ne puisse se la voir enlever sans murmu- » re, sans plainte, sans chagrin; parce qu'il » doit se conformer en tout à la volonté du » Seigneur, sans ressentir la moindre altéra- » tion dans son ame."

Mr. ADAMS fut interrompu au milieu de son discours, par un Voisin qui vint lui di- re, que son second fils étoit noyé. A cette

nouvelle Mr. ADAMS garda un morne ſilence pendant quelques inſtans, puis il ſe mit à faire des hurlemens épouvantables. JOSEPH touché de cet accident, ſe mit à lui dire la plupart des choſes qu'il avoit retenues du Sermon qu'il venoit de lui faire. Le Vicaire étoit ennemi des paſſions, & ne prêchoit jamais ſans exagérer la facilité qu'on trouve à les vaincre, par les ſecours de la Grace & de la Raiſon. Mais il n'entendoit plus alors la voix de l'Evangile, & il trahiſſoit ſa propre Morale. „ Mon fils, mon fils, s'écria-t-il, „ en interrompant JOSEPH, n'entreprenez „ point ce qui eſt impoſſible. Si c'étoit quel„ qu'autre de mes enfans, je le ſupporterois „ patiemment; mais celui-ci, l'unique con„ ſolation de ma vieilleſſe, mon bijou, l'eſ„ poir de mes cheveux gris! . . . . . Pauvre „ enfant, on t'arrache à la vie avant que tu „ en aies joui! Ah! le cher Ange, le meil„ leur naturel, le caractère le plus doux, ai„ mable enfant, qui ne m'a jamais offenſé! „ Ce matin, je lui ai donné la première leçon „ de *Quæ genus &c.* Voilà ſon Livre: Hélas! „ mon fils, tu n'en as plus beſoin. Il eût „ été un homme ſavant, une lumière de l'E„ gliſe. Tant d'eſprit & tant de bonté ne ſe „ ſont jamais rencontrés dans un enfant ſi „ jeune. . . . . Ah qu'il étoit beau! s'écria „ la mère, qui revenoit d'un évanouiſſement „ entre les bras de *Fanny*. Mon pauvre cher „ *Jamot*, je ne te reverrai plus! Ah jamais, „ je ne dois le revoir mon aimable *Jamot*, „ ajouta le père! Pardonnez-moi, interrompit JOSEPH, vous le reverrez; mais dans une

„ meilleure place, où vous ne vous sépare-
„ rez plus."

Le Ministre n'entendit point ce que JOSEPH disoit, ou du moins il n'y fit pas attention, puisqu'il continua ses gémissemens plus fort qu'auparavant. A la fin il demanda où étoit le corps de ce cher enfant. Je veux le voir, dit-il, en s'avançant vers la porte; mais à peine l'eut-il ouverte, qu'il vit son fils courir vers lui en bonne santé, quoique fort mouillé. Celui qui avoit donné une allarme si fâcheuse, étoit apparemment de ces gens qui se plaisent à porter de mauvaises nouvelles. Ayant vu l'enfant tomber dans la rivière, il eut plus d'empressement pour en informer son père, que pour le secourir. Il fut tiré de l'eau par ce même Porte-balle *Irlandois* qui avoit payé pour Mr. ADAMS chez l'hôte peu charitable. La joie du pauvre Ministre devint aussi extravagante, que son chagrin l'avoit été quelques instans auparavant. Il embrassa mille fois ce cher enfant, dansant & sautant comme un insensé, & le tenant entre ses bras. Mais dès qu'il reconnut l'*Irlandois*, il lâcha son fils pour l'aller accabler de caresses, sur-tout quand il eut appris le nouveau service qu'il venoit de lui rendre. Que ces embrassemens étoient sincères & délicieux! Ils ne ressembloient pas à ces démonstrations d'amitié & de bienveillance que se donnent réciproquement des gens de Cour, qui voudroient s'étouffer en s'embrassant, s'il étoit possible: ce n'étoient pas non plus de ces caresses politiques & intéressées, que l'on fait à quelqu'un dont on attend des bienfaits

ou des ſervices. Tels ne ſont pas aſſurément les complimens qu'un cadet fait à ſon aîné ſur la naiſſance d'un fils. ADAMS & le pauvre *Irlandois* s'embraſſerent avec une joie vive & pure, inconnue aux cœurs corrompus du ſiècle.

Quand tout fut calme, ADAMS tira JOSEPH à l'écart, pour finir ſon exhortation. „ Non „ JOSEPH, lui dit-il, il faut te rendre maître „ de tes paſſions, ſi tu veux être heureux. „ Il eſt plus facile, à ce que je vois, inter- „ rompit le judicieux JOSEPH, de conſeiller „ que de pratiquer. Vous n'avez point pa- „ ru être le maître de vous-même, ſoit à „ la nouvelle de la mort de votre fils, ſoit „ quand vous avez été enſuite détrompé. „ Mon garçon, reprit ADAMS en hauſſant le „ ton, il ne t'appartient point d'enſeigner „ mes cheveux gris. Tu ignores ce que c'eſt „ que la tendreſſe paternelle, attens que tu „ ſois père pour en juger. Nul homme n'eſt „ obligé de faire l'impoſſible; & la mort „ d'un enfant eſt un de ces grands malheurs, „ où il eſt permis de s'affliger ſans modéra- „ tion. Et ſi j'aime ma Maîtreſſe, reprit „ JOSEPH, autant que vous aimez votre fils, „ ſa perte doit m'affliger également. Cet a- „ mour-là eſt frivole, repartit ADAMS, il „ tient de la chair. Il eſt permis d'aimer ſa „ femme, répondit JOSEPH, & de l'aimer de „ toute ſon ame. Un homme doit aimer ſa „ femme ſans doute, repliqua le Miniſtre, „ mais il doit l'aimer avec prudence & mo- „ dération. Je pécherai donc indubitable- „ ment, répartit JOSEPH; car je l'aimerai fu-

„ rement avec une paſſion qui ne s'accorde-
„ ra jamais avec la modération. Vous par-
„ lez comme un enfant, & même comme
„ un imbécille, dit ADAMS..... Non, c'eſt
„ vous-même qui parlez comme un ſot, in-
„ terrompit Madame ADAMS, qui écoutoit
„ à la porte. Aſſurément, mon ami, vous
„ ne voudriez pas nous faire accroire qu'un
„ homme puiſſe trop aimer ſa femme. Si
„ je croyois que vous euſſiez fait un Ser-
„ mon là-deſſus, je le chercherois par toute
„ la maiſon pour le jetter au feu. Pour moi,
„ ſi je n'avois été perſuadée que vous m'ai-
„ miez autant que vous pouviez, je vous
„ aurois haï & mépriſé. Voilà une belle
„ doctrine vraiment que vous prêchez-là?
„ Eſt-ce qu'une femme n'eſt pas en droit
„ d'exiger de ſon mari tout autant d'amour
„ qu'il eſt capable d'en avoir? Ce n'eſt qu'un
„ malheureux pécheur, s'il refuſe de le lui
„ prouver. Ne promet-il pas de l'aimer, de
„ la chérir, & de la conſoler, avec je ne
„ ſai quoi encore de plus? Je m'en ſouviens
„ encore, comme ſi j'avois été mariée hier
„ au ſoir, & je ne veux jamais l'oublier. Ce
„ qu'il y a de plus extraordinaire encore, a-
„ jouta-t-elle, eſt que vous prêchez contre
„ votre propre pratique? car vous m'avez
„ toujours chérie & aimée tant que vous
„ avez pu. Pourquoi mettre de la méchan-
„ ceté dans la tête de ce Jeune-homme? Ne
„ le croyez pas, Mr. JOSEPH, aimez votre
„ femme de toute votre ame & de tout vo-
„ corps." Un coup violent dont la porte re-

tentit en ce moment, suspendit ce flux de paroles, & annonça la scène qui suit.

CHAPITRE IX.

Visite rendue par Lady BOOBY *& sa Compagnie à Mr.* ADAMS.

MYLORD *Fanfreluche*, en arrivant au château, avoit conté devant Lady *Booby*, qu'il avoit rencontré une charmante fille dans l'avenue, & avoit vanté tellement sa beauté, que Lady, qui reconnut *Fanny* au portrait que Mylord en fit, le soupçonna d'en être devenu amoureux; ce qui lui fit imaginer le dessein de lui procurer l'occasion de la revoir, dans l'espérance que les beaux habits & les présens de Mylord pourroient lui faire abandonner JOSEPH. Pour réussir elle proposa une partie de promenade avant que de se mettre à table, & elle conduisit insensiblement la compagnie du côté de la maison d'ADAMS. Voulez-vous, leur dit-elle, que je vous fasse voir un ménage des plus bizarres, un vieux fou de Ministre, qui avec quatre ou cinq cents francs de revenu, fait vivre une femme & six enfans? Je vous assure aussi, ajouta-t-elle en riant, que dans toute la Paroisse il n'y a pas une famille aussi déguenillée. On accepta la proposition, & Mylord avec sa canne frappa à la porte, comme nous venons de dire, dans le mo-

ment que Madame ADAMS chapitroit son mari. Toute la famille d'ADAMS fut effrayée de ce coup; mais le Ministre, sans s'étonner, courut ouvrir la porte, & Lady avec sa suite entra dans la maison, où elle fut reçue de Madame ADAMS avec une centaine de révérences, & de son mari avec autant de courbettes. Il dit à Lady, qu'il étoit confus de l'honneur qu'elle lui faisoit. „ Vous m'a-„ vez surpris bien en désordre, ajouta la „ femme; mais votre Grandeur voudra bien „ me pardonner, puisque je ne m'attendois „ pas à l'honneur que je reçois." Le Ministre, quoiqu'en bonnet de nuit, s'amusa moins à faire des excuses, que les honneurs de chez lui. Il présenta son fauteuil de bois à Lady, & des tabourets de même étoffe aux autres, en leur disant qu'il étoit charmé de les voir dans sa pauvre chaumière: *Non mea renidet in domo lacunar*, s'écria-t-il, en s'adressant au Mylord, qui lui demanda si c'étoit du *Gallois* qu'il parloit; il ajouta que pour lui il n'y entendoit rien. Le bon-homme le regarda, & ne répliqua point.

Mylord *Fanfreluche* étoit un jeune-homme, haut de quatre piés & demi, portant ses cheveux, ou plutôt un faux tour, que nous n'oserions nommer perruque, de peur de l'offenser. Il avoit le visage pâle, le corps fluet, les épaules rondes & étroites, la jambe mince & tant soit peu de travers, & sa démarche ressembloit un peu à celle d'un Pie. Pour les agrémens de son esprit, ils étoient proportionnés à ceux de son corps. Il n'étoit pas sans science; il prononçoit quelques mots *François*, & chantoit exécrablement

quelques [illegible]ns *Italiennes*. Il avoit trop vécu dans le Monde pour être timide, & trop fréquenté la Cour pour être fier. Loin d'être avare, il étoit prodigue, mais nullement libéral: il dépensoit beaucoup, & ne donnoit jamais rien. Il aimoit les femmes à l'excès, & sa passion se trouvoit satisfaite, dès qu'elles perdoient leur réputation; ses amis disoient cependant qu'il ne les mettoit que rarement dans le cas de mériter qu'on soupçonnât leur chasteté. Il étoit ennemi des querelles, puisque sa colère s'appaisoit, dès que celui qui l'avoit causée parloit plus haut que lui.

Voilà la négative de son caractère, en voici l'affirmative. En possession d'un bien immense, l'appas d'une charge de peu d'importance l'avoit rendu l'esclave d'un certain homme qui exigeoit de lui des soumissions basses, une obéissance aveugle, & un respect qui alloit jusqu'à souffrir ses caprices & ses mépris, sans oser sourciller. Pour ce Patron, il sacrifioit son honneur, sa probité, & sa Patrie. Du reste la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, le rendoit l'impitoyable censeur de tout le Genre-humain. Tel étoit le petit animal bipède, qui suivit en sautant Lady *Booby* dans la maison du pauvre Ministre.

ADAMS & sa compagnie s'éloignerent du feu, pour y placer les étrangers: mais Lady, au-lieu d'être sensible à ces politesses, se tourna vers Mr. *Booby*, en disant, *quale bestia qual' animale!* Puis voyant *Fanny* à côté de JOSEPH, elle demanda à Mylord, s'il ne la trouvoit pas jolie. „ Foi de Seigneur, ré-

„ pondit-il, c'eſt la même que j'ai rencon-
„ tré. Je ne vous croyois pas de ſi bon goût,
„ répartit Lady. Ah! ah! reprit Mylord,
„ c'eſt parce que je ne vous trouve point
„ belle. Quelle folie! répliqua Lady; j'ai été
„ toute ma vie l'objet de votre averſion. A-
„ verſion! répartit le petit-maître, de l'aver-
„ ſion d'un viſage comme celui-là! Ma chè-
„ re Lady, croyez-moi, il faut être au-
„ tre que vous n'êtes, pour parler d'aver-
„ ſion; allez, allez, connoiſſez-vous mieux.
„ Et puis avec un éclat de rire il ſe tourna
„ du côté de *Fanny*."

Madame ADAMS, qui ſe tuoit de faire des civilités à cette illuſtre compagnie, les engagea à s'aſſeoir à la fin, & voyant ſon fils tenir ſon coin auprès du feu pour achever de ſe ſécher, elle le gronda pour le faire retirer. Ce que Lady ne voulut point permettre; au contraire elle fit force complimens au Miniſtre ſur la beauté de cet enfant, lui diſant que c'étoit ſon portrait. Et lui voyant un Livre à la main, „ Sait-il lire déjà, deman-
„ da-t-elle? Oui, Madame, répondit A-
„ DAMS, il ſait même un peu de *Latin*, il
„ commence *Quæ genus*. „ A quoi ſert vo-
„ tre *qui genius*, répartit-elle? Je veux l'en-
„ tendre lire. *Lege*, Jannot, *lege*, dit A-
„ DAMS. L'enfant ne répondit rien, mais
„ voyant que ſon père lui faiſoit un ſigne,
„ il lui dit qu'il ne ſavoit pas ce que ces
„ mots vouloient dire. Comment donc, dit
„ le père, que veut dire *lege*? Dans l'im-
„ pératif *legito*, n'eſt-ce pas? Oui mon père,
„ répartit *Jannot*; Et quoi encore, demande

„ père? *Le*..... *le*..... *lege*, répondit „ l'enfant. Fort bien, dit ADAMS, & que „ veut dire *lego*? Je n'en ſai rien, répartit „ *Fanny*. Quoi vous n'en ſavez rien, dit „ le Miniſtre tout en colère! Votre *Latin* eſt „ donc reſté dans la rivière? Comment di- „ tes-vous *lire* en *Latin*? En *Latin*, mon pè- „ re, répondit le fils? C'eſt..... c'eſt, „ *le*..... *lego*. Et que veut dire *lego*, de- „ manda le Miniſtre? Ça veut dire *lire*, ré- „ pondit l'enfant. Voilà un joli garçon: ah „ mon fils que tu deviendras ſavant, ſi tu „ veux t'en donner la peine, dit ADAMS! „ Je vous aſſure, Madame, ajouta-t-il, cet „ enfant qui n'a que neuf ans, a déjà paſſé „ ſon *Propria quæ manibus*. Allons *Fannot*, „ liſez pour ſa Grandeur. Lady l'en pria „ derechef, pour amuſer ADAMS tandis que „ Mylord entretenoit *Fanny*. Ainſi *Fannot* „ lut ce que le Lecteur lira avec lui dans „ l'autre Chapitre. "

CHAPITRE X.

Hiſtoire de deux Amis, pour ſervir de leçon à ceux qui entreprennent de mettre la paix dans le ménage d'autrui.

LEonard & Paül. . . . (liſez *Paul*; c'eſt une diphtongue, dit ADAMS. „ Laiſ- „ ſez lire l'enfant ſans l'interrompre, s'écria „ Lady, vous m'impatienterez. " Alors *Fan-*

not continua.) *Léonard* & *Paul* étoient amis depuis leur enfance, & ſi attachés l'un à l'autre, qu'une longue abſence, pendant laquelle ils ne s'écrivirent aucune lettre, ne diminua point leur attachement mutuel. Au bout de quinze ans que *Léonard* avoit paſſés dans les *Indes Orientales*, & *Paul* dans le ſervice du Roi & de ſa Patrie, ils ſe rejoignirent avec une joie réciproque, quoique dans un état bien différent. *Léonard* étoit riche de deux millions, & *Paul* n'étoit encore que Lieutenant d'Infanterie, & ſans un ſou.

Le Régiment où étoit *Paul*, fut envoyé en quartier d'hiver aux environs d'un château que *Léonard* venoit d'acheter, & où il s'étoit établi depuis peu. Celui-ci, à qui on avoit donné la charge de Commiſſaire-Général, en allant à la ville pour aſſiſter à l'aſſemblée qui ſe fait tous les quarante jours dans chaque Province, y rencontra ſon ancien ami, que quelques affaires du Régiment forçoient d'avoir recours au Commiſſaire. *Paul* ne reconnut point ſon cher *Léonard*, tant il étoit changé depuis un tems ſi conſidérable. Mais *Léonard*, dès l'inſtant qu'il le vit, ſe ſentit ſi ému, qu'il ſe leva avec précipitation pour aller l'embraſſer. *Paul* fut ſurpris de ſe voir accablé de careſſes par un inconnu; mais peu de mots ſuffirent pour éclaircir ce myſtère, & pour lui faire partager la joie de *Léonard*. Ce qui répandit un ſentiment de tendreſſe dans l'ame de tous les ſpectateurs.

Léonard engagea *Paul* à venir le voir dans ſon château. *Paul* ayant obtenu de ſon Colonel la permiſſion de s'abſenter durant un

mois, ils passèrent ensemble l'un & l'autre, & *Paul* se trouva en peu d'heures chez *Léonard*. S'il étoit possible que quelque chose pût augmenter la satisfaction de *Paul*, il la trouva en arrivant. Dès qu'il vit l'épouse de son ami, il la reconnut, pour l'avoir vue dans une Garnison, où elle faisoit l'ornement & la joie de toute la ville. Elle étoit fort jolie, & bonne par excellence, mais toujours femme, c'est-à-dire un Ange fragile. „ (Vous lisez faux, mon fils, dit ADAMS; „ le bon-sens n'y est point. Il y a comme „ cela dans le Livre, répondit *Jannot*, & il „ continua.") Car quoique sa figure fût Angélique, son ame n'étoit que celle d'une femme, dont son opiniâtreté invincible étoit une preuve convainquante.

Deux ou trois jours se passèrent, sans que rien parût; mais l'humeur de la Dame ayant trop de peine à se contraindre, elle éclata peu-à-peu. Le mari qui ne se gênoit point pour *Paul*, y répondoit avec tant de vivacité, que leurs querelles étoient aussi fréquentes que leurs conversations, & poursuivies avec autant de chaleur, que s'il se fût agi de leur fortune, quoique le plus souvent ce ne fût que des vétilles. Souvent même la bagatelle servoit de prétexte pour les aigrir. „ Si vous m'aimiez, lui disoit-elle, vous ne „ me chicaneriez point pour une bagatelle." Le mari rétorquoit l'argument, qui étoit autant pour lui que pour elle, en ajoutant peut-être, qu'étant le chef on devoit lui céder. Pendant ces disputes, *Paul* gardoit le silence, sans se déclarer ni pour l'un, ni pour l'autre,

TAYLOR INST OXFORD

pas même des yeux ; jusqu'à ce qu'un jour qu'elle les avoit quittés dans une fureur épouvantable, le mari lui parla en ces termes : „ Que ferai je, mon cher *Paul*, de cette „ femme ? Je l'adore, & je n'ai aucune plainte à faire d'elle. Que ne puis-je lui ôter „ cette opiniâtreté, qui lui fait soutenir tout „ ce qu'elle avance, en dépit de la raison „ & du bon sens ! Car on a beau lui démontrer qu'elle a tort, quoiqu'elle en soit „ convaincue dans le fond, elle mourroit „ plutôt que d'en convenir. Ma patience est „ à bout, que dois-je faire ? Conseillez-„ moi, je vous en conjure.

„ Si vous voulez que je vous parle en ami, „ répondit *Paul*, je ne puis que vous blâ-„ mer. Pourquoi vous qui condamnez son „ obstination, vous rendez-vous aussi opi-„ niâtre qu'elle, dans des disputes où il ne „ s'agit de rien d'essentiel ? Qu'importe de „ quelle couleur étoit la veste que vous portiez le jour que vous l'avez épousée ? „ Voilà pourtant le fond de votre querelle „ d'aujourd'hui. Si vous l'aimez si tendre-„ ment, que ne la laissez-vous dans une er-„ reur qui ne vous porte aucun préjudice, „ plutôt que de la chagriner & de vous nui-„ re à vous-même ? Pour moi, si jamais je „ prends une femme, je ferai un accord avec „ elle, que celui de nous deux qui sera per-„ suadé de son bon droit dans des disputes de „ cette nature, sera obligé de céder. Ainsi „ chacun prévenu pour son opinion, s'em-„ pressera de s'avouer vaincu. Vous avez rai-

„ ſon, mon cher ami, dit *Léonard*, & je „ ſuivrai votre conſeil. "

Ils ſe quitterent bientôt après, & *Léonard* fut chez ſa femme lui faire des excuſes, lui diſant que ſon ami lui avoit fait voir ſon tort. Elle ſe récria ſur les vertus de *Paul*, en quoi le mari la ſeconda, & tous deux conclurent, que c'étoit le plus ſage & le plus vertueux des hommes. Au ſouper elle ne put s'empêcher de le regarder tendrement, en lui diſant, voulez vous de ce pâté de bécaſſes? C'eſt un pâté de perdreaux, ma mie, dit le mari. „ Je demande à votre ami, s'il veut goûter „ de ce pâté de bécaſſes, répliqua la femme; „ je dois ſavoir apparemment de quoi le pâté „ eſt fait, puiſqu'il eſt de ma façon. Si le „ pâté eſt de votre façon, repartit le mari, „ le gibier qui eſt dedans eſt de ma chaſſe, „ & je puis vous aſſurer que je n'ai point en„ core vu de bécaſſes cette année. Qu'im„ porte cependant, quoique j'aie raiſon je „ vous cède, & les perdreaux ſeront des bé„ caſſes. " Cela m'eſt fort indifférent, reprit Madame *Léonard*: mais je vois clair, & ne „ puis ſouffrir qu'on m'en impoſe. Vous „ voulez avoir raiſon; mais votre ami ſait de „ quoi il eſt queſtion, puiſqu'il en a mangé. „ *Paul* ne dit mot, & la diſpute ne finit que „ quand le ſommeil les accabla bien avant „ dans la nuit. "

Le lendemain la femme rencontra *Paul* par hazard; & ſachant qu'il avoit parlé pour elle la veille, elle lui tint ce diſcours. „ A„ vez-vous jamais vu, Monſieur, un hom„ me auſſi déraiſonnable que mon mari? Il

„ est fort honnête-homme, je conviens; „ mais si entêté qu'il n'y a qu'une femme „ comme moi qui puisse le supporter. Cepen- „ dant il met souvent ma douceur & ma com- „ plaisance à des épreuves bien rudes. Hé „ bien, Madame, répondit *Paul*, puisque vous „ me l'ordonnez, il faut que je vous dise „ la vérité au risque de vous déplaire. La „ dispute n'en valoit pas la peine, j'en con- „ viens, mais c'étoient des perdreaux très „ assurément" Je vous plains, Monsieur, d'avoir perdu le goût, répartit-elle. „ Un „ mari, reprit *Paul*, a droit d'espérer quel- „ que.... supposez même que vous ayez „ raison." Voilà qui est pitoyable, s'écria-t-elle. Pitoyable, tant qu'il vous plaira, continua *Paul*; mais, Madame, c'est une vérité. Une femme d'esprit, telle que „ vous, en cédant s'assure une victoire bien „ plus flateuse. puisqu'elle fait voir que son „ génie est infiniment supérieur à celui de „ son époux. Mais, mon cher Monsieur, „ dit-elle, pourquoi me soumettrai-je quand „ j'ai raison ? Parce que par là, répondit „ *Paul*, vous lui donnerez une preuve de vo- „ tre tendresse & de votre compassion; car „ y a-t il rien qui excite plus la pitié, que „ de voir une personne aimée dans l'erreur? „ Oui, répliqua la femme, mais ne suis-je „ pas obligée de l'en tirer? Avez vous vu, „ demanda l'ami, que vos disputes se soient „ terminées par le faire convenir de son tort? „ Plus nous sommes dans l'erreur, plus nous „ sommes honteux de l'avouer J'ai tou- „ jours remarqué que dans les querelles ce-

„ lui

„ lui qui a tort fait le plus de bruit. „ J'a-
„ voue qu'il y a une apparence de vérité
„ dans ce que vous venez de dire, répartit
„ Madame *Léonard*, & je suis résolue de sui-
„ vre vos conseils. "

Léonard entra comme elle achevoit de parler, & *Paul* se retira. Le mari s'approcha gaiement de sa femme. „ Je suis fâché, ma
„ mie, de la sottise que je fis hier au soir:
„ Je dois cet aveu à votre complaisance, lui
„ répondit-elle, car je suis fâchée de m'être
„ emportée pour si peu de chose. D'ailleurs
„ j'avoue mon tort. " Ceci fut suivi d'une petite contestation d'amitié; après quoi elle lui dit que *Paul* avoit décidé contre elle, ce qui donna occasion à tous les deux de faire l'éloge de leur ami commun.

Paul couloit chez son cher *Léonard* des jours tranquilles, les disputes étant devenues, grâces à ses sages conseils, moins fréquentes, & moins aigres entre le mari & la femme. Mais le diable, qui ne peut souffrir de nous voir heureux, se mêla de brouiller encore le ménage. *Paul* étoit toujours le conseiller de l'un & de l'autre: c'étoit lui qui décidoit de tout, & il n'oublioit jamais le droit de la soumission, quoiqu'en particulier il donnât le tort aux absens; ce qui étoit le contraire de ce qu'il faisoit au commencement.

Un jour qu'il étoit absent, une dispute s'étant élevée, ils convinrent de s'en rapporter à ce qu'il en décideroit. Le mari parut persuadé qu'il seroit pour lui; mais la femme lui dit, qu'il pourroit bien se tromper, puisque son ami étoit convaincu qu'elle avoit

presque toujours raison, & que s'il savoit tout. . . „ Je ne veux rien savoir, répon„ dit le mari : mais si je vous disois ce que „ je fai moi, vous ne croiriez pas que mon „ ami vous fût si fort dévoué. „ Puisque „ vous m'y forcez, reprit-elle, je vous en „ convaincrai. Souvenez-vous de la dispute „ que nous eûmes au sujet de l'école de mon „ fils; j'ai cédé par compassion pour vous, „ quoique j'eusse raison, & que *Paul* lui„ même me l'ait dit. " Je ne doute point de la vérité de ce que vous m'avancez, répondit le mari; mais à mon tour je puis vous assurer qu'il me dit au sujet de cette même dispute, que j'avois bien fait, & que lui à ma place il auroit agi de-même Ils continuerent à se raconter réciproquement tout ce qu'il leur avoit dit en particulier sur la promesse d'un secret inviolable. A la fin se croyant mutuellement, ils se récrierent sur la trahison de *Paul*, & conclurent qu'il avoit été l'auteur de toutes leurs querelles Ensuite chacun se blâma des fautes passées, & ils s'efforcerent réciproquement de se donner des preuves d'une complaisance achevée, tandis que *Paul* devint l'objet de leur exécration. Cependant la femme qui craignoit les suites de cette tracasserie, engagea son mari à dissimuler jusqu'au départ de *Paul* pour se rendre à sa garnison, qui étoit fixé au lendemain, & ensuite de ne le plus fréquenter.

Le procédé de *Léonard* paroîtra peu sensé. Cependant sa femme lui fit promettre de suivre ce qu'elle lui avoit conseillé; mais la froideur tant du mari que de la femme fut bien-

pût remarquée par *Paul*, qui tirant son ami à part le pressa si fort, qu'il lui dit de quoi il étoit question. L'autre lui conta tout ce qui s'étoit passé, & l'assura de la pureté de ses intentions. *Léonard* lui reprocha un secret gardé mal-à-propos, & *Paul* à son tour le railla sur ce qu'il ne cachoit rien à sa femme. La conversation s'aigrit de part & d'autre; le mari alla jusqu'à lui reprocher qu'il brouilloit son ménage, & qu'il l'avoit mis sur le point de se séparer d'avec sa femme, si leur mutuelle confiance n'avoit éclairci le mystère. *Paul* répondit . . . .

Ici l'enfant fut interrompu par un évènement, que vous allez apprendre dans un autre Chapitre.

CHAPITRE XI.

Galanterie de Mylord FANFRELUCHE. *Jalousie & courage de* JOSEPH.

MOnsieur JOSEPH ANDREWS souffroit impatiemment d'entendre *Mylord Fanfreluche* offrir de l'argent, des présens, & des revenus à *Fanny*, moyennant une condition qu'il exprimoit assez naturellement. La compagnie, à qui il n'osoit manquer de respect, le retint tant que notre petit-maître se contenta de jouer de la langue. Mais ses mains se mettant de la partie, il perdit patience, & par un tour que pratiquent les Laquais, il

le jetta de l'autre côté de la cuisine. Les Dames en furent effrayées. Mylord s'étant relevé, alloit mettre l'épée à la main, quand Mr. ADAMS se mit entre deux, & s'exposa sans crainte à la rage du petit Seigneur, dont les menaces ne faisoient trembler que les Dames. JOSEPH, qui ne le craignoit en aucune façon, pria Mr. ADAMS de se retirer, tandis que Mr. *Booby* conseilloit au Mylord courroucé de remettre son épée dans le fourreau, en lui promettant une satisfaction convenable. Content de sa parole Mylord tira un miroir de poche, & rajusta ses cheveux, en menaçant JOSEPH, qui ne demandoit pas mieux que de se voir en rase campagne avec lui; ce qu'il lui dit très ouvertement. En même tems il vola auprès de *Fanny*, qui étoit évanouie entre les bras de Madame ADAMS, & il la rappella à la vie. „ Madame, lui dit-il, j'aurois assommé un de mes „ pareils qui m'eût donné autant de sujet de „ le maltraiter. Et quel sujet, demanda „ Lady, pouviez vous avoir? Mylord avoit „ insulté cette fille, Madame, répondit-il. „ Il l'a peut-être embrassée, repliqua Lady? „ Est-ce-là une raison pour qu'un jeune „ homme comme vous se croie autroisé à „ lui manquer de respect? JOSEPH, vous devenez trop insolent." Madame interrompit Mr. *Booby*, j'ai tout vu, je ne puis justifier Mr. ANDREWS, qui n'a que faire de se mêler de ce qui regarde cette fille. Et „ moi je le justifie, repartit Mr. ADAMS. „ C'est un brave garçon. Il convient à tous „ les hommes d'être les soutiens de l'inno-

„ cence: & celui qui refuſe de venger une „ fille qu'il eſt ſur le point d'épouſer, n'eſt „ qu'un lâche & un coquin. Monſieur, lui „ dit Mr. *Booby*, Mr. ANDREWS n'eſt pas „ un parti ſortable pour une fille comme el„ le" Non aſſurément, ajouta Lady; & „ vous Mr. ADAMS, vous ſortez de votre „ caractère, en protégeant de pareilles fo„ lies; vous feriez beaucoup mieux d'avoir „ ſoin de votre femme & de vos enfans. „ Ah! que votre Grandeur lui a bien dit „ ſon fait, s'écria Madame ADAMS! Il m'é„ tourdit tous les jours de ſes ſottiſes, diſant „ que tous ſes Paroiſſiens ſont ſes enfans. Je „ ne ſai ce qu'il veut dire; mais s'il n'étoit „ auſſi honnête-homme qu'il l'eſt, je ſoup„ çonnerois quelque choſe. Je ſai lire l'É„ vangile, oui, & l'interpréter encore, tout „ auſſi-bien que lui; mais je n'ai jamais ap„ pris que les Miniſtres ſoient obligés de nour„ rir les enfans d'autrui. D'ailleurs, il n'eſt „ qu'un pauvre Vicaire, & votre Grandeur „ ſait bien qu'il n'a pas plus qu'il ne faut „ pour moi & pour les miens. Vous parlez „ de bonſens, lui répondit Lady, qui ne lui „ avoit pas encore adreſſé un ſeul mot, & „ Mr. ADAMS ſe perd en favoriſant un ma„ riage, que mon neveu déſapprouve, & qui „ ne convient en aucune façon à Mr. JOSEPH, „ ayant l'honneur d'être à préſent notre „ allié."

Tandis que Lady s'entretenoit avec la femme du Miniſtre, Mylord ſautoit çà & là, & ſecouoit la tête de colère ou de douleur. PAMÉLA gronda *Fanny* de ſon excès d'ambition,

qui la portoit, disoit-elle, à rechercher son frère, qui étoit trop au-dessus d'elle. Cette pauvre fille ne répondoit que par un torrent de larmes. Ce que voyant JOSEPH, il la prit par le bras, en disant tout haut qu'il ne reconnoîtroit pour parent ni allié qui que ce fût qui seroit ennemi de celle qu'il aimoit plus que lui-même. Il sortit aussi-tôt avec elle, sans que Mylord ni Mr. *Booby* fissent le moindre effort pour le retenir. Lady *Booby*, avec toute sa compagnie, sortit presque en même tems, la cloche du château ayant déjà sonné pour le dîner.

ADAMS, se voyant débarrassé de l'illustre compagnie, parut triste & rêveur: ce que sa femme ayant remarqué, elle lui dit qu'il étoit bien tems de rêver, quand il avoit ruiné sa famille par son fot entêtement. „ Ou peut-„ être, ajouta-t-elle, est-ce pour la perte de „ vos deux enfans, JOSEPH & *Fanny*, que „ vous vous attristez. " Alors la fille s'en mêla, & lui dit: „ En vérité, mon cher pè-„ re, vous avez tort d'amener des étrangers „ ici, pour nous arracher le morceau de la „ bouche. Vous les avez nourris depuis vo-„ tre retour, & peut-être les garderez-vous „ encore un mois. Etes-vous obligé de nour-„ rir *Fanny*, parce que JOSEPH dit qu'elle est „ jolie? car pour moi je ne sai ce qu'on „ trouve de si rare en elle. Si on nourrissoit „ les filles pour leur beauté, elle seroit „ assurément aussi mauvaise chère que ses „ voisines. Pour Mr. JOSEPH, je sai bien „ qu'il est honnête garçon, & qu'il payera „ ses dettes tôt ou tard. Mais pour elle, que

„ ne retourne-t-elle chez son Maître, d'où „ elle s'est enfuie? Si j'avois un million je „ ne donnerois pas une obole à une fille „ comme elle, quand je la verrois prête à „ mourir de faim. Et moi je l'assisterois, „ dit *Fanny*. Voyez-vous, mon cher père, „ plutôt que de voir *Fanny* mourir de faim, „ je lui donnerois mon dîné. "

ADAMS charmé de voir les bonnes dispositions de son fils, lui recommanda de les cultiver, & de regarder tous ses voisins comme ses frères. „ Oui, mon père, répondit l'enfant, j'aime *Fanny* plus que mes sœurs, „ parce qu'elle est bien plus jolie. Tien, „ voilà pour ton impertinence, dit l'aînée en „ lui donnant un soufflet, que son père lui „ auroit rendu, si le retour de Mr. JOSEPH „ accompagné de *Fanny* & de l'*Irlandois* „ n'eût suspendu sa colère. Femme, dit-il, „ apprêtez-nous notre réfection. J'ai autre „ chose à faire, répondit la femme. Vous „ manquez à votre devoir en me répondant „ de la sorte, lui dit ADAMS, car il est écrit „ que le mari est le chef de la femme, & „ qu'elle doit lui être obéissante. Fi donc, „ s'écria la femme: perdez-vous l'esprit, de „ blasphêmer ainsi la Sainte Ecriture en la „ citant hors de l'Eglise? Mr. JOSEPH l'inter- „ rompit, en disant à Mr. ADAMS, que „ loin de vouloir donner de l'embarras à „ Madame ADAMS, il venoit la prier avec „ toute la famille aux *Armes du Roi*, où „ il avoit donné ordre de préparer un di- „ ner. Madame ADAMS à ces mots reprit „ toute sa gaieté, & accepta très gracieuse-

„ ment l'invitation ; ſon mari ſuivit ſon „ exemple ; & ils ſe mirent tous en marche „ vers les *Armes du Roi*, ſans que perſonne „ s'embaraſſât de garder la maiſon, pas même *Fanuot*, à qui JOSEPH donna un ſchelling, en reconnoiſſance de la bonne volonté qu'il avoit témoignée pour *Fanny*.

CHAPITRE XII.

Découverte qui commence à éclaircir cette Hiſtoire.

Le Porte-balle *Irlandois*, depuis ſon arrivée, s'étoit ſoigneuſement informé de tout ce qui regardoit la famille de Mr. *Booby*. On lui avoit appris que le Chevalier étoit mort, & que c'étoit le même qui avoit acheté *Fanny* à l'âge de trois ou quatre ans, d'une femme qui voyageoit. Après le dîner, il dit à cette belle fille, qu'il croyoit pouvoir lui donner connoiſſance de ſes parens. Toute la compagnie parut ſurpriſe de l'entendre parler de la ſorte, & elle même fut plus étonnée que tous les autres. On fit ſilence, & le vieil *Irlandois* leur parla de la ſorte. „ Je „ gagne aujourd'hui mon pain à la ſueur de „ mon corps, mais autrefois je me ſuis vu plus „ heureux, étant Vivandier & Tambour „ dans un de nos Régimens. Enſuite j'ai „ paſſé en *Angleterre*, avec un de nos Offi„ ciers qui y alloit faire des recrues. En al-

„ lant de *Briſtol* à *Frome*, où nous eſpérions
„ faire des hommes parmi les pauvres Ou-
„ vriers, qui y meurent de faim depuis
„ que nos Manufactures de Laine ſont tom-
„ bées, nous rencontrâmes une femme âgée
„ d'environ trente ans, aſſez paſſable pour
„ un ſoldat. Elle lia converſation avec nos
„ Dames; car notre détachement qui conſi-
„ ſtoit dans un Officier, un Sergent, moi
„ Tambour, & deux Fuſeliers, avoient cha-
„ cun leur compagne, à l'exception de mon
„ Maître. Nous marchâmes longtems enſem-
„ ble, & voyant qu'elle m'étoit échue de
„ plein droit, je lui contai militairement
„ mon martyre, dont elle eut pitié; & de-
„ puis ce jour-là nous vécûmes comme mari
„ & femme, juſqu'à celui de ſa mort."

Vous vous mariâtes par diſpenſe ſans doute, interrompit Mr. ADAMS? car je ne vois pas qu'il ſoit poſſible de publier les bans de vous autres, qui changez ſi ſouvent de demeure. „ Non Monſieur, répliqua l'*Irlan-*
„ *dois*; nous nous donnâmes une diſpenſe,
„ pour aller coucher enſemble ſans céremo-
„ nie. Oui, oui, j'entens, répliqua le Mi-
„ niſtre, *ex neceſſitate*. Une diſpenſe eſt per-
„ miſe, quoique l'autre façon ſoit plus loua-
„ ble & plus régulière" L'*Irlandois* pour-ſuivit ſon hiſtoire. „ Cette femme me ſuivit
„ de garniſon en garniſon, juſqu'à ce qu'à
„ *Galloway* elle tomba malade d'une fièvre,
„ dont elle mourut en peu de jours. Quand
„ elle ſe vit à l'extrémité, elle m'appella,
„ & me dit qu'elle ne pouvoit mourir en
„ paix, ſans me découvrir un ſecret, qui

„ étoit le seul de ses péchés qui lui pesoit „ sur la conscience. J'étois autrefois, dit-elle, „ dans une troupe de *Bohémmes*, qui alloient voler les enfans de village en village; je ne me suis jamais rendue coupable „ de ce crime qu'une seule fois, & je m'en „ repens du fond de mon cœur; puisqu'il „ est possible que j'aie pu causer la mort du „ père & de la mère de cet enfant, peut-être de tous les deux; car je ne puis vous „ faire concevoir combien elle étoit belle à „ l'âge de dix-huit mois, qu'elle pouvoit avoir quand je l'enlevai. Elle resta avec „ nous deux ans, & je la vendis trois guinées au Lord *Booby* dans la Province de *Sommerset*. C'est de vous Monsieur, dit-il „ en s'adressant à Mr. ADAMS, que je me „ flatte d'apprendre si je suis au bout de mon „ voyage; car je ne suis venu jusqu'ici, que „ pour donner un état à cette fille, en la „ rendant à ses parens.

„ Il n'y a point d'autre Chevalier de ce „ nom, répondit ADAMS, c'est le défunt Seigneur de ce Village. Mais vous avez oublié de nous dire le nom du père & de la „ mère de cette fille. Ils demeurent, reprit *l'Irlandois*, à trente milles du château. Elle m'a dit que je les trouverois, en demandant le nom d'une autre de leurs filles, puisqu'elle doit être l'unique dans le „ Royaume qui porte un nom si burresque; „ c'est PAMLA ou PAMELA, je ne puis dire „ lequel." *Fanny* tomba évanouie à ce nom fatal qui renversoit les plus chères espérances. JOSEPH devint immobile, *Fanny* se mit à

jetter les hauts cris sans savoir pourquoi, tandis que le bon Ministre à genoux rendoit ses actions de graces, de ce que cette découverte s'étoit faite avant que le crime d'inceste ne se fût commis entre ses chers enfans. L'*Irlandois* étoit tout étourdi de voir la consternation que son récit avoit causée. Mais le jeune Adams le tira de peine, en lui contant leur histoire, pendant que sa mère étoit occupée à soulager la pauvre *Fanny*, cependant il est tems d'aller voir ce qui se passe au château.

CHAPITRE XIII.

Combat entre l'Amour & l'Orgueil. Suite de la découverte.

LAdy ne s'étoit mise à table que pour en faire les honneurs. Elle étoit trop tourmentée par sa passion pour pouvoir manger. Quand le repas fut achevé elle dit tout bas à PAMELA. „ Je me trouve incommodée, ma „ chère nièce voudroit-elle bien se charger „ d'entretenir Mylord & mon neveu, pendant que je me reposerai? En achevant ces „ mots elle se retira dans sa chambre, où elle se jetta sur son lit dans une espèce d'agonie.“ L'amour, la rage & le désespoir la déchiroient tour à tour. „ Il faut, dit-„ elle, que je révèle ce fatal secret, je ne „ puis plus le garder, son poids m'accable;

„ en le révélant, je trouverai peut-être quel-
„ que secours.

Slipslop s'avança près du lit, pour lui demander la cause de son accablement; mais au-lieu de lui en faire confidence, comme elle se l'étoit proposé, elle se mit à faire le panégyrique de JOSEPH, qu'elle acheva par une lamentation des plus touchantes, sur ce qu'il prodiguoit tant de tendresse & tant de sentimens héroïques pour un objet aussi méprisable qu'étoit *Fanny* à ses yeux. *Slipslop* répondit en exagérant tout ce que Lady avoit avancé, & conclut son discours par ces mots. „ Ah Ciel! Pourquoi JOSEPH n'est-il point
„ Gentilhomme, ou que ne puis-je voir vo-
„ tre Grandeur entre les bras de quelqu'un
„ qui lui ressemble! " Lady se leva avec précipitation, & faisant quelques tours dans sa chambre: „ Ah! s'écria-t-elle, qu'il est
„ fait pour rendre une femme heureuse!
„ Oui Madame, répondit *Slipslop*, votre Gran-
„ deur sera la femme du monde la plus heu-
„ reuse avec lui. Foin de la coutume & du
„ qu'en dira-t-on! Me priverai-je de man-
„ ger selon mon appétit, dans la crainte
„ qu'on ne m'appelle gourmande? Si j'avois
„ envie d'un homme, je l'épouserois à la
„ barbe de tous les parens du monde. Vous
„ n'avez ni *Tutélaire* ni Gouvernante pour
„ contraindre vos affections. D'ailleurs il
„ n'est plus laquais; c'est le beaufrère de
„ Monsieur votre neveu, & pourquoi vou-
„ driez-vous vous gêner plus qu'il n'a fait?
„ Ne pouvez-vous pas épouser le frère, par
„ la même raison qu'il s'est marié avec la

„ ſœur? Pour moi, ſi c'étoit un crime que
„ tant *d'atrocité*, je me garderois bien de
„ vous le conſeiller. Mais ma chère *Slipſlop*,
„ interrompit Lady, ſuppoſons que je puſſe
„ m'abaiſſer juſqu'à lui. Cette maudite *Fan-*
„ *ny*! ah que je la déteſte auſſi bien que
„ ſon imbécile Amant! C'eſt un petit mon-
„ ſtre, répondit *Slipſlop*; elle fait cependant
„ la mijorée, mais laiſſez-moi faire, votre
„ Grandeur en ſera bientôt débarraſſée. Vous
„ avez entendu dire que JOSEPH s'eſt battu
„ avec le valet de chambre de Mylord par
„ rapport à elle: ſon Maître veut qu'il l'en-
„ lève ce ſoir, & moi j'y prêterai la main.
„ Nous en parlions enſemble lui & moi, dans
„ le tems que vous m'avez appellée. Retour-
„ nez-y vitement, répartit Lady; car *Fan-*
„ *freluche* eſt ſur le point de s'en aller. Fai
„ tout ce que tu pourras pour que le valet de
„ chambre réuſſiſſe: pour moi je vai joindre
„ la compagnie, mais aie ſoin de me venir
„ avertir dès que le coup ſera fait."

Slipſlop ſe retira, & Lady ſe mit à l'anal-yſe de ſon propre cœur, dès qu'elle ſe vit ſeule.

„ O Ciel, s'écria-t-elle, juſqu'où m'en-
„ traîne ma paſſion! J'oſe donc l'avouer à
„ moi-même, & je veux épouſer JOSEPH.
„ Ah! ſi je l'épouſe, de quel front oſerai-je
„ regarder mes parens, après les avoir des-
„ honorés par une alliance auſſi honteuſe?
„ Mais ne puis-je pas les fuir? Ne puis-je
„ pas me dérober à leurs yeux, avec celui
„ dont j'attens mon parfait bonheur? Oui,

„ je puis passer mes jours dans quelque dé-
„ sert affreux, que sa présence embellira : là,
„ je coulerai d'heureux jours dans la con-
„ templation de tous ses charmes, & dans la
„ jouïssance des divins plaisirs que l'amour
„ prodigue aux vrais Amans. . . . . Mais
„ pour qui veux-je m'ensevelir ainsi ? A qui
„ prétens-je sacrifier les restes de ma jeunes-
„ se, mon bien, mon rang, ma famille . . . .
„ Déteſtable passion ! . . . . . N'est-il pas
„ beau, bien fait, jeune, aimable, tendre,
„ fidèle ? Oui, il est tendre & fidèle. Mais
„ hélas, ce n'est pas pour moi ; c'est pour
„ une vile créature, que je rougis de nom-
„ mer ma rivale. Cependant il la préfère à
„ une femme telle que moi. Ah ! maudit
„ soit un corps si beau, où loge une ame si
„ basse ! Puis-je aimer encore ce monstre ?
„ Non, je m'arracherai plutôt le cœur que
„ de ne pas détruire une déteſtable image,
„ qui s'y est gravée en caractères de feu. In-
„ grat JOSEPH, tu éprouveras les redoutables
„ effets de ma vengeance, tu imploreras en
„ vain ma pitié ! Ma Rivale triomphante te
„ verra expirer, & ne jouïra point du bien
„ qu'elle m'enlève. Insensée, quel bien ?
„ Est-ce un bien pour toi de sacrifier ainsi
„ tout ce que tu as de plus précieux, à
„ une passion qui te flétrira ? Ah ! goûtons
„ plutôt les joies de la vertu & de l'honneur.
„ Le vice & la foiblesse traînent à leur suite
„ trop de chagrins & de malheurs. Jusqu'à
„ quel point me suis-je laissée séduire, faute
„ d'avoir appellé la raison à mon secours ?
„ Elle me dévoile enfin l'abîme où j'allois

„ me précipiter. Que le Ciel soit loué! L'hon-
„ neur remporte enfin la victoire, & je mé-
„ prise un bien, dont je ne puis jouïr sans
„ bassesse, que je ne pourrois peut-être me
„ procurer que par un enchaînement de
„ crimes affreux."

En ce moment, *Slipslop* vint l'interrompre, en criant: „ Ah! Madame, je vous apporte „ une étrange nouvelle: notre laquais *La* „ *Fleur* revient du cabaret, où Mr. ADAMS „ avec toute la clique ont dîné: il dit qu'il „ y a un Etranger avec eux, qui leur a fait „ voir comme JOSEPH & *Fanny* sont frère & „ sœur. Cela ne se peut, répartit la Dame. „ Je ne saurois vous dire les *particuliers*, répli- „ qua *Slipslop*, cependant *La Fleur* dit que „ cela est bien vrai."

Cette surprenante nouvelle renversa en un instant toutes les généreuses résolutions que l'honneur venoit d'inspirer à Lady. A mesure que l'espérance renaissoit dans son cœur, la raison reculoit dans son esprit. Oubliant donc tout son Soliloque, elle ordonna qu'on eût à lui envoyer *La Fleur*. En même tems elle descendit dans la salle où étoit Mr. *Booby* avec PAMÉLA, à qui elle annonça cette nouvelle. PAMÉLA lui dit qu'elle ne pouvoit y ajouter foi, n'ayant jamais entendu dire ni à son père ni à sa mère, qu'ils eussent perdu aucun enfant, ni même qu'ils en eussent eu d'autres que JOSEPH & elle. Lady se mena contre son incrédulité, en déclamant contre ceux qui ayant fait leur fortune, désavouoient leurs parens, parce qu'ils étoient pauvres. PAMÉLA ne répondit rien. Mr.

Booby prit alors la parole, & dit que ſi cette fille étoit vraiment la ſœur de ſa femme, elle la reconnoîtroit avec joie, auſſi-bien que lui. „ Ainſi je vous prie de l'envoyer chercher, „ ajouta-t-il, avec l'Etranger, afin que nous „ les examinions enſemble.

L'*Irlandois* parut, ainſi que *Fanny* & JOSEPH; car celui-ci ne voulut point la perdre de vue. Le Miniſtre, autant par curioſité, qui étoit ſa paſſion dominante, que par devoir, les avoit ſuivis, en les exhortant à rendre graces au Ciel d'un évènement qui les plongeoit dans le déſeſpoir.

L'Etranger répéta au château ce qu'il avoit dit au cabaret. Toute la compagnie parut convaincue de ce récit, à l'exception de PAMÉLA, qui ne pouvoit s'imaginer qu'il fût même vraiſemblable, parce qu'elle n'avoit jamais entendu ſon père ni ſa mère parler d'un troiſième enfant. Lady, qui ſe trouvoit très intéreſſée dans le dénouement de cette affaire, trembloit que PAMELA n'eût raiſon; & JOSEPH ſe rejouiſſoit de l'obſtination avec laquelle ſa ſœur déſavouoit pour telle ſa chère *Fanny*.

Mr. *Booby* les pria tous de ſuſpendre leur jugement, en attendant l'arrivée du vieux ANDREWS & de ſa femme, qu'il attendoit le lendemain, les ayant invités l'un & l'autre de venir le reprendre dans ſon équipage, pour retourner enſemble chez lui. „ Alors, dit-„ il, nous apprendrons la vérité. Cependant „ je vous avoue que je panche à croire le „ récit du bon *Irlandois*, parce qu'il me pa-„ roit rempli de circonſtances extrêmement

„ vrai-

„ vraiſemblables. D'ailleurs quel intérêt a-
„ t-il de vouloir nous tromper?

Lady *Booby*, quoique peu accoutumée à voir de telles gens chez elle, les admit à ſa table, dont elle fit les honneurs avec une grace infinie. Il y avoit Mr *Booby*, PAMÉLA, Mylord *Fanfreluche*, JOSEPH, *Fanny* & Mr. ADAMS. Pour l'*Irlandois*, elle le recommanda aux domeſtiques, & l'envoya manger avec eux. Cette compagnie, à l'exception des deux Amans qui gardoient un morne ſilence, paſſa la ſoirée avec beaucoup de gaieté; car Mr. *Booby* avoit engagé JOSEPH à faire des excuſes à Mylord, qui fit briller ſon eſprit aux dépens d'ADAMS, en le raillant ſur ſa parure. Le Miniſtre lui rendit le change avec beaucoup plus de ſel, & tous ceux qui étoient préſens en rirent beaucoup. PAMÉLA fit la guerre à JOSEPH, de ce qu'il paroiſſoit ſi peu ſenſible à la joie de retrouver une ſœur. „ Si vous l'aimiez, lui dit-elle, „ d'un amour dégagé des ſens, vous ſeriez „ charmé de découvrir une liaiſon de ſang „ entre vous deux." ADAMS ſaiſit cette occaſion pour faire l'éloge de l'amour *Platonique*, d'où par un ſaut naturel il paſſa aux joies du Paradis, en aſſurant qu'il n'y avoit point de vrais plaiſirs ſur la Terre; ce qu'il ne put perſuader à Mr. *Booby*, ni à ſa femme.

Ces heureux époux firent remarquer qu'il étoit tems de ſe retirer, car les autres ne témoignoient aucune envie de ſe coucher. On ſe retira cependant pour s'aller repoſer dans les lits préparés dans le château; ADAMS mé-

me fut prié d'y coucher, parce que le tems étoit orageux.

CHAPITRE XIV.

Avantures nocturnes. Dangers que court Monsieur ADAMS.

VErs les trois heures du matin, c'est-à-dire une heure après qu'on se fut retiré, Mylord *Fanfreluche*, que l'image de *Fanchon* empêchoit de dormir, s'étoit avisé d'une chose, par laquelle il espéroit parvenir à ses fins. Il avoit ordonné à un de ses domestiques de remarquer la chambre où elle couchoit. Quand celui-ci se fut acquité de sa commission, Mylord se glissa sans bruit, à ce qu'il croyoit, dans la chambre qu'on venoit de lui indiquer. En entrant, il respira une odeur qui auroit dû le détromper, s'il avoit été moins prévenu; il chercha le lit à tâtons, & l'ayant trouvé, il dit en imitant la voix de JOSEPH: „ *Fanchon*, mon Ange, je viens „ de découvrir la fourberie du Porte-balle; „ je ne suis plus ton frère, mais ton amant, „ & je ne veux plus attendre un bonheur „ qui m'est dû depuis si longtems. Vous „ avez des preuves de ma constance & de „ ma probité, qui ne vous permettent point „ de douter que je ne vous épouse. Ainsi „ si vous m'aimez réellement, vous ne me „ refuserez pas de m'admettre dans votre

lit." En achevant ces mots, il mit bas sa robe de chambre, & se mit dans le lit, où il embrassa tendrement l'objet de son ardeur téméraire, qui au-lieu de le repousser, lui rendit le change. Jugez de sa joie dans cet heureux instant. Hélas! que la Fortune se joue des foibles mortels! *Slipslop*, car c'étoit elle, reconnut dans le moment celui qu'elle avoit pris d'abord pour JOSEPH. Mais Mylord, quoique convaincu qu'il s'étoit trompé, ne pouvoit découvrir qui étoit cette fausse *Fanny*. Il avoit si peu fixé les yeux sur cette créature depuis qu'il étoit dans le château, qu'il ne l'auroit pas reconnue à l'aide d'une bougie. Il fit un effort pour s'échapper du lit; mais l'autre n'avoit pas envie de le laisser aller, bien résolue de se récompenser des plaisirs qu'elle s'étoit promis si mal à propos, en rendant cet accident utile à son honneur. Elle avoit effectivement besoin d'effacer quelques soupçons, auxquels elle avoit donné lieu. Ainsi elle crut l'imprudent Aventurier propre à un sacrifice, capable de rétablir l'opinion que sa Maîtresse commençoit à perdre de sa chasteté incorruptible. Elle le saisit donc par sa chemise comme il sortoit du lit, & se mit à crier à pleine tête. „ Comment malheureux tu oses attaquer ma „ vertu? Que sai-je si tu ne m'as pas perdue „ tandis que je dormois? Au meurtre! à l'as„ sassin! au voleur! je suis ruinée!" Mr. ADAMS, qui étoit éveillé dans son lit, où il rêvoit, courut au secours sans s'embarrasser de sa nudité. En approchant du lit, sa main se rencontra par hazard sur l'épaule de My-

lord, qu'il prit à la délicateſſe de ſa peau, & à ſa petite taille, pour la fille qui venoit de crier au ſecours, & le laiſſa aller, pour ſe jetter ſur l'homme qu'il croyoit dans le lit. *Slipſlop*, ſans le connoître, lui donna un violent ſoufflet. Il riſpoſta par une gourmade, dont heureuſement la peſanteur ne tomba que ſur le traverſin. Mais ſon coup manqué, ADAMS tomba tout au travers du lit, où cette Amazone le ſouffleta & l'égratigna à ſon aiſe. „ Je ſuis une fille, dit-elle à la fin." Tu es plutôt un diable, répondit le Miniſtre, en lui adreſſant un coup de poing qui lui fit jetter les plus hauts cris.

Lady qui ne dormoit point, & qui ne s'effrayoit pas facilement, entendit tout ce vacarme S'étant levée, elle entra dans la chambre. *Slipſlop* voyant ſa Maîtreſſe avec une bougie à la main, s'écria encore une fois, *Au ſecours! à moi!* ADAMS voyant la lumière lâcha priſe, & en ſe retournant vit Lady, qui s'étant apperçue qu'il étoit en chemiſe, lui avoit tourné le dos pour lui dire toutes les injures qu'il ſembloit mériter. Le Miniſtre ayant alors reconnu *Slipſlop*, & honteux de ſa ſituation en la préſence d'une Dame qu'il reſpectoit, ſe fourra ſous les couvertes, malgré tous les efforts que fit la Suivante pour l'en empêcher. Puis montrant ſa tête ornée d'un bonnet jadis blanc, il proteſta de ſon innocence, & ſupplia *Slipſlop* de lui pardonner les coups qu'il lui avoit donnés ſans la connoître. Car, dit-il, je vous jure, Mademoiſelle, que je vous ai priſe pour une Magicienne. Tandis qu'il parloit, Lady vo-

yant quelque choſe de brillant à ſes piés, le ramaſſa, & vit avec ſurpriſe des boutons de manche de diamant, & un peu plus loin, la manche d'une chemiſe garnie d'une dentelle, qu'elle reconnut pour être celle que Mylord avoit portée la veille. „ Je ne comprens „ rien à tout ceci, dit-elle. Pour moi, ré„ pondit *Slipſlop*, je n'en ſai rien; il peut „ être entré ici une douzaine d'hommes ſans „ que j'en aie connu aucun. Mais à qui „ peuvent appartenir cette chemiſe & ces „ boutons? A celui que j'ai laiſſé échapper, „ dit ADAMS. Si je ne l'avois pas pris pour „ une fille, je l'aurois arrêté, eût-il été un „ *Hercule*; mais, à vrai dire, je crois qu'il „ n'eſt qu'un *Hylas*."

Il rendit compte à Lady de tout ce qui étoit arrivé, depuis que les cris de Mademoiſelle *Slipſlop* l'avoient attiré dans ſa chambre, & juſqu'à ce que la Dame elle même fût venue. Lady ne put s'empêcher d'en rire de bon cœur, en contemplant les figures d'ADAMS & de ſa Suivante, couchés aux deux extrémités du lit. Elle pria le bon Miniſtre de ſe retirer, & ordonna à *Slipſlop* de la ſuivre dès qu'elle ſeroit habillée. Puis elle s'en retourna dans ſon appartement.

Mr. ADAMS la voyant partie, renouvella ſes excuſes à la femme de chambre, qui étoit ſi bonne qu'elle lui pardonna ſur le champ, & même fit mine de lui témoigner qu'elle lui vouloit du bien. Mais il prit congé d'elle auſſi tôt, & ſortit, dans l'intention de rentrer au plutôt dans ſa chambre, qui étoit à la droite. Au-lieu de s'y rendre, il prit à

gauche, & s'en alla à tâtons coucher ſans bruit à côté de *Fanny*, qui dormoit d'un profond ſommeil malgré ſes inquiétudes; tant elle étoit fatiguée de la nuit précédente où elle avoit veillé, & de l'émotion que les avantures du jour lui avoient cauſées. ADAMS avoit coutume d'entrer avec précaution dans un lit, & de coucher fort près du bord; parce que ſa femme très jalouſe de la diſcipline conjugale, l'avoit dreſſé à cette philoſophique façon de ſe coucher. Le Lecteur ne doit donc pas s'étonner s'il ne réveilla point *Fanny*, qui dormoit encore, malgré le bruit qu'on venoit de faire dans la chambre prochaine.

Le bon-homme dormoit avec une égale tranquillité, quand JOSEPH, qui venoit voir *Fanny*, ſelon la parole qu'ils s'étoient donnée, frappa à la porte. Entrez, dit ADAMS, qui que vous ſoyez; car il s'éveilloit au moindre bruit. JOSEPH crut s'être trompé de porte; mais ayant reconnu la voix, il entra, & vit des hardes de femme à côté du lit. *Fanny*, qui ouvrit les yeux au même moment, mit par hazard ſa main ſur le viſage du Vicaire. „ Ah Ciel! s'écria-t-elle, où „ ſuis-je? Grand Dieu! Et où ſuis-je moi „ même, dit le Miniſtre auſſi effrayé qu'elle?" Tandis que *Fanny* crioit & qu'ADAMS confus ſe levoit, JOSEPH ouvroit des yeux ſurpris, & reſtoit immobile. Les Peintres & les Sculpteurs qui ont repréſenté l'Etonnement d'après nature, n'eurent jamais un pareil modèle.

„ Par quel enchantement ſe trouve-t-elle

„ dans ma chambre, demande le Miniſtre „ interdit? Par qu'elle avanture vous trou- „ vez-vous dans la ſienne, demanda l'A- „ mant ſtupéfait? Je n'en ſai rien, répondit „ ADAMS; mais comme je ſuis chrétien, je „ ne l'ai point touchée; j'ignorois même „ qu'il y eût quelqu'un dans le lit. O que „ ceux qui nient l'exiſtence de la Magie ſont „ aveugles! Je vois clairement qu'il y a à „ préſent autant de Magiciens dans le Mon- „ de, qu'il y en avoit du tems de *Saül*. On „ m'a ôté mes habits par enchantement, pour „ mettre ceux de *Fanny* à la place." Il ſoutint toujours qu'il étoit dans la chambre, qu'on lui avoit donnée la veille pour y coucher; ce que *Fanny* nia fortement. Vous vou- „ lez faire accroire cela à JOSEPH, lui dit-el- „ le, pour cacher votre méchanceté. Com- „ ment, s'écria JOSEPH, a-t-il eu l'impuden- „ ce de..... Je ne puis, répondit *Fanny*, „ l'accuſer d'autre choſe que de s'être gliſſé „ dans mon lit. Mais n'eſt-ce pas aſſez?" JOSEPH eſtimoit & aimoit trop Mr. ADAMS, pour le condamner ſur des apparences. Ainſi apprenant de la bouche de *Fanny* elle-même, que ce ne pouvoit être qu'un qui-pro-quo, il ſe calma, & dit au Miniſtre qui venoit de lui apprendre l'avanture de *Slipſlop* avec Mylord. „ Je parie qu'en ſortant de „ ſa chambre vous avez pris à gauche, au- „ lieu de tourner à droite. Cela eſt vrai, „ il faut que vous l'ayiez deviné, dit le Mi- „ niſtre." Il fit mille excuſes à *Fanny*, en aſſurant JOSEPH que ſon innocence n'avoit rien riſqué. Enſuite il ſe retira dans la chambre

où étoient ſes hardes, accompagné de JOSEPH, qui le ſuivit pour le laiſſer en liberté. Il y retrouva ſes habits, ce qui fut pour lui une preuve convainquante de ſa mépriſe. Cela ne l'empêcha pas de ſoutenir que la Religion exigeoit qu'on crût l'exiſtence des Sorciers.

CHAPITRE XV.

Arrivée du vieux ANDREWS *avec ſa Femme, & d'une autre Perſonne qu'on n'attendoit point, avec le dénouement de l'hiſtoire du Porteballe.*

LOrſque *Fanny* fut habillée, JOSEPH l'alla voir, & après une très longue converſation, ils conclurent, qu'en cas qu'il fût prouvé qu'ils étoient frère & ſœur, ils ne ſe marieroient jamais, afin de finir leurs jours enſemble dans l'union & l'amitié fraternelle.

La compagnie étant aſſemblée au déjeuné, la gaieté ſe répandit juſqu'à JOSEPH, & *Fanny* parut plus tranquille que le jour précédent. Ce que Lady *Booby* ayant remarqué, elle tira la manche & les boutons de ſa poche, & demanda en riant, à qui ils appartenoient. Mylord les réclama ſans héſiter, diſant qu'il etoit *ſomnambule;* car loin de rougir de ſon avanture, il vouloit inſinuer que la belle *Slipſlop* avoit agréé ſon hommage.

Le déjeuné étoit à peine deſſervi, qu'on annonça ANDREWS & ſa femme, qui furent

reçus de Lady avec beaucoup de bonté. Elle attendoit leur décision en tremblant. JOSEPH & *Fanny* éprouvoient les agitations d'*Oedipe*, sur le point de voir son sort éclairci par *Phorbas*.

Mr. *Booby* entama la matière, en disant à son beau-père, qu'il y avoit plus de ses enfans dans la salle qu'il ne croyoit. „ Voici la „ fille qui fut enlevée par des *Bohémiens*, a„ jouta-t-il, en présentant au Vieillard *Fan„ ny* qu'il tenoit par la main " je vous assure Monsieur, répondit celui-ci avec surprise, que je n'ai jamais eu d'autres enfans que JOSEPH & PAMELA. Ces mots comblerent les deux Amans de joie, & Lady de tristesse. Aussi-tôt elle fit appeller l'*Irlandois*, qui répéta son récit. Quand il eut achevé, la vieille bonne femme ANDREWS prit *Fanny* dans ses bras. C'est ma fille, s'écria-t-elle, oui c'est ma fille. On fut fort surpris d'entendre cette femme avouer une fille, dont son mari ignoroit la naissance. Les deux Amans se crurent perdus, & le Vieillard ne savoit que penser, quand sa femme lui parla de la sorte. „ Vous pouvez vous ressouvenir, mon cher „ mari, que j'étois enceinte dans le tems que „ le Régiment où vous étiez Sergent, fut „ envoyé à *Gibraltar*: j'accouchai pendant „ votre absence qui dura trois ans, &, à ce „ que je crois, de cette fille que vous voyez, „ & que je dois reconnoître, puisque je l'al„ laitois encore quand elle me fut enlevée, „ quoiqu'elle eût déjà dix-huit mois Deux „ *Bohémiennes*, dont l'une portoit un enfant „ entre les bras, me vinrent un jour offrir

„ de me dire ma bonne avanture. Je leur
„ demandai ſi vous reviendriez ſain & ſauf.
„ Comme elles me répondirent qu'oui, je
„ laiſſai mon enfant dans le berceau pour
„ leur aller tirer à boire; mais elles ſe ſauve-
„ rent pendant que j'étois à la cave. J'eus
„ peur qu'elles ne m'euſſent volée, & je fis
„ une recherche exacte de tout ce que j'a-
„ vois, ſans penſer à l'enfant que je croyois
„ endormi. A la fin j'entendis pleurer, je
„ levai les rideaux du berceau croyant pren-
„ dre ma fille. Ah que je fus ſurpriſe de
„ trouver à ſa place un garçon qui paroiſſoit
„ prêt à rendre l'ame, au-lieu que ma fille
„ étoit ſaine & robuſte! Je courus après elle,
„ en m'arrachant les cheveux & faiſant des
„ hurlemens épouvantables; mais ce fut inu-
„ tilement, car jusqu'à ce jour je n'en ai
„ point entendu parler. Quand je revins chez
„ moi, le pauvre JOSEPH (car c'étoit lui)
„ me regarda d'un air ſi touchant, que je ne
„ pus me réſoudre à lui faire aucun mal mal-
„ gré la rage dont j'étois poſſédée. Un Voi-
„ ſin, que mes cris avoient attiré, me con-
„ ſeilla d'en avoir ſoin, diſant que Dieu me
„ récompenſeroit un jour de cette charité,
„ en me rendant ma fille. Je levai l'enfant,
„ & lui offris mon ſein, qu'il prit; & dans
„ la ſuite je me ſentis la même tendreſſe pour
„ lui, que j'avois eue pour celle que j'avois
„ miſe au monde. Les vivres étoient fort
„ chers, j'avois deux enfans à nourrir de
„ mon ouvrage; mais cela ne ſuffiſant point,
„ je demandai la contribution de la Paroiſſe.
„ Loin de me l'accorder, on m'enleva avec

„ mes enfans par l'ordre des Commiſſaires, „ & je fus menée au village où nous demeu- „ rons, qui eſt, comme vous ſavez, éloigné „ de l'autre de quinze milles. JOSEPH (car „ c'eſt le nom que je lui ai donné, & Dieu „ ſait s'il a jamais été baptiſé) me parut âgé „ de cinq ans dans le tems que vous revintes „ d'*Eſpagne*. Quand je vous préſentai ce pe- „ tit garçon, il eſt bien venu, me dites-vous, „ ſans vous mettre en peine de ſon âge. „ Voyant que vous ne ſoupçonniez rien, „ j'ai gardé le ſecret juſqu'ici, crainte que „ vous ne l'euſſiez pris en haine. Voilà la vé- „ rité du fait, de quoi je prêterois ſerment „ entre les mains d'un Commiſſaire s'il en „ étoit beſoin.

Le Porte-balle, qui avoit écouté la vieille ANDREWS très attentivement, lui demanda ſi ſon fils ſuppoſé n'avoit pas quelque marque ſur la poitrine. „ Oui, répondit-elle, il a la „ plus belle fraiſe qu'on puiſſe voir." La compagnie demanda à la voir, & JOSEPH s'étant deboutonné l'expoſa à leurs yeux. Hé bien, ma femme, dit le Vieillard, qui étoit charmé de ſe voir déchargé d'un enfant, vous avez prouvé la ſuppoſition du garçon; mais je ne vois pas que la fille ſoit auſſi ſurement la nôtre. Le Miniſtre pria l'*Irlandois* de répéter encore une fois toutes les circonſtances de cet échange, dont le ſeing de JOSEPH étoit une preuve convainquante. Le mot de fraiſe ayant été répété pluſieurs fois, notre diſtrait ſe frappa le front quatre ou cinq fois, en diſant, oui je me rappelle quelqu'idée confuſe, cette fraiſe, un enfant perdu,... mais je ne puis la

démêler. Alors un valet vint appeller ADAMS, avant que sa mémoire fût venue à son secours.

Pendant son absence, le Porte-balle assura JOSEPH, qu'il n'avoit pas lieu de se chagriner de la perte de ses parens supposés, puisque sa naissance étoit bien audessus de la leur. Vous êtes Gentilhomme, lui dit il: on vous enleva de chez votre père; les *Bohémiens* vous garderent pendant un an; mais votre tempérament n'étant pas assez fort pour soutenir leur manière de vivre, ils vous troquerent contre cette fille plus robuste, & moins accoutumée à la délicatesse. J'ignore le nom de votre famille; ma femme, si elle l'a su, ne s'en souvenoit point. Elle m'a cependant assez dépeint la maison, la figure de votre père, la distance de ce pays-ci à celui qu'il habite. Ainsi j'espère que la Providence nous guidera dans notre recherche; car je ne vous quitterai point que vous ne soyez reconnu.

La Fortune, dont souvent le caprice nous écrase totalement, ou nous élève au haut de sa roue, sans nous persécuter ou nous favoriser à demi, leur épargna la peine de parcourir la Province en leur présentant d'elle même un homme qu'ils auroient peut-être cherché inutilement sans son secours. Le Lecteur peut se ressouvenir, que Mr. *Wilson* avoit promis de rendre une visite à Mr. ADAMS. Il arriva chez lui, & ayant appris que son ami étoit au château, il s'y rendit, & le fit demander, comme nous venons de le voir. ADAMS lui rendit compte de ce qui l'avoit obligé de coucher hors de chez lui, & venant enfin à parler de cet enfant marqué d'une

fraiſe! Ah cher ami, s'écria Mr *Wilſon* avec tranſport, au nom de Dieu faites-moi entrer, ou je me meurs! Le Miniſtre le conduiſit. *Wilſon* entra dans la ſalle, où ſans regarder la compagnie, il courut à JOSEPH tout tremblant, & d'une voix mal-aſſurée il le pria inſtamment de lui montrer ſa poitrine, pendant que le Miniſtre en frappant des mains, crioit, *Hic eſt quem quæris, inventus eſt.* *Wilſon* ayant vu le ſeing ſur la poitrine de JOSEPH, l'enleva de terre avec des démonſtrations d'une joie inexprimable, & s'écria tout en larmes: Mon fils, mon cher fils, que la Providence diſpoſe de moi! je meurs content, puiſque je t'ai retrouvé. JOSEPH, quoique très ému, ne s'abandonna pas à des tranſports ſi violens. Mais quand on eut comparé les circonſtances des deux enlèvemens, & que ſon état fut reconnu, il ſe jetta aux piés de ſon père, pour embraſſer ſes genoux & lui demander ſa bénédiction. Mr. *Wilſon* le releva, & ils s'embraſſerent avec tant de tendreſſe d'un côté & tant de reſpect de l'autre, que tous les ſpectateurs en furent attendris juſqu'aux larmes. Lady *Booby* fut l'unique mécontente; elle ne put ſoutenir, en préſence de tant de monde, un évènement qui détruiſoit toutes ſes eſpérances; & ſa retraite précipitée donna lieu à des conjectures peu avantageuſes.

CHAPITRE XVI.

Conclusion de toute cette Histoire.

Fanny ayant témoigné à ses parens sa joie de les avoir retrouvés, les assura d'une tendresse respectueuse. La vieille ANDREWS l'embrassa tendrement, en lui disant cependant qu'elle ne pouvoit l'aimer plus qu'elle n'avoit fait JOSEPH. Pour le père, il soutint son sang froid; car dès qu'il eut fait la cérémonie de la reconnoissance en la baisant sur la joue, & en la bénissant selon l'usage d'*Angleterre*, il se plaignit amérement de ce qu'il n'avoit point encore fumé sa pipe.

Mr. *Booby*, qui ignoroit ce qui se passoit dans le cœur de sa tante, crut qu'elle s'étoit retirée avec tant de précipitation par un orgueilleux mépris de la famille à laquelle il s'étoit allié, & pour cette raison il voulut partir à l'instant du château.

Il félicita Mr. *Wilson* & son fils, puis, après avoir embrassé *Fanny* en la traitant de sœur, il la présenta en cette qualité à PAMÉLA sa chère épouse, qui l'embrassa avec l'humilité qui lui étoit naturelle.

Mr. *Booby* fit ensuite annoncer son départ à sa tante, qui lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui dire qu'elle étoit trop incommodée pour recevoir ses adieux. Il pria Mr. *Wilson* de lui faire l'honneur de venir avec lui. PAMÉLA, *Fanny* & JOSEPH se joignirent

à Mr. *Booby*, qui l'engagea enfin d'accepter son invitation, en lui promettant d'envoyer un exprès pour apprendre cette heureuse nouvelle à Madame *Wilson*. Car ce tendre époux ne pouvoit jouir d'aucun bien, sans le partager avec elle; & comme il savoit que rien ne manquoit au bonheur de sa chère *Henriette*, que de retrouver ce fils qu'elle pleuroit depuis tant d'années, il étoit fort empressé à lui faire part de la découverte qu'il venoit d'en faire.

On mit le vieillard & sa femme, avec leurs deux filles, dans le carosse. Mr. *Booby*, Mr. *Wilson*, Mr. JOSEPH, Mr. ADAMS & l'*Irlandois* les escorterent à cheval, & sans perdre de tems ils s'éloignerent du château.

Pendant le chemin, JOSEPH fit confidence de son amour à son père, sans lui déguiser son dessein à l'égard de *Fanny*. Mr. *Wilson* laissa appercevoir de la répugnance pour ce mariage, qui lui paroissoit très désavantageux pour son fils. Cependant voyant qu'il y étoit résolu, il dit que si elle possédoit réellement toutes les vertus qu'on disoit, elles réparoient l'inégalité de sa naissance, & pouvoient lui être comptées comme une dot réelle; mais il exigea de son fils, qu'il ne se marieroit qu'après avoir consulté sa mere. JOSEPH y consentit avec respect, voyant que son père le vouloit positivement. ADAMS se réjouissoit de ce retardement, parce qu'en gagnant quelques jours il avoit tout le tems de publier le troisième ban, & par conséquent de marier ses deux Paroissiens sans dispense.

La joie qu'il en eut, (car ces cérémonies

lui paroiſſoient d'une conſéquence infinie) fit qu'en ſe ſecouant ſur ſon cheval, il lui donna de l'éperon. L'animal étoit fier, & peu accoutumé à ſouffrir ces ſortes d'inſultes, ſurtout d'un auſſi mauvais écuyer qu'ADAMS. Pour s'en venger, il ſe mit à courir & à badiner, juſqu'à ce qu'il ſe fût délivré d'un fardeau qu'il mépriſoit. JOSEPH donna des deux pour l'aller ſecourir. *Fanny* le plaignoit, & les autres rioient, tandis que le cheval couroit vers ſon écurie, & que le cavalier ſecouoit la boue dont il étoit tout couvert.

Un homme à cheval qui venoit à leur rencontre, fit arrêter le cheval par ſon valet, qui le mena par la bride pour le rendre à ſon cavalier. ADAMS en remerciant le Maître, le reconnut pour le Commiſſaire chez qui on l'avoit conduit avec *Fanny*. Celui-ci s'étant fait connoître à ſon tour, lui dit que l'homme qui les avoit accuſés, avoit été pris le lendemain, & qu'il étoit actuellement écroué dans la priſon de *Salisbury*, comme coupable de pluſieurs vols.

Les complimens étant achevés entre le Miniſtre & le Commiſſaire, ADAMS remonta à cheval, preſque fâché contre JOSEPH, de ce qu'il avoit offert de changer avec lui, parce que le ſien étoit plus docile. Son bonheur plus que ſon adreſſe, quoiqu'il ſe vantât d'être le meilleur écuyer du Royaume, l'ayant garanti d'une ſeconde chute, il arriva avec les autres chez Mr. *Booby*, qui les traita ſelon l'ancienne règle de l'hoſpitalité *Angloiſe*, dont on voit encore les veſtiges dans un petit nombre de familles, confinées dans des châteaux

teaux au extrémités de l'*Angleterre*. Ils passerent le reste de la journée avec toute la satisfaction possible JOSEPH & *Fanny* passerent deux heures tête à tête, à leur grand contentement.

Le Lendemain matin, Mr. *Wilson* proposa d'aller conduire son fils chez lui. JOSEPH auroit été charmé de voir sa mère, mais la pensée de quiter *Fanny* lui étoit insupportable. Enfin Mr. *Booby* le tira d'affaire en proposant d'envoyer chercher Madame *Wilson*. PAMÉLA, qui souhaitoit fort de la connoître, demanda cette grace à Mr. *Wilson* avec tant d'empressement, qu'il laissa partir le carosse à vuide, pour l'aller prendre.

Le samedi, Madame *Wilson* augmenta les agrémens de cette heureuse compagnie, ou plutôt sa présence couronna leur bonheur. Car après des transports de joie & de tendresse, que la vue de son cher fils fit éclater, cette complaisante mère voulut bien donner son consentement au mariage de nos deux amans.

Le Dimanche, Mr. ADAMS joignit leurs mains avec la permission du Vicaire du lieu, qui monta à cheval & fit vingt milles, pour officier dans la Paroisse de *Booby* à sa place, après avoir promis solemnellement à son confrère de publier le dernier ban.

JOSEPH prévint le Soleil qui devoit éclairer ce jour tant attendu. Il étoit vêtu d'un habit de drap uni, dont Mr. *Booby* lui avoit fait présent; car il avoit refusé un magnifique habit, aussibien que *Fanny*, qui n'accepta de sa sœur qu'une robe de satin blanc, une jupe de-même, & une garniture unie, sur laquelle

elle mit au-lieu de coiffe un chapeau de paille doublé d'un taffetas couleur de rose. Dans cet habillement elle sortit de sa chambre, ornée de tous les charmes de la beauté & de la jeunesse. Les roses de son teint étoient plus animées qu'à l'ordinaire, par une aimable pudeur qui la rendoit adorable. Elle fut reçue à la porte du château par JOSEPH, qui la mena en triomphe à l'Eglise, où Mr. ADAMS les attendoit pour faire la cérémonie. La modestie de *Fanny*, la joie de JOSEPH, & la piété du Ministre parurent dans tout leur éclat. Ce dernier réprimanda à haute voix Mr. *Booby* & son épouse, de ce qu'ils rioient dans un endroit aussi respectable, & dans une occasion aussi solemnelle. Il avoit pour maxime, qu'étant le Ministre du Très-haut, il ne pouvoit rien relâcher de ce qui lui étoit dû pendant l'exercice de ses fonctions. C'est pourquoi il ne toléroit rien, quand une fois il avoit endossé le surplis. Mais cette sévérité disparoissoit, dès qu'il ne s'agissoit que de sa personne, & que son Ministère n'y étoit point intéressé.

Après la cérémonie, JOSEPH ramena sa nouvelle épouse chez Mr. *Booby*, suivi de toute la compagnie à pié, l'Eglise étant fort près de la maison. Ils trouverent la table mise, & bientôt on servit un repas superbe, où Mr. ADAMS fut l'admiration de tous les conviés, quoique chacun fît son devoir, à l'exception de ceux pour qui la fête se faisoit. Leur imagination se repaissoit avec trop de vivacité, pour que les mets leur parussent dignes d'attention.

Toute la journée se passa dans une gaieté innocente; la liberté qu'on se donne quelquefois avec si peu de ménagement pour la pudeur dans des occasions semblables, ne s'étendit que jusqu'où Mr. ADAMS le voulut bien permettre. Car tel est le pouvoir de la vertu: ceux qui n'auroient peut-être pas assez respecté les femmes pour se gêner là-dessus, malgré la politesse dont ils se piquoient à l'égard du beau-sexe, furent forcés de se tenir dans les bornes de la modestie, par la présence d'un homme vertueux. L'heure de se coucher étant venue, *Fanny* fut conduite par sa mère, sa belle mère, & sa sœur dans la chambre où elle devoit passer la nuit. On l'eut bientôt déshabillée.

Il ne fallut qu'un instant à JOSEPH, pour se mettre auprès d'elle. Les Dames fermerent les rideaux; & l'amour le plus pur & le plus parfait, unique témoin de cette scène, ne fait confidence de ce qui s'y passa, qu'à ceux qui se rendent dignes de la renouveller.

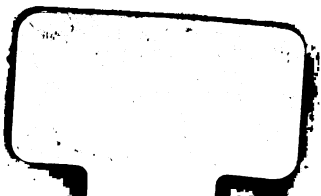
Le troisième jour, Monsieur & Madame *Wilson* amenerent leurs enfans chez eux. Le généreux *Booby* fit présent de quinze mille écus à *Fanny*, dont son mari en employa douze mille à l'achat d'une Terre contiguë à celle de son père. Là il jouït aujourd'hui des douceurs de cette heureuse médiocrité tant vantée par les Sages dans tous les siècles. Et pour surcroît de bonheur, son père, avec qui je suis en commerce de lettres, me mande que son aimable *Fanny* est sur le point de mettre au monde le premier fruit d'un vertueux amour.

Mr. *Booby* ne crut point avoir assez fait, qu'ADAMS n'eût reçu la récompense de ses peines & de son zèle. Il avoit à sa nomination un Bénéfice de mille écus de rente, il le lui donna. Le bon Ministre ne pouvoit se résoudre à quitter ses chers enfans; mais à la fin il accepta le Bénéfice, à condition d'y nommer un Vicaire.

Le Porte-balle *Irlandois*, outre nombre de présens qu'il reçut, fut récompensé de ses soins par une petite charge, dans l'excercice de laquelle il s'est attiré l'amitié de tout le voisinage.

Lady *Booby* ayant appris le mariage partit pour *Londres*, où un Capitaine de Dragons effaça bientôt JOSEPH de son cœur & de sa mémoire.

Nos heureux époux, JOSEPH & *Fanny*, toujours contens, toujours charmés l'un de l'autre, ne ressentent aucun de ces dégoûts qui suivent ordinairement la possession d'un objet longtems desiré. JOSEPH est toujours amant tendre & passionné. Le voisinage de son père ne contribue pas peu à leur bonheur. *Fanny* & lui se sont abandonnés à ses sages conseils, & son heureuse union avec *Henriette* leur a inspiré le même dessein d'une tranquille retraite.

FIN.

020348